



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>









210

VIE

London, 6/

110

to the original source.

L A  
VERITABLE VIE  
D'ANNE GENEVIEVE  
DE BOURBON,  
DUCHESS DE  
LONGUEVILLE.

Par l'Auteur des ANECDOTES de la  
Constitution Unigenitus.  
*M. de Villefore Avoat.*  
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM.  
Chez JEAN FRANÇOIS JOLLY.  
MDCCXXXIX.

210. 9 343.





A V I S

D U

# LIBRAIRE.

**U**N Libraire de Paris  
vient de donner cette  
même *VIE*, où l'on a retrans-  
ché le détail de la Conversion  
du Grand Prince de *CONTI*,  
des liaisons de *MADAME DE*  
*LONGUEVILLE* avec le *Port-*  
*Royal*, de tout ce que cette  
Princesse avoit fait pour la  
Paix donnée à l'Eglise de Fran-  
ce sous le Pape *CLEMENT IX.*

&c.

**AVIS DU LIBRAIRE.**  
& le feu Roi Louis XIV.  
Je donne la *Vie* entière, &  
celle qu'elle est sortie de la  
plume de Mr. de *Villefore*.



# AVERTISSEMENT

## D E

# L'EDITEUR.



*I le plus bel éloge qu'on puisse faire des Grands Hommes est , selon la pensée d'un Ancien\*, le récit de leurs actions, rien aussi n'honore plus, ce me semble, la mémoire des Bons Ecrivains que la publication de leurs Ouvrages.*

*L'Auteur de la VIE que nous donnons au Public, est le célèbre Mr. de Villefore, si connu par un grand nombre d'Ecrits également édifiants & solides, & surtout par l'Histoire Secrète de la Constitution Unigénitus: monument estimable & précieux du zèle de ce pieux Laïque pour la Vérité & la Religion.*

*Quoi-*

\* *LUCIEN, Discours sur l'Histoire.*

## AVERTISSEMENT

*Quoique l'Ouvrage posthume dont il s'agit , n'ait pu avoir tout l'achèvement que cet exact & pur Ecrivain étoit capable de lui donner , il ne dément point ses autres Ecrits : il est toujours marqué à son coin , & l'on y retrouve , outre ses mœurs qu'il a peintes dans tous ses Ouvrages , l'esprit , l'urbanité , le goût , la délicatesse & le tour heureux du sentiment & de l'expression qui font reconnoître sa manière , & si justement estimer tout ce qui est sorti de sa plume.*

*Mr. de Villefore excelloit à peindre les caractères ; & l'Histoire de MADAME DE LONGUEVILLE , qui , soit dans le Monde , soit dans la Retraite , a toujours paru sur de grandes scènes , présente une suite de portraits dignes de la main d'un Grand Maître. Son stile sans manquer de force , & toujours varié à propos , a cet air aisé qui lui étoit propre : tout y respire cet esprit de ménagement & de douceur qui caractérisoient l'Ecrivain.*

## DE L'ÉDITEUR.

vain. On sait que Mr. de Villefo-  
re écrivoit assez rapidement & avec  
beaucoup de facilité, c'est-à-dire à peu  
près comme il parloit, sans effort &  
sans affectation : ainsi je n'essayerai  
point de justifier les petites négligences  
qu'on pourroit trouver dans un Ouvra-  
ge où il n'a point mis la dernière main;  
& je n'ai pas cru devoir retoucher un  
Original, où toute la correction du mon-  
de ne vaudroit pas un seul trait de  
son génie.

Mais quand on seroit moins préve-  
nu sur le mérite de notre Ecrivain,  
quel attrait pour la curiosité que le  
nom de MADAME DE LONGUE-  
VILLE, qui fait le sujet de cette  
Histoire ! Une grande Princesse, sur qui  
l'Europe entière a eu si long-tems les  
yeux fixés, pourroit-elle être indiffé-  
rente à quelques Lecteurs ? Et ne peut-  
on pas dire au-contraire de sa VIE en  
particulier, ce qu'on a dit en général  
de l'HISTOIRE, que de quelque

\*

3

ma-



## AVERTISSEMENT

manière qu'elle fût écrite, elle plairoit infailliblement ?

*Il est sans-doute étonnant qu'une VIE aussi distinguée, aussi intéressante, aussi belle, n'ait point été donnée plutôt. Mais je suis encore plus surpris que de tant de bons Ecrivains qui en ont été témoins, & qui même ont été comblés des bienfaits de MADAME DE LONGUEVILLE, aucun n'ait pris soin d'écrire son Histoire. Cette Société de Port-Royal qui produisit tant d'excellentes plumes, cette Société si fertile en talens, devoit à l'édification de son siècle l'Histoire d'une Princesse dont l'exemple, l'esprit, les lumières & le courage avoient si bien servi la Religion, qui étoit la Cause de tous ses Membres.*

*Mr. de Villefore s'est chargé de faire ce que la Postérité étoit en droit d'attendre des Tillemonts & des Nicols. Il ne pouvoit choisir un Sujet plus propre à démontrer le pouvoir de la*

## DE L'ÉDITEUR.

*la Grace, que la Conversion de MADAME DE LONGUEVILLE. Et le contraste surprenant de sa Vie Mondaine & de sa Vie Pénitente, ce passage presque subit de l'excès de la Dissipation au goût invincible de la Retraite, & cela à l'âge de trente-quatre ans ; sa Pénitence enfin si sincère, si pleine, si rude, & si constante ; tous ces faits nous rendent sensible l'effet inévitable de la Grace, & sont des argumens en sa faveur. Mais la Vie de MADAME DE LONGUEVILLE ne nous en offre pas cette seule preuve. Il y a eu peu de siècles aussi féconds en Conversions éclatantes que le dernier, & il semble que la Grace ait pris plaisir à confondre par de grands exemples les Contredisans de la Grace. Mademoiselle du Vigean, retenue sur le bord du Précipice, & poussée dans le Cloître par une main puissante : Mademoiselle d'Epéron, préservée du Siècle, & entraînée dans la Retraite ; Madame la*

## AVERTISSEMENT &c.

*Duchesse de Montmorency, apellée  
par ses disgraces à la Vie Monastique:  
Madame de la Vallière, arrachée à  
ses égaremens: le Prince & la Prin-  
cesse de Conti, frappés dans le sein  
de l'Incrédulité: Monsieur de Pont-  
château, le Duc de Luynes, le  
Comte de Tréville, la Princesse Pa-  
latine, Mademoiselle de Vertus, en-  
sevelis dans la Solitude. Voilà des  
traits signalés de la Grace, & les il-  
lustres Pénitens dont l'Histoire est mê-  
lée en partie avec celle de MADAME  
DE LONGUEVILLE.*



PRE-

# P R E F A C E

D E

## L'AUTEUR.



CE n'étoit pas une entreprise de difficile exécution, qu'une VIE DE MADAME DE LONGUEVILLE. On en trouve les différentes particularités répandues confusément dans une infinité d'Histoires & de Mémoires, qui sont entre les mains de tout le monde. Il ne s'agissoit donc que de les dépouiller, de les rassembler, & de les ranger dans un certain ordre, & c'est à quoi s'est réduit tout le travail.

Si le succès en étoit heureux, il ne laisseroit peut-être pas d'exciter la Curiosité du Public, qui se fonce peu que l'Historien ait eu de la peine, ou non, pourvu qu'il *se fasse lire.*

## P R E F A C E

Tout ce qui concerne cette Princesse , mérite assurément de paroître au jour : mais pour en former un tout qui donne une juste idée de son caractère , il a fallu réunir toutes ces parties détachées , & dispersées en divers endroits. Comme elles tiennent à de grands événemens , qui ne sont ignorés de personne , & dont la répétition auroit été trop ennuyeuse au Lecteur , je ne suis point entré dans ces détails.

Je n'ai pu néanmoins me dispenser d'en insérer quelques circonstances , quand il s'est rencontré qu'ils avoient des relations nécessaires avec le sujet que je traite. Elles prêteront du lustre & de nouvelles clartés aux Faits Personnels , qui de leur côté n'en prêtent pas moins aux Affaires Publiques de ces tems-là.

Tout le monde fait que durant  
*les Troubles de la Minorité de*  
Louis



## DE L'AUTEUR.

LOUIS XIV. MADAME DE LONGUEVILLE parut sur le Théâtre de la Cour au milieu de quantité d'Acteurs illustres, qui jouèrent avec elle de si grands rôles, qu'en voulant retracer le sien, il eût été presque impossible d'oublier entièrement les autres. Il y auroit eu même dans la diversité de leurs génies, de leurs aventures, & de leur fortune, de quoi produire ici des scènes très-agréables, si j'avois eu assez d'art pour les bien peindre : mais du-moins ce que j'en rapporte, pourra donner une notion suffisante de la part que ces Grands Personnages ont eue aux actions de cette Princesse, en qui tant de genres de mérite étoient rassemblés.

Mais ce qui doit rendre cette Histoire plus intéressante, c'est le contraste qui paroît dans les deux états par où MADAME DE LONGUEVILLE a passé successivement :

je

## P R E F A C E

je veux dire la Vie Mondaine, & la Vie Pénitente. Je me suis donc attaché particulièrement à la bien représenter sous ces deux rapports, selon les tems : & du reste , à la réserve de deux ou trois petits épisodes liés absolument au sujet, je n'ai pris des Faits généraux, comme je l'ai dit, que ce que je n'en pouvois supprimer. Car exposer au Lecteur des redites de ce qu'il fait déjà, ce seroit non seulement l'ennuyer, mais l'offenser ; & presque lui dire qu'il l'ignore : Au lieu qu'en ne faisant que lui indiquer, on lui laisse le plaisir de se les rappeler lui-même, & de n'en être redevable qu'à sa mémoire, où si l'on veut à sa propre érudition.

Ainsi, supposé qu'on souhaite d'avoir une plus ample connoissance de ces Evénemens, il n'y a qu'à consulter les Ouvrages où l'on en *fait une mention plus expresse* &

## DE L'AUTEUR.

plus étendue. En voici le dénombrément, & c'est aussi d'où j'ai tiré mes matériaux.

*Les Mémoires de Mademoiselle de Montpensier.*

— — — *de Madame de Nè-  
mours.*

— — — *de Madame de Motte-  
ville.*

— — — *du Cardinal de Retz.*

— — — *du Duc de la Roche-  
foucault.*

— — — *du Marquis de Mont-  
glas.*

*Quelques Endroits de l'Histoire de  
Paris.*

*Histoire de France en Latin par La  
Barde.*

*Quelques Traits de Mr. Bossuet  
Evêque de Meaux.*

*La Relation du Cardinal Bentivo-  
glio sur la fuite du Prince Henri de  
Condé.*

*Le Voyage de Munster par l'Abbé  
Joly.*

\*\*

Les

# P R E F A C E

*Les Gazettes de France.*

*La Relation de la Paix de Clément IX.*

*Les Lettres de Mr. Péliſſon , de Madame de Sévigné , de Mr. Godeau Evêque de Vence.*

*Quelques Pièces manuscrites bien autorisées , entr'autres les Lettres de MADAME DE LONGUEVILLE , dont on m'a donné communication.*

Outre ces Pièces , j'ai recueilli certains détails que diverses Personnes d'une autorité respectable m'ont appris de vive voix , comme les tenant de la première main : ce qui n'est pas surprenant , puisqu'il n'y a pas cinquante-huit ans que MADAME DE LONGUEVILLE est morte , & que même quelques-uns de ses principaux Officiers & Domestiques vivoient encore il y a très-peu d'années. De plus , Madame la Princesse qui mourut en 1728 , & que l'on conviendra sans peine avoir

## DE L'AUTEUR.

avoir su touchant MADAME DE LONGUEVILLE des particularités très-sûres, en a souvent entretenu quelques-uns de mes Amis, qui ont bien voulu m'en faire part. On peut, ce me semble, compter sur de pareilles traditions.

Voilà les Sources où j'ai puisé, je n'ai rien pris d'ailleurs, & je ne rapporte rien que ce que j'ai trouvé dans ces différens *Mémoires*. Je les cite à la marge en chaque occasion, & je les ai suivis si fidèlement, quoiqu'avec choix, que je les ai presque toujours rendus dans les mêmes termes, ainsi je n'ai fait que lier les Faits ensemble.

Comme il se rencontroit sur ma route quelques écueils, j'ai eu la précaution de les éviter; & dans ce dessein, beaucoup de traits assez curieux ont été sacrifiés aux loix inviolables de la Bienféance.

Je m'attens que bien des gens remarqueront que je n'ai pas tout dit,

## PREFACE DE L'AUTEUR.

dit. Je l'avoue tout le premier, mais j'ai cru que sur un semblable sujet il ne falloit pas tout dire.

Au-reste, on n'a pas prétendu que cette Vie fût un Panégyrique ou une Apologie de MADAME DE LONGUEVILLE. Les talens supérieurs de son esprit, & les graces de sa personne, n'avoient besoin ni de preuves ni d'éloges. Ce n'est donc ici qu'un récit simple & naturel de toute sa conduite : & l'on devoit d'autant moins appréhender de le faire, que si pendant huit ou dix années de sa jeunesse les Passions l'ont écartée de ses devoirs, vingt-sept années de la plus héroïque Pénitence jusqu'à sa mort ont réparé bien des fautes en elle, & l'ont bien ramenée de ses égaremens.

---

*Faute à corriger.*

Tom. I. Pag. 162. lig. 23. *Pont de Bordeaux. Lisez Port de Bordeaux.*



V I E  
DE MADAME  
LA DUCHESSE  
DE LONGUEVILLE.



LIVRE PREMIER.

**A** Nne Geneviève de Bourbon,  
Fille de Henry II. de Bour-  
bon-Condé Premier Prince  
du Sang, & de Charlotte Marguerite  
de Montmorency, nâquit en 1619,  
le 29. d'Août au Château de Vincen-  
nes, où son Père étoit alors prisonnier,  
pour des raisons qu'il est bon d'expo-  
ser sommairement ici.

*Tome I.*

A

Ce

## 2<sup>e</sup> VIE DE MADAME

Ce Prince , que des précautions dont nous parlerons dans la suite avoient contraint , dix mois avant la mort du Roi Henry le Grand , à toujours résider dans les Pais Etrangers avec la Princesse sa Femme , n'eut pas plutôt appris l'attentat commis contre ce Monarque , qu'il partit de Bruxelles pour revenir à la Cour de France. Les Gouverneurs & les Ministres Espagnols de la Flandre & du Milanois où il avoit séjourné , l'exhortèrent avant son départ de tout mettre en usage pour se placer sur le Trône ; & à ce que rapporte un Historien , ils lui offrirent même , au nom de leur Maître , toutes sortes de secours pour y réussir , mais ils ne purent jamais ébranler sa fidélité. Toute la Nation Françoisse parut l'attendre avec empressement. Les Princes de la Maison de Lorraine , les Ducs de Bouillon & de Sully , allèrent au-devant de lui jusqu'à Senlis , & il entra dans Paris accompagné de 1500. Gentilshommes. La Reine Marie de Médicis , que le Parlement avoit déclarée Régente , fut alarmée d'un retour si

Le  
Con-  
tinua-  
teur  
de  
Mézé-  
ray.

trien-



DE LONGUEVILLE. LIV. I. 3

trionphant. Ses Ministres la confirmèrent dans ses inquiétudes , & lui persuadèrent que les prétentions de ce Prince s'étendroient fort loin. En effet elle eut souvent lieu d'appréhender ses démarches durant la minorité du Roi son Fils, & même au-delà : car après que Louïs XIII. fut devenu majeur , & qu'il eût épousé l'Infante d'Espagne, elle continua de gouverner le Royaume , & par conséquent d'être attentive à la conduite du Prince de Condé, qui tous les jours formoit des desseins redoutables à l'autorité de la Régence. Enfin intimidée de tant de projets hardis, elle le fit arrêter, & conduire sous bonne garde dans un appartement du Louvre; mais quatre ou cinq jours après on l'en tira pour le mener à la Bastille, où il demeura près d'un an, c'est-à-dire jusqu'à la disgrâce de cette Reine.

Le nouveau Ministre ne se croyant pas d'abord assez affermi pour faire échouer tout ce que pourroit entreprendre un premier Prince du Sang soutenu par les principaux Seigneurs, on le transféra de la Bastille à Vincen-

#### 4 VIE DE MADAME

nes, & il y resta deux années encore; mais pour adoucir ses liens, on permit à Madame la Princesse sa Femme, qui n'avoit guères plus de vingt ans, de se renfermer avec lui, & leur réunion donna le jour à cet heureux Enfant destiné, ce semble, pour annoncer la prochaine liberté de son Père; car trois mois après la naissance de Mademoiselle de Bourbon, ayant eu la permission de sortir, il s'alla jeter aux pieds du Roi, qui le reçut favorablement, & lui donna de si sincères témoignages de bienveillance, qu'il ne différa presque pas à l'établir à la tête de ses Conseils & de ses Armées.

Quant à Mademoiselle de Bourbon, son éducation fut commise à des personnes très-capables, mais qui dès sa première enfance s'aperçurent qu'ils n'avoient pas beaucoup à travailler; car ils ne firent, pour ainsi dire, que diriger les dispositions de la Nature, qui leur avoit épargné bien des soins, & laissé fort peu d'ouvrage auprès de leur Elève.

Il y auroit dequoi s'étendre sur les *charmes* de son esprit & de sa beauté:  
le

le détail en seroit curieux ; mais il est inutile de rassembler d'abord tous ces traits , le cours des Evénemens les mettra mieux chacun à leur place & dans leur véritable source.

Les dons célestes prévinrent de si bonne heure Mademoiselle de Bourbon, qu'à-peine sa raison fut-elle développée, qu'elle se consacra totalement à de pieux exercices, dont elle remplissoit si bien tout son tems, qu'il ne lui restoit ni loisir ni goût pour les amusemens de son âge.

Madame la Princesse se plaîsoit à visiter souvent les Carmélites du Fauxbourg St. Jaques, & volontiers elle y menoit sa Fille, qui ne demandoit pas mieux. Ces Religieuses éclairées ne furent pas longtems à connoître les vertus naissantes, qui promettoient un si bel avenir. Comme elles avoient l'art de les cultiver, elles les virent croître sous leurs yeux de jour en jour : mais ce progrès, après tout, ne devoit pas causer beaucoup de surprise. La grace étoit dans son élément avec l'innocence, & rien n'arrêtoit son action, qui se *faisoit* d'autant moins sentir,

qu'elle n'avoit rien à combattre. Aussi Mademoiselle de Bourbon dans la suite y fut-elle trompée, & prit pour son caractère naturel, ce trésor qu'elle portoit dans un vase plus fragile qu'elle ne pensoit, comme elle l'avoua bien des fois depuis. Elle ne connoissoit point en ce tems-là ce qu'il y a de force dans la défiance de soi-même, son esprit alloit en avant avec ses jeunes desirs, & ne revenoit point pour réfléchir sur la fragilité du cœur. Ses visites les plus agréables, & les plus fréquentes, n'étoient plus que dans ce Monastère, où depuis son établissement se conserve encore une tradition de ferveur, de détachement & de bon esprit. Au milieu de ces grands exemples, puissans en œuvres & en paroles, la piété de Mademoiselle de Bourbon prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens: c'étoit parmi ces saintes Religieuses à qui l'encourageroit le mieux, en sorte qu'elle prit enfin la sérieuse résolution de renoncer tout-à-fait au Monde, & de se faire Carmélite, sans néanmoins se déclarer prématurément. Sa grande idée de Dieu la tenoit

tenoit au-dessus de tout ce qu'il y avoit dans son état de plus capable de l'éblouir; & bien loind'aimer cet éclat, elle en gémissoit, & n'aspiroit qu'à la Vie Religieuse. Plus le Monde avoit envie de la retenir, plus elle souhaittoit de lui échapper, & de se réfugier dans un Azile dont elle voyoit bien que les portes lui étoient fermées, par la tendresse & par l'autorité des personnes de qui elle dépendoit.

Elle n'avoit que treize ans tout au plus, quand elle eut une triste occasion de se persuader encore davantage de la Vanité des Grandeurs Humaines. On lui apprit la destinée de cet Oncle si respectable, que toute la France aimoit & admiroit, & qui venoit d'être sacrifié dans Toulouse, beaucoup moins à la sévérité des loix, qu'à la politique de ses Ennemis.

Comme elle eut le courage de vouloir entendre quelques particularités de cette mort, on lui rapporta que ce Grand Homme ayant été amené par huit Compagnies de Cavalerie jusqu'à Toulouse où le Roi étoit, les Mousquetaires l'allèrent prendre au pont avant

qu'il entrât, pour le conduire à l'Hôtel de Ville, où deux Conseillers du Parlement vinrent l'interroger. On lui avoit confronté St. Preuil & Guitaut, qui pleins de vénération pour sa personne, avoient paru devant lui consternés & les yeux noyés de larmes. Guitaut interrogé répondit, d'une voix entrecoupée de sanglots à chaque parole, que le feu & la fumée qui environnoient le Duc, l'avoient empêché d'abord de le reconnoître; mais que lui ayant vu rompre fix de nos rangs, & tuer des soldats au septième, il avoit jugé que ce ne pouvoit être un autre que Mr. de Montmorency, & qu'il en avoit été persuadé certainement, lorsque son cheval ayant été tué sous lui, il étoit demeuré au milieu de ses gens. On ajouta à cette Princesse, que le Comte de Charlu, Capitaine des Gardes, l'étant allé prendre dans son carrosse, avec sa Compagnie & les Mousquetaires du Roi, on l'avoit conduit au Palais au-travers d'une infinité de soldats dont toutes les rues étoient bordées; Que le Duc étoit entré dans les

Mort  
Mr. Chambres où les Juges étoient assem-  
blés,

blés, avec la même grace qu'il y a-  
 voit souvent paru comme Gouverneur mo-  
 de la Province; Et que non seulement rency,  
 il avoit avoué tout ce qu'il falloit pour d'a-  
 être condamné, mais qu'il s'étoit pres- la Vie  
 que calomnié lui-même pour mettre de  
 à couvert ses amis; Que le lendemain, Mada-  
 étant descendu dans la Chapelle de me de  
 l'Hôtel de Ville, au milieu des sanglots mo-  
 & des cris des soldats, on lui avoit lu rency,  
 son arrêt de mort, qu'il avoit entendu  
 tranquillement; Et que comme ensuite  
 le Ministre odieux du supplice s'appro-  
 choit en tremblant pour lier ces bras  
 qui avoient gagné tant de batailles, il  
 étoit venu un ordre du Roi pour lui  
 épargner cette diffamation; Que lors-  
 qu'il alloit à l'échaffaut, se tournant  
 vers le P. Arnoux Jésuite qui l'accom-  
 pagnoit, il lui avoit dit tout bas, que  
 Dieu tenoit son ame en paix, qu'il é-  
 toit monté sur l'échaffaut d'un pas fer-  
 me, & que le moment d'après l'exécu-  
 tion les soldats étoient accourus pour  
 tremper leurs épées dans son sang.

La jeune Princesse, vivement atten-  
 drie au récit de ces déplorables circon-  
 stances, en fut pénétrée de douleur; &

ce généreux sang de Montmorency, qui couloit dans ses veines avec celui de nos Rois, rendit son cœur plus sensible à ce fatal moment, que l'on n'a coutume de l'être à cet âge. Aussi fut-elle plus affermie que jamais dans sa résolution, en sorte qu'elle continua de vivre comme se disposant à l'exécuter. Elle avoit dans ce tems-là beaucoup de confiance au P. le Jeune, Jésuite d'une éminente piété, & d'un zèle ardent pour le salut des âmes. Il la fortifia si bien dans son dessein d'être Carmélite, qu'elle fit de vives instances à Mr. le Prince pour en obtenir la permission; mais elle ne put jamais l'avoir, & elle fut trois ou quatre années encore à ne faire que soupirer après l'accomplissement de ses désirs. Elle se sentoit appelée à la Vie Religieuse par de si puissans attraits, qu'elle s'y abandonnoit avec plaisir, & chaque jour ajoutoit une nouvelle impatience au projet de son sacrifice.

Cependant Madame la Princesse qui l'observoit, craignit qu'elle ne s'engageât trop avant; & comme elle lui remarquoit un air froid & dé-

dai-



daigneux qu'elle portoit dans les compagnies, lorsqu'elle lui en faisoit des reproches, & qu'elle l'avertissoit que ce n'étoit pas le moyen de plaire, Mademoiselle de Bourbon lui répondit : *Vous avez, Madame, des graces si touchantes, que comme je ne vais qu'avec vous & ne paroïs qu'après vous, on ne m'en trouve point.* Cette façon de se justifier appaisoit Madame la Princesse : elle étoit très-belle, & ne se fâchoit pas quand on l'en faisoit souvenir.

Enfin elle se lassâ de voir durer ce grand dégoût pour le Monde, on chercha les occasions de le surmonter, on fut longtems sans y réussir, & l'on n'auroit fait que d'inutiles tentatives, si l'autorité maternelle n'étoit intervenue pour déterminer Mademoiselle de Bourbon à se soumettre. On lui fit entendre que par des raisons indispensables, elle étoit obligée d'aller au Bal dans trois jours, & cela lui fut confirmé d'un ton à lui faire juger qu'elle n'avoit d'autre parti à prendre qu'à lui obéir.

Son premier mouvement fut d'aller dire cette nouvelle à ses bonnes amies les Carmélites, qui en furent très-affligées,

figées, & très-embarrassées à lui répondre; car elle exigeoit leurs avis, pour savoir comment elle se conduiroit dans une conjoncture si difficile. On tint dans les formes un Conseil, où présidèrent, en habits de Religieuses, deux excellentes Vertus, la Pénitence & la Prudence; & il y fut résolu que Mademoiselle de Bourbon avant que d'aller à l'assaut, s'armeroit sous ses habillemens d'une petite cuirasse vulgairement appelée un Cilice, & qu'ensuite elle se prêteroit de bonne foi à toutes les parures qu'on lui destinoit. Dès-que l'on eut son agrément, on étudia tout ce qui pouvoit le plus animer ses graces naturelles, & l'on n'oublia rien pour orner une beauté plus brillante par son propre éclat, que par toutes les pierreries dont elle fut chargée. Les Carmélites la voyant un peu trop persuadée de ses propres forces, lui avoient fort recommandé de se tenir bien sur ses gardes; mais sa confiance en elle-même la séduisoit.

A son entrée dans le Bal, & tant qu'elle y demeura, toute l'Assemblée *n'eut plus des yeux que pour elle.*  
Les

Les admirateurs s'attroupèrent, l'environnèrent, & lui prodiguèrent à l'envi ces louanges déliées, & faciles à s'insinuer dans un amour-propre qui ne fait que de naître, & qui ne se défie de rien. Après que le jargon adulateur eut franchi les barrières qu'on lui avoit opposées, il eut bientôt empoisonné cette ame encore ingénue, où il fit d'étranges ravages; & la jeune Princesse au sortir du Bal, loin de se trouver dans ces heureuses dispositions d'indifférence dont elle s'étoit applaudie comme de ses propres richesses, sentit son cœur agité de mouvemens inconnus, qui l'effarouchèrent d'abord, mais qui peu-à-peu ne se familiarisèrent que trop avec elle.

Ce ne fut plus la même personne, & son panchant ne l'entraînoit plus vers les Carmélites. Cependant elle comprit qu'il falloit les aller voir, du moins par cérémonie & par bienséance, si ce n'étoit plus par inclination. Elle mit dans cette visite tout ce que sa politesse y put faire entrer de conforme au caractère des personnes qu'elle *venoit entretenir*. Elle voulut, com-  
me

me auparavant, leur tenir les mêmes propos, & se rejeter sur ces précédens entretiens qui ne respiroient que le Ciel; mais elle en avoit presque oublié les termes, & ne faisoit plus, ce sembloit, que balbutier. Les Saintes Solitaires ne reconnurent que trop un si funeste changement, elles en gémissent, & regrettèrent la perte d'un bien si précieux qui leur échappoit. Ce ne fut pas néanmoins pour toujours, & même dans le tems de ses plus grandes dissipations, elle conserva des liaisons avec les Carmélites, elle en reçut des Lettres, & leur en écrivit de tems en tems d'assez chrétiennes, pour témoigner que les bons principes combattoient toujours dans son cœur.

Nous allons parcourir cet intervalle de tems qu'elle a passé dans le tourbillon des plus grandes Affaires de l'Etat. Ces huit ou dix années sont regardées selon les préjugés communs, comme quelque chose de fort éclatant: mais à les comparer avec celles qui les précèdent & celles qui les suivent, tout ce milieu de sa vie n'est aux yeux de la Foi, qu'une sombre nuit entre deux  
beaux

beaux jours. Les sujets que nous avons à traiter, exigeront quelquefois que l'on accommode le stile à la nature des Evénemens. Car comme nous suivrons pas à pas cette Princesse dans la Région des Vanités & des Erreurs, il faudra bien, pour se faire entendre, parler le langage du País.

Des Carmélites à la Cour le trajet est grand, surtout pour les Mœurs. Cependant Mademoiselle de Bourbon le fit, sans qu'elle en parût beaucoup fatiguée; & Madame la Princesse n'eut pas tant de peine à la conduire sur cette route, qu'elle en avoit eu lorsqu'elle l'avoit menée pour la première fois au Bal. Ce grand génie, qui jusqu'alors s'étoit tenu comme enchaîné dans les exercices d'une piété modeste, prit enfin l'essor, & se montra tel qu'il étoit. On vit paroître l'étendue de ses connoissances, la délicatesse de son goût, ce tour inimitable qu'elle savoit donner à tout ce qu'elle disoit, & dans la manière de le dire une négligence qui plaisoit, parce qu'on y remarquoit un esprit supérieur à ses propres idées dont il n'étoit jamais ébloui. Dès ces  
pré-

premiers tems les Personnes les plus distinguées par les dignités & par les talens briguerent une place dans son estime, & nous la verrons en relation avec les Prélats les plus illustres du Royaume. Aussi-tôt que Mr. Godeau Evêque de Vence, eut appris qu'elle paroïssoit nouvellement à la Cour, i lui écrivit une Lettre toute remplie de traits figurés de son stile ordinaire, mais où l'on démêloit pourtant qu'il vouloit lui faire entendre que le Séjour du Monde avoit ses périls, & qu'il en auroit pour elle encore plus que pour une autre.

Dans le tems qu'elle cessa de rendre aux Carmélites des visites assidues, le Duc d'Enguien son Frère acheva ses études, que Mr. le Prince lui avoit fait faire très-régulièrement aux Jésuites de Bourges, & il se forma sans peine entre le Frère & la Sœur une amitié que Madame la Princesse vit naître avec plaisir: mais elle crut que pour perfectionner les dispositions naturelles de l'un & de l'autre, conformément à la destinée qui les obligeroit de vivre à la Cour, il falloit donner à

leur esprit une culture vraiment proportionnée au genre de vie qu'ils devoient mener. Personne n'étoit plus capable d'y veiller que Madame la Princesse. Mais avant de voir comment elle y réussit, il est à-propos de faire connoître Madame la Princesse elle-même, & de s'étendre un peu sur ce qui la regarde; d'autant plus qu'elle figure beaucoup dans cette Histoire. Je tirerai cet Episode presque mot à mot du Cardinal de Bentivoglio, dans sa Relation où il décrit la fuite de Mr. le Prince en Flandres; & je voudrois en même tems pouvoir traduire toute l'élégance de son Italien.

„ Peu de tems, *dit-il*, avant la  
 „ mort du Roi Henry IV, on vit bril-  
 „ ler à Paris un prodige de beauté,  
 „ sur qui se tournèrent les yeux de  
 „ toute la Cour, & ceux du Roi plus  
 „ passionnément que tous les autres.  
 „ Ces jeunes & florissans attraits paru-  
 „ rent dans Marguerite de Montmo-  
 „ rency, Fille du Connétable de Fran-  
 „ ce; & les premiers sentimens qu'elle  
 „ excita dans le cœur du Roi l'en-  
 „ flammèrent avec tant d'ardeur, qu'il

„ ne lui fut pas possible de cacher le  
 „ feu qui le dévorait. Il éclatoit en  
 „ cent manières, & par tant de sortes  
 „ de témoignages, que sa passion de-  
 „ vint publique & fut connue de tout  
 „ le monde,,. Ajoutons, en passant,  
 que c'est peut-être la plus forte qu'il  
 ait eue, du-moins nulle autre ne lui  
 avoit fait faire des entreprises plus é-  
 clatantes. Car quand on lui en eut  
 enlevé l'objet, il n'épargna pour le  
 ravoir, ni les Ambassades, ni les Ar-  
 mées, & fit entrer presque toutes les  
 Puissances de l'Europe dans les inté-  
 rêts de son amour, sous le prétexte des  
 intérêts de sa politique.

„ Le Roi, *continue le Cardinal*, a-  
 „ voit alors pour Neveu le Prince de  
 „ Condé, lequel étant né dans l'Hé-  
 „ résie, où il fut même élevé durant  
 „ les premières années de son enfan-  
 „ ce, avoit ensuite embrassé la Foi  
 „ Catholique: & comme par le Sang  
 „ il ne se trouvoit personne qui fût  
 „ plus proche parent du Roi, tous les  
 „ Parlemens l'avoient reconnu pour  
 „ l'héritier présomptif de la Couronne.  
 „ Cette déclaration s'étoit rendue a-  
 „ vant



„ vant que le Roi eût eu d'un second  
 „ mariage deux Fils, qui mettoient en  
 „ assurance la Succession de la Couron-  
 „ ne : mais il restoit toujours au Prin-  
 „ ce de Condé le rang de premier Prin-  
 „ ce du Sang, titre qui renferme de  
 „ grands privilèges, dont les consé-  
 „ quences s'étendent fort loin. Com-  
 „ me on parloit de le marier, on crut  
 „ qu'il seroit assez à-propos de lui fai-  
 „ re épouser la Fille du Connétable.  
 „ Ce Prince avoit alors 22 ans, & n'i-  
 „ gnoroit pas la violente ardeur dont  
 „ le Roi se sentoît épris pour elle :  
 „ mais s'imaginant que pour l'étein-  
 „ dre, son mariage avec Mademoiselle  
 „ de Montmorency seroit un remè-  
 „ de assez puissant, il ne balança pas  
 „ à l'épouser, & l'on en fit solennel-  
 „ lement la cérémonie. Il ne fut pas  
 „ long-tems à s'appercevoir qu'il s'étoit  
 „ trompé. Plus les obstacles se forti-  
 „ fioient du côté de la Princesse, plus  
 „ l'amour croissoit du côté du Roi,  
 „ qui le dissimula pourtant pendant  
 „ quelques jours. Mais plus il tint  
 „ son feu couvert, plus il s'alluma,  
 „ jusqu'à ce qu'enfin il se répandit au-

„ dehors comme un furieux incendie;  
 „ & sentant bien qu'il ne seroit bien-  
 „ tôt plus le maître de lui-même, il  
 „ commença par divers moyens, &  
 „ par diverses pratiques, à chercher  
 „ comment il parviendroit à ses fins.  
 „ Cependant le Prince de Condé ne  
 „ perdoit point de vue tout ce que le  
 „ Roi machinoit; & dans les différen-  
 „ tes pensées qui l'agitoient, il lui pa-  
 „ rut enfin qu'il n'y avoit point de  
 „ meilleur expédient pour mettre en  
 „ sûreté son honneur, que de s'éloigner  
 „ de la Cour avec sa Femme, & de la  
 „ mener à l'une de ses Terres, à quel-  
 „ ques lieues de Paris vers la Picardie.  
 „ Le Roi le sut, & en fut tellement  
 „ irrité, que les mouvemens de la  
 „ haine devinrent dans son cœur aussi  
 „ violens que ceux de l'amour. D'a-  
 „ bord, sous des prétextes apparens,  
 „ & puis par des menaces déclarées,  
 „ il fit dire au Prince de Condé qu'il  
 „ s'écartoit trop souvent de Paris, &  
 „ qu'il eût à ramener sa Femme à la  
 „ Cour. Ces avertissemens ne soula-  
 „ gèrent pas l'impatience du Roi. Car  
 „ ne pouvant plus longtems souffrir  
 „ l'ab-

l'absence de Madame la Princesse, un jour (comme le bruit en courut) il se travestit avec un petit nombre de Cavaliers, & marcha plusieurs lieues pour la voir, & la surprendre dans une partie de chasse dont elle étoit, mais il ne la trouva pas. Le Prince de Condé, sur les reproches qu'il avoit reçus de la part du Roi, feignit habilement d'être dans la disposition de faire tout ce que S. M. voudroit, & pour cet effet fit semblant d'aller prendre sa Femme pour la ramener à la Cour, mais dans la ferme résolution de l'enlever hors de France. On ne tarda pas davantage, & l'on proposa ce qu'il y avoit de nécessaire pour une fuite précipitée. Ils partirent ensemble dans un des équipages de ce tems-là, n'ayant à leur suite que deux Femmes & quelques Domestiques affidés avec quelques chevaux de main; & prenant la route de Flandres, ils se rendirent à Bruxelles. Madame la Princesse n'étoit alors âgée que de 16 ans. Elle avoit le teint, *poursuit Bentivoglio*, d'une

„ blancheur extraordinaire, les yeux  
 „ & tous les traits pleins de charmes,  
 „ des grâces naïves & délicates dans  
 „ ses gestes & dans ses façons de par-  
 „ ler; & toutes les parties de sa beau-  
 „ té se faisoient valoir les unes les au-  
 „ tres, parce qu'elle n'y ajoutoit au-  
 „ cune des affectations artificieuses  
 „ dont les Femmes ont accoutumé de  
 „ se servir.

Voilà ce que Bentivoglio, qui pour-  
 lors étoit Nonce en Flandres, nous a  
 laissé de cette Princesse; pour laquelle  
 il ne fut pas indifférent; & comme dans  
 la suite il ne s'en fallut guères qu'il ne  
 devint Pape, elle disoit quelquefois en  
 riant, qu'elle eût voulu qu'il l'eût été;  
 pour pouvoir se vanter de s'être assu-  
 jetti des cœurs dans tous les Ordres.

Ce Cardinal ajoute que Henry IV.  
 poussa les poursuites jusqu'aux derniè-  
 res extrémités, qu'il envoya des Am-  
 bassadeurs à l'Archiduc Léopold, qu'il  
 leva des troupes, qu'il fit intervenir  
 Rome sous prétexte de soutenir des  
 prétentions dans le Duché de Clèves,  
 & qu'il se disposoit à tout entrepren-  
 dre: mais ces circonstances n'ont point de

de rapport à notre sujet, & il suffit de dire quelquefois une main parricide eut assassiné ce grand Roi, que de merveilleux caractères de valeur & de bonté rendoient le Héros de son Siècle & le Père de son Peuple, le Prince de Condé ramena sa Femme en France, comme on l'a rapporté dès le commencement.

Nous avons laissé cette Princesse toute occupée de ses Enfans, Mademoiselle de Bourbon & le jeune Duc d'Enguien, qui par leurs qualités excellentes se trouvèrent susceptibles de tous les avis que Madame la Princesse prit soin de leur donner. Elle n'oublia pas de les mener à l'Hôtel de Rambouillet, le plus délicieux réduit qu'il y eut alors. Une politesse noble & sans fadeur régnoit dans ces cabinets, toujours remplis de ce qu'il y avoit à Paris & à la Cour de plus illustre en mérite. Ceux qui ne pouvoient figurer dans ces Assemblées en railloient pour se consoler, & les nommoient les *petits Bureaux du Bel-Esprit*, expression fort usitée chez la *mauvaise Sciemifique*. Il est vrai que ces

rendez-vous n'étoient composés, ni de gens appliqués à des Discussions importantes, ni de Politiques Républicains mécontents du Gouvernement : Madame de Rambouillet n'eut pas ouvert sa maison à de telles Conférences. Entre ces personnes d'un goût exquis, il ne s'agissoit que d'Amusemens littéraires, & que d'ingénieux Problèmes, que le hazard faisoit éclôre, & qu'on se proposoit à résoudre sur les caractères, ou des Passions, ou des Vertus, ou des Sentimens. Tout se traitoit légèrement. Plus les Interlocuteurs avoient d'esprit, moins ils affectoient d'en faire paroître, & n'en montroient pourtant pas moins, mais sans envie de primer; & les différens sujets de ces entretiens, étoient tous capables de plaire ou d'instruire; chaque fois que l'on se renvoyoit la parole de l'un à l'autre, on en recevoit un nouveau plaisir. Mademoiselle de Bourbon ne pouvoit manquer d'être distinguée dans une pareille Académie, quelque matière qu'on y traitât: tout embellissoit entre ses mains: & les propos les plus communs, en passant par une imagination

tion aussi fleurie que la sienne, y prenoient une teinture de délicatesse, mais sans l'étalage de l'érudition, qu'elle abandonnoit à Sarasin & à Voiture, comme en étant les dispensateurs. Dans cette Société charmante, son humeur paresseuse l'empêcha long-tems de tirer quelque secours des Livres; mais quand il falloit juger des Auteurs & de leurs Ouvrages, elle faisoit bien voir que son génie naturel avoit des ressources pour suppléer au fastueux savoir. Tout parloit en elle, à ce que rapporte un Manuscrit bien autorisé. Ses inflexions de voix, ses gestes, ses attitudes, & jusqu'à sa langueur, tout s'assujettissoit à sa parole, & formoit une espèce d'harmonie qui donnoit un surcroît d'agrément à tout ce qu'elle disoit, en sorte qu'elle eût été la meilleure Actrice du monde. Le Cardinal de Retz ajoute qu'outre cette langueur, „ il y en „ avoit une dans son esprit, quelque- „ fois interrompue par certains réveils „ lumineux, dont on étoit toujours „ surpris avec grand plaisir „

Tout ce que dans la suite on vit de plus curieux & de plus sublime, ve-

noit rendre hommage à son jugement; & même dans le tems qu'elle fut le plus engagée dans les Affaires d'Etat, nous la verrons consultée sur ces sortes de choses.

Entre tous les Prélats qui se trouvèrent en relation avec elle, l'Evêque de Vence fut un de ceux dont elle prit plus de soin de cultiver le commerce : ainsi, lorsque cet Evêque eut ordre de retourner dans son Diocèse, il y reçut une Lettre de cette Princesse, qui s'intéressoit à son éloignement. On voit par sa Réponse, combien il fut sensible à ces marques de souvenir. Il lui manda que quand on ne l'auroit pas renvoyé dans un Païs où les forêts sont d'Orangers & les haies de Grenadiers, mais qu'on l'eut relegué dans quelque séjour affreux, la Lettre qu'il a reçue d'elle auroit adouci toutes les rigueurs de son exil. Il relève ensuite tout ce qu'elle a de qualités estimables. „ Dans un âge, *dit-il*, „ où l'on croit bien louer les autres „ quand on dit qu'elles les auront un „ jour, je conçus de vous de si hautes „ espérances, que dès-lors je commen-



„ gai à m'intéresser à votre gloire, &  
 „ à vouloir que vous fussiez ce que  
 „ je voyois bien que vous deviez être.  
 Il lui écrivit encore sur la maladie qu'au-  
 voit eu le Duc d'Enguien peu après  
 son mariage, & sur sa convalescence.  
 Cette Lettre est d'autant plus curieu-  
 se, qu'elle est écrite dans le tems que  
 Mademoiselle de Bourbon commen-  
 çoit insensiblement à déchoir de cer-  
 te piété fervente où il l'avoit vue:  
 „ J'ai senti votre douleur, dit-il, du-  
 „ rant la maladie de Mr. le Duc, &  
 „ je seris votre joie, maintenant que  
 „ j'apprens qu'il se porte bien. Vous  
 „ voyez que la fièvre allume aussi bien  
 „ le Sang Royal que celui d'un Pau-  
 „ vre, & qu'en un moment il ne reste  
 „ au Prince que les marques de l'in-  
 „ firmité de la Nature & de la peine  
 „ du Pêché. Du lit des nocces l'on  
 „ va au tombeau, & en un moment  
 „ toutes les pensées de la prudence se  
 „ dissipent en fumée. Je vous conseil-  
 „ le, Mademoiselle, puisque vous êtes  
 „ née si grande sur la Terre, de son-  
 „ ger à vous faire sainte dans le Ciel,  
 „ & de répondre à la grace extraordi-  
 „ naire.

„ naire que N. S. a répandu dans vo-  
 „ tre ame. Il est bon, mais il est ja-  
 „ loux : & il vaudroit mieux n'avoir  
 „ jamais goûté son Esprit, que de s'en  
 „ dégoûter & le laisser peu à peu étein-  
 „ dre. Les roses ont des épines qui  
 „ défendent leur beauté, mais les  
 „ Princesses sont au milieu des roses,  
 „ qui ne les garantissent pas des ten-  
 „ tations que les plaisirs du monde leur  
 „ inspirent : tout ce qui les aborde les  
 „ flatte, les perd peu à peu &c.

Quant au Duc d'Enguien, durant  
 ses premières années de loisir, il eut  
 aussi part aux Conversations de l'Hô-  
 tel de Rambouillet. On avoit eu soin  
 pendant ses études, de lui découvrir  
 tout ce qu'il y a de vrai & de solide  
 dans les Sciences : mais comme elles  
 sortent encore incultes & sauvages de-  
 dessous la poussière des Ecoles, sitôt  
 qu'elles eurent pris racine dans un es-  
 prit comme le sien, elles y parurent  
 ornées de tout ce qui pouvoit les ren-  
 dre aimables : il continua toujours de  
 les aimer ; & dans les intervalles de  
 ses Travaux Militaires, il fit bien voir  
*que les plaisirs de la Littérature n'é-*  
 toient

toient pas des jeux indignes d'un Héros. En ce Prince, tout étoit grand; le nom, les titres, le génie, le cœur, les passions, les vertus, les lumières, les sentimens, la gloire, la fortune, les succès. Son Père, le Prince de Condé, lui avoit fait épouser d'assez bonne heure Mademoiselle de Brézé, Nièce du Cardinal de Richelieu, qui ne tarda pas à faire ressentir en Ministre au jeune Duc, tous les avantages que Mr. le Prince avoit espéré de cette alliance: car quand le Duc d'Enguien fut mis à la tête des Armées, il n'avoit guères que vingt ans.

Pour Mademoiselle de Bourbon, elle n'en avoit que dix-neuf quand elle avoit été promise au Prince de Joinville, Fils de Henry de Lorraine Duc de Guise; mais il mourut en Italie, où il s'étoit retiré auprès de son Père, pour éviter les chagrins que le Ministre donnoit tous les jours à la Maison de Lorraine. Il fallut donc jetter les yeux sur quelque autre. Ainsi, quibique le Roi en partant pour le Voyage de Roussillon, après avoir laissé la Reine & ses deux Fils à St. Germain en Laye,

Laye, eut établi le Prince de Condé pour commander dans Paris, durant son absence, les attentions de ce Prince pour les Affaires Publiques ne l'empêchèrent point de songer à marier Mademoiselle de Bourbon, même assez précipitamment, dans la crainte que le Cardinal de Richelieu ne la lui demandât pour son Neveu le Marquis de Brézé. D'autres Auteurs rapportent ce fait tout autrement, & prétendent que Mr. le Prince demanda lui-même ce jeune Marquis au Ministre, lequel déclara qu'il s'étoit fait un grand honneur de donner sa Nièce à un Prince du Sang, mais qu'il ne lui étoit jamais venu dans l'esprit d'aspirer à faire épouser une Princesse du Sang à un simple Gentilhomme. Quoiqu'il en soit, le Prince de Condé choisit à Mademoiselle de Bourbon pour Epoux, le plus Grand Seigneur après les Princes du Sang, le Duc de Longueville \*.

H

\*. Henry d'Orleans Duc de Longueville & d'Etouteville, Pair de France, Prince Souverain de Neuchâtel, Comte de Dunois, de St. Paul, de Chaumont &c. Gouverneur, & Connétable Héritaire de Normandie.

Il avoit d'un premier mariage avec Louise de Bourbon, Fille du Comte de Soissons, une Fille, qui dans la fuite épousa le Duc de Némours. La disproportion des âges ne rendit pas cette union fort agréable pour la Princesse. Elle avoit tout au plus vingt-trois ans, & le Duc de Longueville quarante-sept. On auroit donc pu lui pardonner quelque sorte de répugnance. Cependant, quoiqu'elle ne fût pas fort accoutumée à cacher ce qui lui déplaisoit, elle prit son parti d'un air fort libre, & s'accommoda de très-bonne grace à ce qu'on exigeoit d'elle, en sorte qu'elle parut fort gaye dès les premiers jours à l'Hôtel de Longueville, où l'on donna des fêtes encore plus magnifiques, que tout ce qui s'étoit fait aux nôces du Duc d'Enguien. Les Spectateurs furent tellement occupés de ses charmes, qu'on ne songea pas à remarquer la violence qu'elle se faisoit; mais dans la suite, on eut tout le tems de juger qu'il lui en avoit coûté beaucoup pour le contrefaire. L'année même de son mariage, elle fut attaquée de la petite-vérole, & ce qui fut assez surprenant, c'est

c'est qu'il n'en resta nulle trace sur un teint si vif & si délicat, & qu'il n'en arriva nul désordre dans cette forêt de cheveux blonds les plus beaux du monde.

L'Evêque de Vence, dans la Lettre qu'il lui écrivit pour la féliciter de sa guérison, toucha cet article aussi prudemment que l'exigeoit la dignité d'un Evêque. „ Je loue Dieu, *dit-il*, „ de ce qu'il a conservé votre vie, „ dont il fera glorifié, & toute la Cour „ instruite. Pour votre visage, un „ autre que moi se réjouïra avec plus „ de bienfiance de ce qu'il n'est pas „ gâté. Mademoiselle Paulet me le „ manda. J'ai si bonne opinion de votre sagesse, que je crois que vous „ eussiez été bien aisément consolée, „ si votre mal y eût laissé des marques. Elles sont souvent des caractères qui gravent la divine miséricorde, pour faire lire aux personnes qui ont trop aimé leur teint, que c'est une fleur fujette à se flétrir devant que d'être épanouïe, & „ qui par conséquent ne mérite pas „ qu'on le compte au rang des choses que l'on peut aimer, „

Mada-

DE LONGUEVILLE. LIV. I. 33

Madame de Longueville suivit ses conseils sans beaucoup de peine; car c'étoit plus par son esprit que par sa beauté qu'elle vouloit plaire. Il semble que la vive amitié qui s'étoit contractée entre elle & le Duc d'Enguien étant fondée sur beaucoup d'estime, elle auroit dû continuer toujours. Elle s'altéra néanmoins, & en voici le sujet. Madame de Longueville avoit pour intime Amie Mademoiselle du Vigean, qui plaisoit fort au Duc d'Enguien. Ces trois personnes vivoient dans une parfaite intelligence, sans qu'il s'y mêlât la moindre jalousie. L'amour & l'amitié pendant quelque tems s'accordèrent si bien ensemble, que les droits de l'un n'usurpoient rien sur ceux de l'autre. Mais cette Princesse, qui n'avoit pas encore tout-à-fait effacé de son esprit cette vie régulière qu'elle avoit menée, s'aperçut que son Frère & Mademoiselle du Vigean prenoient l'un pour l'autre des sentimens trop passionnés. Elle crut en devoir avertir le Prince de Condé son Père, qui fit grand bruit; & le Duc d'Enguien se tint tellement offensé par

sa Sœur, qu'il entra-contr'elle dans une étrange colère, & rompit avec elle tout commerce. Cette brouillerie eut le meilleur effet du monde; puisque bientôt après elle fit de la belle du Vigeant une très-bonne Carmélite; car quand elle en eut conçu le dessein, elle y fut déterminée par les conseils de Madame la Princesse, qui la conduisit elle-même dans cette Solitude, où elle devint un excellent modèle de Pénitence.

Comme la mort du Cardinal de Richelieu, arrivée sur la fin de 1642, ne changea rien aux mesures que l'on avoit prises pour la Campagne prochaine, le Duc d'Enguien partit au commencement du Printems de l'année suivante, pour aller commander l'Armée de Flandres, & pendant qu'il y étoit le Roi mourut. Toutes ces particularités ne sont ignorées de personne, & se trouvent en une infinité d'endroits, & d'ailleurs le détail en est étranger à la vie que nous écrivons.

Trois jours après cette mort, le Duc d'Enguien, âgé de vingt-deux ans, gagna la fameuse Bataille de Rocroy, le  
mê-



même jour que la Reine fut reconnue Régente au Parlement. Ce Prince après sa victoire étant venu rendre ses devoirs à la Reine, elle le reçut avec tous les témoignages de reconnoissance & d'amitié qui lui étoient dûs. Il trouva Madame de Longueville plus estimée & plus célébrée que jamais; car l'admiration croissoit à mesure qu'elle developpoit de nouveaux talens. Cette Princesse de son côté revoyoit un Frère tout couvert de lauriers, & devenu l'honneur & l'appui de la Nation. Comment deux cœurs aussi sensibles à la gloire dont ils se voyoient comblés, n'auroient-ils pas pris plaisir à se réconcilier ensemble? Aussi parut-il bien qu'ils l'étoient de bonne foi, dans la desagréable affaire que Madame de Longueville eût à démêler avec Madame de Montbazon. Cette Duchesse, à ce que nous apprennent les Historiens, avoit beaucoup de beauté, beaucoup de coquetterie, & fort peu d'esprit. D'ailleurs elle étoit ennemie déclarée de Madame de Longueville, & l'on n'en doit pas être surpris. Une jeune & belle Princesse du Sang avec

un mérite supérieur, c'est plus qu'il n'en faut pour être haïe des Femmes qui veulent régner sur tous les Hommes. Il est pourtant vrai que Madame de Longueville ne lui en vouloit enlever aucun, & jouïssoit encore de toute la réputation que ses vertus lui avoient acquise. Ce fait est rapporté diversement dans les différens Mémoires; mais voici comment en parle un Auteur contemporain, très-capable, & à portée d'être bien instruit. Je ne ferai que traduire de Latin en François ses propres paroles.

*La* „ Beaucoup de Seigneurs, *dit-il*,  
*Barde.* „ formoient tous les jours une nombreuse cour chez Madame de Montbazon. Entre plusieurs dont elle „ étoit passionnément aimée, Henry „ Duc de Guise, Prince de la Maison „ de Lorraine, se distingua par ses empressemens pour elle, & avant ce „ Prince, le Duc de Longueville lui „ avoit rendu d'assidus hommages; mais „ Madame la Princesse lui défendit de „ la voir, dès-qu'il eut épousé Made- „ moiselle de Bourbon, dont la brillante jeunesse ajoutoit de puissans

„ at-

„ attraits à sa beauté, qui depuis long-  
 „ tems déplaîsoit fort à Madame de  
 „ Montbazon : car d'ordinaire, *dit la*  
 „ *Barde*, parmi les Femmes il y a  
 „ toujours des guerres & des combats  
 „ sur cet article. D'ailleurs elle sup-  
 „ portoit impatiemment que Charlot-  
 „ te Marguerite de Montmorency  
 „ Femme du Prince de Condé, & sa  
 „ Fille devenue Madame de Longue-  
 „ ville, fussent toutes deux les seules à  
 „ qui la Reine témoignât une estime  
 „ particulière, & qu'elle reçût obli-  
 „ geamment. Ainsi par cette raison,  
 „ il fut résolu dans le cercle de cette  
 „ Duchesse, que l'on feroit à la Mè-  
 „ re, & surtout à la Fille, quelque  
 „ malice d'éclat. Ils supposèrent un  
 „ Amant à Madame de Longueville,  
 „ ~~et~~ pour donner à la fiction plus de  
 „ <sup>ouïe</sup> vraisemblance, on ajouta que c'étoit  
 „ le Prince Maurice de Coligny, qui,  
 „ comme Parent, rendoit de tout tems  
 „ de fréquentes visites à l'Hôtel de  
 „ Condé. Après avoir fabriqué des  
 „ Lettres écrites, à ce qu'on disoit,  
 „ par Coligny à la jeune Princesse,  
 „ on les répandit par toute la Cour, &

„ l'on donna même à cette fable les  
 „ couleurs les plus malignes. Madame  
 „ la Princesse se plaignit hautement de  
 „ cet outrage à la Reine, & l'on deman-  
 „ da qu'il ne restât pas impuni. Cet-  
 „ te injure intéressoit le Prince de Con-  
 „ dé, le Duc d'Enguien, & le Duc de  
 „ Longueville ; mais le Duc ne parut  
 „ pas s'en soucier beaucoup, & regar-  
 „ da cette affaire comme une querelle  
 „ de Femme, qui ne valoit pas, di-  
 „ soit-il, la peine qu'il s'en mêlât. Ce-  
 „ pendant Madame la Princesse ne se  
 „ tint pas en repos, jusqu'à ce que  
 „ l'insulte eût été vengée. Toute la  
 „ Cour sembla se partager en deux  
 „ parties. D'un côté toute la Maison  
 „ de Guise, le Duc à la tête, se dé-  
 „ clara pour Madame de Montbazou,  
 „ à cause de Madame de Chevreuse  
 „ sa Belle-Fille, Veuve d'un Prince de  
 „ la Maison de Lorraine. & tous les  
 „ autres Amans de la Dame soutinrent  
 „ qu'ils ne souffriroient pas que l'on  
 „ fît rien contre elle. D'une autre part  
 „ les Princes du Sang ne paroïssent  
 „ point d'humeur à voir tranquillement  
 „ Madame de Longueville insultée,

„ & se trouvoient déterminés à vou-  
 „ loir qu'elle en reçût satisfaction, &  
 „ il étoit à craindre que l'on ne vît re-  
 „ naître entre les Bourbons & les Gui-  
 „ ses de nouvelles guerres comme cel-  
 „ les d'autrefois,,.

Cet Auteur n'ajoute point que Ma-  
 dame de Montbazon, par ordre exprès  
 de la Reine, fut obligée d'aller à l'Hô-  
 tel de Condé prononcer devant Ma-  
 dame la Princesse de Longueville, en  
 termes précis, la satisfaction & la ré-  
 paration qu'elle faisoit, & dont on  
 lui avoit donné la formule par écrit.

„ Cependant, *continue l'Historien*,  
 „ comme Coligny fut informé que le  
 „ Duc de Guise, pour plaire à Mada-  
 „ me de Montbazon, le faisoit passer  
 „ par-tout & publiquement pour A-  
 „ mant de Madame de Longueville,  
 „ il crut que, comme Parent de cette  
 „ Princesse outragée, il devoit se bat-  
 „ tre contre le Duc de Guise. Il l'en-  
 „ voya donc appeller. Ce combat se  
 „ fit à la Place Royale, où Coligny  
 „ reçut une blessure dont il mourut  
 „ trois jours après,,.

Des Ennemis de Madame de Lon-

gueville, prétendirent que pendant le combat elle étoit chez la Duchesse Douairière de Rohan, d'où par derrière une fenêtre elle les voyoit battre; mais on ne rapporte aucune preuve de cette circonstance.

Les Partisans de Madame de Montbazon avoient fait grand bruit pour empêcher qu'elle ne fît de réparation. Le Duc de Beaufort avoit même parlé plus-haut que les autres. Mais la réputation & la présence du Duc d'Enghien avoient calmé leur colère à tous, dès-qu'ils avoient vu de quel air menaçant il prenoit les intérêts de sa Sœur. Madame de Montbazon, après la conformation de cette affaire, se conduisit avec si peu de prudence qu'elle se fit exiler à Tours, & le Duc de Beaufort tint des discours sur ce sujet qui contribuèrent en partie à sa prison de Vincennes.

Après que l'on eut bien approfondi l'aventure des Lettres, on sut qu'au lieu d'avoir été fabriquées, on les avoit trouvées dans l'antichambre de Madame de Montbazon, qui les attribua gratuitement à Madame de Longueville,

ville, quoiqu'elles fussent d'une Femme assez obscure, qui les avoit écrites au Marquis de Maulevrier.

Bien des gens furent surpris que Mr. de Longueville eût conservé dans cette occasion une neutralité si marquée. Peut-être aimoit-il encore Madame de Montbazou. Ou peut-être se doutoit-il aussi qu'il n'étoit pas l'homme du monde que sa Femme aimât le plus. Il y avoit de grandes qualités dans ce Prince; de la valeur, de la droiture, de la magnificence, de l'agrément; mais naturellement il fuyoit les contestations, de quelque nature qu'elles fussent; & si par nécessité les conjonctures l'y engageoient, c'étoit toujours malgré lui.

Cet éloignement qu'il avoit pour les procédés contentieux, parut particulièrement durant son séjour à Munster, où la Reine l'envoya l'année d'après la mort du Roi Louis XIII, pour être <sup>1644.</sup> premier Plénipotentiaire au-dessus de MM. d'Avaux & Servien, qui remplissoient déjà cette fonction: car comme ils ne s'accordoient pas ensemble, & se brouilloient à tout propos, la

Reine crut que Mr. de Longueville leur imposant du respect par sa présence, ils se contiendroient devant lui, & ne traverseroient pas le cours des Négociations Publiques par leurs divisions particulières. Ils vinrent au-devant du Duc, & les Plénipotentiaires des Princes Etrangers furent très-contens d'avoir avec eux pour négocier un Prince de ce mérite. Comme, avant qu'il arrivât, Mr. d'Avaux, l'homme du monde le plus capable de cet emploi, s'étoit aperçu que Mr. Servien avoit des Instructions Secrètes qui ne lui étoient pas communiquées, il n'est pas surprenant qu'ils eussent de l'aliénation l'un pour l'autre.

Cependant Madame de Longueville, qui n'alla joindre son Mari qu'au bout de deux ans, resta toujours à Paris, où elle passoit ses jours dans les amusemens que tout le monde s'empressoit de lui fournir. On la voyoit souvent à l'Hôtel de Rambouillet, où les Muses prenoient plaisir à charger Voiture & Sarasin de la divertir. Quand Madame la Princesse alloit à la Cour, elle étoit presque toujours accompa-

gnée



gnée de Madame de Longueville, *Ma-*  
quoique la Reine ne goûtât point son *dame*  
caractère, & cette réputation de grand *de*  
esprit, qui sembloit vouloir éteindre *Motte-*  
*vill.*  
en sa présence tout ce qu'il y avoit de  
lumière dans les autres. Mais alors  
on avoit toutes sortes d'égards pour  
cette Maison de Condé, que tant de  
titres éclatans distinguoient. Les ma-  
nières hautes & soutenues de Madame  
la Princesse, la gloire & les services  
du Duc d'Enguien, les charmes de  
Madame de Longueville, toujours puis-  
sants, toujours admirés, rendoient l'Au-  
torité Royale plus favorable à leurs in-  
térêts, & l'on vit un exemple bien  
remarquable quand la Reine d'Espa-  
gne mourut \*.

L'Oraison Funèbre que l'on devoit  
faire à Notre-Dame fut annoncée, &  
Mademoiselle de Montpensier déclara  
que comme Petite-Fille de Roi, on  
devoit à cette cérémonie mettre de la  
différence entre son rang & celui de  
Madame la Princesse. De son côté,  
le Duc d'Enguien voulant conserver  
les

\* En Octobre 1644.

les avantages que sa naissance & sa gloire lui donnoient, supplia la Reine qu'il n'y eût point de distinction entre Mademoiselle & la Duchesse d'Enguien sa Femme. La Reine lui ayant accordé ce qu'il demandoit, Madame de Longueville n'étoit pas d'humeur de demeurer en arrière; & comme elle avoit repris, par un Brevet du Roi, le rang qu'elle avoit perdu depuis son mariage, elle se servit de la conjoncture pour le faire valoir, & prétendit suivre en tout point les traces de la Duchesse d'Enguien sa Belle-Sœur. Quand Mademoiselle fut informée de ce règlement, elle ne voulut plus aller au Service, & dit qu'elle étoit malade; mais son Père le Duc d'Orleans & la Reine elle-même la contraignirent de s'y trouver. Madame de Longueville, qui s'apperçut qu'en se plaçant dans les sales des Chanoines Mademoiselle vouloit laisser une place vuide entr'elle & les autres Princesses, poussa la Duchesse d'Enguien, afin d'être immédiatement après Mademoiselle, qui de dépit en pleura, & s'en plaignit fort *haut*, faisant remarquer la différence  
qu'il

qu'il y avoit entre elle & les simples Princesses du Sang; puisque quand elles lui rendoient visite, elles n'avoient que des chaises à dos, & qu'elle étoit dans un fauteuil. Il fut dit en ce tems-là qu'elle auroit bien fait de paroître moins sensible à cette aventure, car la Reine fut irritée de sa délicatesse; & d'ailleurs on la blâma d'avoir eu recours à Madame la Princesse, pour se raccomoder avec la Reine.

Tandis que la beauté de Madame de Longueville la faisoit distinguer de plus en plus à la Cour, le Duc d'Enguien ajoutoit toutes les campagnes de nouvelles conquêtes au Royaume. Il voyoit à son retour avec plaisir, combien on lui en paroïssoit redevable, & la complaisance que la Reine avoit pour sa personne & pour ses avis.

Madame de Longueville suivoit aussi volontiers ses conseils, mais elle ne fut pas si docile à ceux qu'il lui donna dans une occasion assez délicate. Ce Prince s'étoit apperçu qu'elle avoit fait naître dans le Prince de Marillac une passion qui commençoit à se déclarer sérieusement. Comme il connoissoit  
les

les dispositions de leurs esprits, à l'un & à l'autre, il jugea qu'elle pourroit les mener loin, & les suites firent voir qu'il avoit eu raison d'en juger ainsi. Mais soit que Madame de Longueville se crût assez forte pour se défendre, soit que son cœur fût déjà trop engagé, les avertissemens du Duc d'Enguien ne lui plurent pas. Plus il insista, plus elle s'aigrit; & comme ils n'étoient tous deux pas d'humeur à fortir tranquillement d'une pareille contestation, ils se brouillèrent dans les formes, & si publiquement que tout le monde fut témoin qu'ils ne se pouvoient plus souffrir. Le Duc d'Enguien écrivit à son Beau-Frère le Duc de Longueville, qu'il lui conseilloit d'envoyer sa Femme dans quelque Place de son Gouvernement de Normandie, ou de la faire aller à Munster. Ce dernier parti fut celui qu'il prit, comme le plus conforme à son caractère de modération. Il écrivit à sa Femme qu'il l'invitoit à faire ce voyage, qui lui pouvoit être un divertissement, & en même tems lui représenta combien il auroit d'empressement de la voir. Le

cœur

cœur de cette Princesse étoit alors dans des dispositions qui lui rendoient bien agréable son séjour à la Cour de France; mais les plus flatteuses raisons qui l'y retenoient, furent sacrifiées à la bienfiance & au devoir.

Elle se détermina donc courageusement à partir, accompagnée de Mademoiselle de Longueville sa Belle-Fille. Ces deux personnes ne s'aimoient pas extrêmement. Aussi leur partie étoit-elle moins formée par l'amitié, que par la politique & la prudence.

Le Duc de Longueville, qui vouloit donner à ce voyage tous les agrémens dont il étoit susceptible, avoit invité tous les Gouverneurs des Places qui se trouvoient sur la route, à recevoir la Princesse sa Femme le plus honorablement qu'il seroit possible : & comme il n'étoit pas moins estimé chez les Etrangers que parmi nous, il avoit demandé la même grace aux Gouverneurs des Villes Espagnoles & Hollandoises par où elle devoit passer. Ainsi l'on rendit par-tout à Madame de Longueville de très-grands honneurs; car il étoit venu à toutes les Villes étran-

<sup>10733</sup>  
 étrangères des ordres supérieurs pour recevoir cette Princesse de la même manière que l'on auroit fait le Roi d'Espagne. Le détail de tous ces hommages seroit peut-être assez amusant, mais comme il seroit trop long nous n'en rapporterons que la substance. Par-tout où passa Madame de Longueville, ce fut à qui se surpasseroit pour enchérir sur la manière de la recevoir. Dès-qu'elle fut embarquée sur la Meuse, elle eut toujours des Escortes sur les bords, tantôt de Cavalerie l'épée à la main, tantôt d'Infanterie, qui faisoit fréquemment des salves de sa mousquetterie, ou des cris & des vœux militaires pour la gloire de la Princesse. Elle aimoit naturellement toutes ces distinctions honorables, mais elle les auroit apparemment mieux goûtées, si en s'éloignant de la France, quelque chose encore de plus sensible pour elle ne la lui eut pas fait regretter.

*Joly.* Les Gouverneurs fortoient de leurs Places à la tête de leurs Garnisons, & venoient deux ou trois lieues au-devant de la Princesse, & toute l'Artillerie

*Voyage de Joly. Gazette de France 1646.*

lerie des ramparts resonnoit à son arrivée. Le Commandant pour le Roi d'Espagne à Namur, après avoir fait trouver aux portes six carosses pour la conduire à son logis au milieu de quatre cens habitans sous les armes, vint chez elle le soir pour prendre l'ordre, & lui apporta les clés de la Place qu'elle ne voulut point recevoir, lui disant qu'elle étoit assez obligée au Roi d'Espagne de tous les honneurs qu'il lui faisoit rendre, sans se donner un air d'autorité dans ses Etats. Sur le chemin de Liège, elle fut reçue par le Grand Archidiacre, qui l'étoit allé complimenter à trois lieues de la Ville, au nom de ce fameux Chapitre. Elle fut reçue avec la même magnificence dans Mastric & Ruremonde, dont les Gouverneurs lui apportèrent aussi les clés, & lui demandèrent l'ordre à son arrivée, sur les huit heures du soir à Venlo, où le Gouverneur Espagnol étoit venu au-devant d'elle avec cent Cavaliers. Elle y trouva le Sr. Bourneuf, premier Maître d'Hôtel de Mr. le Duc de Longueville, qui l'avoit envoyé pour obéir à tous

les ordres que la Princesse lui donneroit. En Gueldres, le Gouverneur ne s'étant pas contenté de lui apporter les clés, & de lui faire rendre les mêmes honneurs que les précédens, voulut qu'à sa considération trois prisonniers fussent délivrés, & il l'accompagna avec ses troupes en bel ordre jusques sur le chemin de Vézél, appartenant aux Etats de Hollande. Ce fut-là que le Duc de Longueville ayant passé le Rhin vint à sa rencontre, dans la prairie où se fit leur entrevue. Il ne seroit pas vraisemblable que quand ils s'abordèrent, Madame de Longueville n'eût pas paru touchée de tout ce qu'avoit fait son Mari pour la consoler d'avoir quitté la Cour de France. Ils demeurèrent deux jours dans cette Ville, logés à l'Hôtel de Nassau, où grand nombre de Seigneurs les visitèrent, entr'autres Mr. de Turenne avec la plupart des Colonels & des Hauts Officiers de ses troupes, qui alloient joindre celle du Roi de Suède. Ce Général pendant un jour les fit camper au bord du Rhin, que Madame de Longueville passa le lendemain

sur



sur un pont de bateaux. Cette Armée, qu'il fit ranger en bataille pour lui donner ce spectacle, l'accompagna toujours dans le même ordre jusqu'au Château de Cherombeck, & le Comte de Welen la reçut & la traita magnifiquement avec Mr. le Duc de Longueville & Mr. de Turenne. Ils arrivèrent le lendemain au Château de Vilkenkré à une demi-lieue de Munster, & se reposèrent deux jours dans ce lieu, que le Duc de Longueville avoit fait meubler pour servir de Maison de plaisance à sa Femme. Elle le choisit même pour sa résidence ordinaire, après avoir fait quelque peu de séjour à Munster, où elle fit son entrée avec une magnificence étonnante. Nous n'en rapporterons pas les cérémonies en détail. Il suffit de dire que rien n'étoit comparable à la richesse des Equipages, des Livrées, des Officiers, des Ecuyers, des Pages, & des Gentilshommes de sa suite. Le grand nombre de Carosses qui formoient ce cortège, étoient plus superbes les uns que les autres, surtout celui où étoit le Duc avec Madame la Duchesse de

## 52 VIE DE MADAME

Longueville. La marche fut continuée jusqu'à la grande Place, au milieu des Soldats de la Garnison en haie, & de la Bourgeoisie sous les armes, & six Compagnies d'Infanterie firent plusieurs décharges à la vue des Plénipotentiaires Etrangers, qui admirèrent la beauté de cette entrée.

Les trois jours suivans Madame de Longueville fut visitée par les Ambassadeurs des Hollandois & des Hessiens, par le Nonce du Pape, par le Comte de Nassau l'un des Plénipotentiaires de l'Empereur, par l'Evêque d'Osna-brug Ambassadeur de l'Electeur de Cologne, & par les Ambassadeurs de Portugal & de Venise. Il n'y eut personne dans Munster, où les plus excellens Ministres de l'Europe étoient alors assemblés, qui ne vit avec admiration les honneurs que l'on rendoit à cette Princesse, & les graces dont elle accompagnoit la manière de les recevoir. On eût dit que les Ministres de tous ces Princes n'eussent été convoqués en ces lieux, que pour être ses admirateurs. Eux qui devoient décider du sort de tant de Nations,

lui

lui composoit une Cour , & ne cessoit point de s'étonner qu'une Personne de cet âge , qui sembloit ne devoir être occupée que d'elle-même, eût un esprit proportionné aux Affaires les plus difficiles , & fût capable de gouverner les plus grands Etats.

Tous ces hommages ne l'épanouissoient pas beaucoup , elle s'ennuyoit aisément , & ne se desennuyoit pas de même. Un des Plénipotentiaires Etrangers la trouvant un jour assez mélancolique , s'offrit à lui apprendre l'Allemand pour charmer un peu ses ennuis : mais comme le remède ne lui parut pas efficace pour la nature de son mal , elle le remercia le plus poliment qu'il lui fut possible.

Cependant le Duc de Longueville remarquoit avec peine qu'après tout ce qu'il avoit mis en usage pour flatter les idées ambitieuses de sa Femme , elle étoit souvent triste & rêveuse , il ne lui reprocha point qu'il en soupçonnoit le sujet , & ce ne fut jamais la conduite qu'il tint avec elle ; mais il lui conseilla , pour varier un peu sa situation , de faire le voyage de la Hol-

#### 54 VIE DE MADAME

lande, si voisine de Munster. Il l'assura que ce beau Païs étoit digne de sa curiosité, tant pour la richesse & l'agrément des Villes, que pour la police des Mœurs & la politique du Gouvernement.

Madame & Mademoiselle de Longueville partirent donc avec toute leur suite, nous ne ferons que toucher en passant cette promenade. Quand elles furent à Amsterdam, qui contient tant de choses curieuses, elle voulut aller à la Synagogue lorsque les Juifs s'y rassemblent. On leur montra les Livres de Moïse placés dans une armoire, à l'endroit où l'on place dans nos Eglises le Maître-Autel. Les Juifs firent prendre ces Livres à l'un de leurs Chantres, qui les ayant portés sur une espèce de Perron ou de Tribune au bas de la Synagogue, chanta quelques versets en Hébreu, & tous les Juifs ensuite chantèrent en Hébreu des Bénédictions à leurs Atteffes, en sautant & gesticulant selon leur coutume.

Le jour de la Notre-Dame de Septembre, Madame de Longueville s'é-  
tant

tant trouvée à la Ville de Rhénen sur le bord du Rhin, voulut faire dire la Messe avant que de partir; mais les habitans ne le permirent pas, & il fallut l'aller dire en pleine campagne, où l'on dressa une table sur laquelle on mit une Pierre consacrée, que l'on avoit eu la précaution d'apporter.

Lorsqu'elle vint à la Haye, elle eut *Joly.* avec la Reine de Bohême, Mère des Princes Palatins, une entrevue, concertée comme une rencontre fortuite, dans les Jardins du Palais. La Reine étoit accompagnée de ses deux Filles, du Prince Maurice l'un de ses Fils, d'une Dame-d'honneur, & de quelques Hommes & Femmes en petit nombre. Madame & Mademoiselle de Longueville avoient avec elles leurs Dames & leurs Filles-d'honneur, & un grand nombre de Gentilshommes. Elles se rencontrèrent dans une allée en se promenant. Quand elles se furent saluées, Madame de Longueville se mit à la gauche de la Reine, & Mademoiselle de Longueville entre ses deux Filles. Après leur promenade, elle allèrent s'asseoir sous un berceau,

où elles demeurèrent assez long-temps & lorsque la Compagnie fut revenue dans la Maison, la Reine ayant baillé les deux Princesses, se retira. Le lendemain le Prince Maurice vint les visiter chez elles. En ce même jour se fit l'entrevue avec la Princesse d'Orange, Fille du Roi d'Angleterre. L'une & l'autre mangèrent en public dans le même salon, mais séparément & Madame de Longueville, quoiqu'on ne se mît point à genoux pour lui donner à boire, étoit assurément servie avec une propreté plus délicate. Toutes deux, il faut l'avouer, sentoient bien leurs grandes Princesses, & soutenoient avec un air doux & naturel la dignité de leur naissance.

*fol.*

Madame de Longueville, à son retour à Munster, trouva le Prince son Mari toujours occupé des Négociations importantes dont il étoit chargé. Cependant, comme il voyoit que les Conférences avec les autres Plénipotentiaires n'avangoient pas beaucoup leur ouvrage, il prit la résolution de se faire faire un logement plus spacieux & *plus commode*. Le Cardinal Mazarin

le fut; & quoiqu'il ne l'aimât pas, il ne put s'empêcher de lui en faire un compliment, dans une Lettre à Mr. Servien,

Tous ces grands préparatifs d'un plus vaste Palais ne mettoient pas Madame de Longueville en plus belle humeur; mais si le mérite de son Mari ne faisoit pas sur elle d'assez tendres impressions, elle voyoit du-moins qu'il se concilioit l'estime de tout le monde. Il n'aimoit point le faste, & quoiqu'il n'y eût que lui de Prince à Munster, il ne sortoit que dans un Carosse à deux chevaux comme à Paris; & les Plénipotentiaires, qui d'abord ne marchaient que dans un Carosse à six chevaux, se réglèrent sur son exemple. Quant à la magnificence de ses Officiers, de ses Equipages & de sa Table; il surpassoit tous les autres. Il étoit honnête à tout le monde, & se promenoit quelquefois des heures entières tête nue sur la grande place devant son Palais, pour écouter tous ceux qui venoient s'adresser à lui.

Madame de Longueville, qui ne manquoit pas de loisir à Munster, écri-

vit à l'Evêque de Vence, pour lui reprocher qu'il la négligeoit. Il fut charmé de ses reproches, & lui manda tout ce que la plus vive reconnoissance lui put inspirer. Il l'exhortoit à revenir en France, pour y régner au milieu de tant d'Amis illustres qui souhaitoient son retour. „ Ne vaut-il „ pas mieux, Madame, *lui dit-il*, que „ vous reveniez à l'Hôtel de Longueville, où vous êtes encore plus Plénipotentiaire qu'à Munster, chacun vous y fouhaite cet hiver. Monseigneur votre Frère est revenu chargé de palmes, revenez couverte des mirtes de la Paix; car il me semble que ce n'est pas assez pour vous que des branches d'olivier. Je n'ôse m'expliquer davantage, de peur de vous dire une galanterie; c'est ce que je laisse aux Julies & aux Chapelains &c.

Si Chapelain, comme nous l'apprend l'Evêque de Vence, étoit si grand admirateur de Madame de Longueville, elle fut bien ingrate à son admiration. Car un jour qu'on lui lisoit le Poëme de la Pucelle, & que l'on vouloit lui



en faire remarquer les beautés : *Oui, dit-elle, cela est fort beau, mais cela est bien ennuyeux.*

Vers le milieu du mois de Février Mr. de Longueville aprit la mort du Prince de Condé son Beau-Père, & tous les Ambassadeurs des Etats alliés à la France vinrent en faire des complimens à Madame de Longueville. Le Duc d'Enguien, devenu Prince de Condé par la mort de son Père, eut le Gouvernement de Bourgogne, & le Prince de Conti son Frère, celui de Champagne & de Brie, que le Duc d'Enguien avoit eu auparavant. Pour Madame de Longueville, devenue grosse à Munster, elle n'y voulut pas faire ses couches, & partit pour revenir en France. Quand elle fut à Noyon, elle trouva le Prince de Conti qui l'attendoit. Il venoit tout récemment d'achever les plus belles études que peut être ait jamais fait un Prince à son âge, puisqu'à dix-sept ans il n'y avoit rien dans les Belles Lettres, dans la Philosophie, & même dans la Théologie, qui fût au-dessus de ses connoissances; & sur toutes ces matières il s'étoit plusieurs

sieurs fois fait admirer en public par les plus doctes Personnages & les plus illustres Prélats du Royaume. Une Sœur d'un si grand mérite l'attacha d'abord à elle par son éclatante réputation, mais dans la suite ce fut par les charmes de sa personne.

Madame de Longueville, sensible à la gloire de deux Princes qui tenoient à elle de si près, étoit charmée de les voir si distingués en tout genre, & partager, ce semble entr'eux, les plus beaux talens.

Elle vint coucher à Chaatilly, où Mesdames les Princesses Mère & Belle-Fille s'étoient rendues avec quelques autres Dames, pour l'y recevoir avec Mademoiselle de Longueville, elles y demeurèrent jusqu'au 3 de Mai. Madame la Princesse pendant ce tems-là fit grand' chère à sa Compagnie ; mais Madame de Longueville en arrivant s'étoit mise au lit, où elle demeura tout le lendemain, parce qu'elle étoit grosse. Toutes ces Princesses étant revenues à Paris, la Reine, pour faire plaisir à Madame la Princesse *qu'elle estimoit infiniment, & qu'elle*  
avoit

DE LONGUEVILLE. LIV. I. 61

avoit auparavant choisi pour tenir le Roi sur les fonds avec le Cardinal Mazarin, voulut donner une fête à la Plénipotentiaire de Munster, en faisant représenter encore une fois la Tragédie d'Orphée, Pièce en Musique & à Machines, dont le Cardinal avoit fait la dépense pour en divertir la Cour. Il avoit fait venir de Rome dans ce dessein une *Signora Léonora* pour chanter devant la Reine, & un *Signor Torelli* pour faire des machines avec des changemens de Théâtre; & l'on manda des Comédiens Italiens, qui représentèrent en musique la Pièce d'Orphée, dont les machines & les décorations coûtèrent plus de quatre-cent-mille livres. Cette Pièce duroit plus de six heures, & pour une fois étoit fort belle à voir; mais sa grande longueur ennuyoit sans qu'on l'osât témoigner, & tel qui n'entendoit pas l'Italien n'en bougeoit, & l'admiroit par complaisance. La Reine elle-même n'en perdit pas une représentation, pendant les deux mois qu'elle fut jouée trois fois la semaine; tant elle prenoit *soin de plaire au Cardinal*, & craignoit  
de

de le fâcher. C'est de ce pompeux Spectacle que fut régalée Madame de Longueville, qui rentrée dans les douceurs de sa Patrie, fut contente d'y retrouver tout ce qui lui plaîsoit lorsqu'elle en partit, c'est-à-dire des conversations assaisonnées à son goût, & mille occasions d'exercer agréablement son esprit. La réputation qu'elle s'étoit acquise durant son séjour à Munster, augmenta de beaucoup celle qu'elle avoit en France avant son départ, en sorte qu'elle devint plus que jamais l'Arbitre de tous les Ecrits qui parurent en public. La Nation Littéraire étoit alors partagée sur le mérite de deux Sonnets, l'un de Benferade, & l'autre de Voiture. Toute la Cour étoit pour Benferade, & le Prince de Conti, déjà bon Juge, soutenoit le même parti ; mais Voiture avoit à Paris dans ses intérêts de bons Connoisseurs ; & Madame de Longueville, après avoir examiné & comparé les deux Sonnets, s'étant déclarée pour Voiture par d'excellentes raisons, elle vit revenir tout le monde à son sentiment. Sarrafin vou-

lant

DE LONGUEVILLE. Liv. I. 63

lant lui faire plaisir, & confirmer la décision, fit cette glose ingénieuse qui renvoya le Job de Benserade sur son fumier.

Six ou sept mois après le retour de Madame de Longueville, elle accoucha d'une Princesse, qui ne vécut qu'environ quatre ans, & dont nous rapporterons la mort dans son tems.

Cependant le Duc de Longueville continuoit ses Négociations à Munster; mais dans le tems qu'il travailloit de la meilleure foi du monde pour accélérer la Paix, il découvrit que de la part même de la France on y mettoit sourdement obstacle, & que Mr. Servien, par ordre du Ministre, facilitoit le Traité des Hollandois avec l'Espagne. Cette manœuvre le surprit, & sans en rien témoigner il demanda son rappel, qu'il n'eut pas de peine à obtenir. Ainsi ayant mis dans un état à conclure entre l'Empire, la France & la Suède, la Paix qui se fit au Mois d'Octobre suivant, il revint à Paris vers le Mois d'Avril ou de Mai, & fut honorablement reçu de la Reine, qui lui donna place dans le Conseil,

## 64 VIE DE MADAME

seil, quoique jusqu'alors on n'y  
admis que les Princes du sang. Ma  
la Régence, à la vue des nuages  
se formoient, ne pouvoit être en  
ronnée de trop de lumières : car  
commençoit à s'ébranler dans le Go  
vernement, & le Royaume étoit  
nacé de ces tristes révolutions qui  
gitèrent bientôt après, & dont il f  
en peu de mots exposer ici l'origi  
avant que Madame de Longuevi  
devînt un spectacle à toute l'E  
rope.





V I E  
DE MADAME  
LA DUCHESSE  
DE LONGUEVILLE.



LIVRE SECOND.



N 1635. la France, dit un Auteur célèbre, avoit déclaré la guerre à la Maison d'Autriche, & la fortune depuis ce tems-là n'avoit fait que favoriser par d'heureux succès toutes nos entreprises d'ailleurs. Les quatre premières années de la Régence s'étoient écoulées dans une tranquillité profonde au-dedans, tandis que  
Tome I. E tout

*La Roche-foucault.* tout réussissoit au-dehors. Mais comme c'est l'étoile de notre Nation de se laisser de son propre bonheur, & de se combattre elle-même quand elle ne trouve plus de résistance avec ses Ennemis étrangers, & que Dieu prescrit aux Empires de certaines bornes de puissance & de prospérité, nos Divisions Intérieures nous firent perdre dans une campagne les conquêtes de plusieurs années. Ce fut dans cette disposition des choses que Madame de Longueville, alors âgée de vingt-neuf ans, commença pour son malheur d'entrer dans les Dissensions Civiles, & d'y prendre un si violent intérêt. Voici dans quelle situation elle trouva le Gouvernement.

Les Personnes qui dans ce tems-là figuroient plus que les autres à la Cour de France, ont été si bien dépeintes dans plusieurs excellens Mémoires imprimés, qu'il seroit inutile d'en retracer ici les caractères en détail.

Celui de la Reine ne lui donnoit peut-être pas toute l'habileté nécessaire pour l'Administration d'un grand Royaume, mais elle en avoit au-moins  
les



les plus beaux dehors, & les plus propres à représenter le Personnage important qu'elle avoit à jouer.

Les irrésolutions & les foibles du Duc d'Orleans auroient, ce semble, moins paru, s'il avoit eu moins d'esprit : ses lumières ne faisoient qu'éclairer ses défauts.

A l'égard de Mr. le Prince, il le tenoit ferme sur cette haute réputation qu'il s'étoit acquise de si bonne heure, & qu'il faisoit bien valoir. Et dans le Cardinal Mazarin, la sagacité, l'insinuation, l'enjouement, & les fonctions de Premier Ministre, assortissoient à merveille avec le manège Italien.

Pour les autres Membres du Conseil, c'est-à-dire le Duc de Longueville, le Chancelier, le Surintendant, Chavigny, Servien, leurs avis dans les délibérations étoient comptés pour peu de chose.

Parmi le reste des Grands tout étoit calme, & il n'y en eut que deux qui se distinguèrent par un mérite supérieur, mais tout différent l'un de l'autre.

Le Coadjuteur de Paris, que son étendue d'esprit, ses ressources contre les obstacles, & sa hardiesse dans des entreprises ambitieuses, rendirent quelquefois redoutable; & le Prince de Marillac, lequel, sans parler de tout ce qu'il y avoit en lui d'éclatant & de gracieux, possédoit éminemment le grand art de persuader & de plaire.

Avant même la mort du Roi, ce Prince, malgré la domination despotique du Cardinal de Richelieu, s'étoit toujours tenu si fidèle à la Reine, qu'il avoit acquis assez de part à sa confiance & à son estime pour lui donner des conseils : & comme il avoit l'art de persuader, il lui fit prendre avec le Prince de Condé des engagements propres à bien affermir l'autorité de sa Régence, quand elle commenceroit à l'exercer. Le mérite de ce jeune Prince, alors Duc d'Énguien, promettoit un brillant avenir, tel aussi qu'il le fut; & son intelligence avec la Reine continuant toujours, parut de plus en plus s'accroître pendant quatre ou cinq années.

*Cependant cette Princesse, dès les*  
*pré-*

premiers jours de son Gouvernement, s'étant crue obligée de faire de grandes libéralités, avoit épuisé le Trésor Royal; & comme les dépenses de la Guerre avec l'Espagne absorboient les fonds à-mesure qu'on les amassoit, Emery, qui conduisoit les Finances, se vit contraint de recourir aux expédients, & mit en usage les moyens les plus odieux. On fait qu'il poussa si loin les vexations, que le Parlement fut obligé de rendre ce fameux Arrêt d'Union, qui servit comme de signal à tous les Officiers intéressés à tous les Corps & à tous les Ordres, pour demander justice au Parlement. Personne n'ignore quelles en furent les suites, ni la prison de Broussel & de Blancménil, ni la journée des Barricades, après la nouvelle de la Bataille gagnée dans les Plaines de Lens par le Prince de Condé.

Quand ce Prince revint de l'Armée, *La Barde.* ce fut à qui l'entraîneroit dans ses intérêts. La Reine, qui comptoit sur lui, fut informée de tous les efforts que faisoient les Frondeurs pour se l'attirer, & de son côté redoubla tous

ses soins pour conserver au Roi son Fils ce puissant secours. Elle n'épargna ni les prières, ni les larmes. Elle l'appella cent & cent fois son troisième Fils, & lui dit que sa valeur soutenoit toutes ses espérances. Le Roi lui-même, que le Roi & la Reine avoient prévenu, l'embrassa, le pria, le conjura de ne pas souffrir, puisqu'il tiroit son origine d'un même sang, qu'à sa vue la Majesté Royale courût risque d'être dégradée, & le Cardinal Mazarin lui promit en même tems qu'il ne feroit rien que selon ses volontés. Ce discours, & divers autres de même nature, persuadèrent au Prince de Condé qu'il devoit se déterminer à défendre la Reine & le jeune Roi. Rien n'étoit plus juste ni plus honorable pour lui que cette résolution, qui d'ailleurs lui faisoit envisager de plus grands avantages que les Frondeurs ne lui en auroient pu faire. Car plus la Reine & le Cardinal avoient besoin d'être secourus, plus il sembloit à ce jeune Prince qu'il en obtiendrait aisément ce qui regardoit ses intérêts, sa réputation & sa gloire; ce qui pouvoit contribuer

tribuer à la fortune de ses Amis, & à l'élever enfin lui-même à un degré d'autorité d'où personne ne le pourroit faire décheoir.

La Cour avoit paru mollir après la journée des Barricades, & c'en étoit assez pour rendre le Peuple insolent. On chercha donc des tempérammens pour calmer les Esprits, toujours agités de part & d'autre. Le Parlement proposa divers moyens, qui ne furent point goûtés à la Cour; & la Reine, ne voyant pas que l'on se disposât à suivre ses intentions, emmena le Roi à Ruël, elle y reçut différentes Députations du Parlement. Cette Compagnie dressa, & dicta au nom du Roi, une Déclaration qui se publia, & dans laquelle il étoit dit qu'aucuns Sujets du Roi, de quelque qualité & condition qu'ils fussent, ne seroient à l'avenir traités criminellement, que selon les formes prescrites par les Loix du Royaume. Tout parut se pacifier, & le Roi revint à Paris, mais le calme ne dura pas long-tems. Le Parlement se crut obligé de se rassembler, afin de pourvoir à l'exécution de cette Dé-

claration, que l'on prétendoit avoir été transgressée en plusieurs chefs. Ainsi la Reine prit de nouveau la résolution d'emmener le Roi hors de Paris, mais elle ne le déclara pas. Car le premier jour de l'An, cinq jours avant sa sortie, elle alla aux Jésuites de la Rue St. Antoine avec Mademoiselle & Madame la Princesse, entendre les Vêpres & le Sermon de l'Abbé de Chanvallon, qui s'étant fait admirer de tout l'Auditoire, fut nommé peu de tems après Archevêque de Rouën : mais le propre Jour des Rois, la Reine, après avoir donné tous ses ordres, dès quatre heures du matin emmena le Roi à St. Germain, où il fut suivi de toute la Cour, & de tous les Princes & Princesses du Sang, à l'exception de Madame de Longueville, qui parut enfin sur le théâtre. Mais il faut rapporter ici de quelle manière elle y monta, quand le Roi fut hors de Paris. Voyons auparavant comment elle est dépeinte par l'Homme du monde qui connoissoit le mieux son caractère. „ Elle réunit, *dit-il*, tous les a-

*La Roche* „, avantages de l'esprit & de la beau-

„ té

DE LONGUEVILLE. LIV. II. 73

„ té à un si haut point & avec tant *fon-*  
„ d'agrément, qu'il sembloit que la *causé.*  
„ Nature avoit pris plaisir à former  
„ un ouvrage parfait: mais ces belles  
„ qualités étoient moins brillantes, à-  
„ cause d'une tache qui ne s'est jamais  
„ trouvée en une Princesse de ce mé-  
„ rite: c'est que bien loin de don-  
„ ner la loi à ceux qui avoient  
„ pour elle une véritable adoration,  
„ elle se transformoit si fort dans leurs  
„ sentimens, qu'elle ne reconnoissoit  
„ plus les siens propres, dès-qu'ils a-  
„ voient su lui plaire.,,

Peut-être les Conférences-qu'elle a-  
voit vu tenir à Munster par tous ces  
Plénipotentiaires, lui firent-elles naî-  
tre l'envie de conduire des Négocia-  
tions importantes, ou (ce qui est plus  
vraisemblable) quelqu'un lui en inspi-  
ra le goût. Quoiqu'il en soit, dans le  
désordre universel où se trouvoient a-  
lors toutes les Affaires du Royaume,  
elle imagina d'y apporter remède par  
des voies qu'elle crut capables de lui  
donner une grande distinction. Elle  
faisoit du Prince de Conti ce qu'elle  
vouloit, & s'étoit d'abord empa-

## 74 VIE DE MADAME

rée de son esprit : mais elle comprit que pour donner plus de succès & plus d'éclat à ses entreprises, elle avoit aussi besoin du Prince de Condé. Nous avons déjà vu que quand elle partit pour Munster, elle s'étoit séparée d'avec lui fort mécontente des avis qu'il avoit voulu lui donner : & comme à son retour la cause de la brouillerie subsistoit toujours, ce ressentiment continuoit de-même : mais elle se persuada qu'une passion farouche comme la colère, devoit être sacrifiée aux passions flatteuses qui la dominoient alors. Elle fit donc les premières avances de la réconciliation, & s'ouvrit pathétiquement au Prince de Condé, qui la rejetta tout d'un coup, & lui représenta les engagements où il étoit avec la Reine. Comme Madame de Longueville étoit si prévenue de ses idées qu'elle ne comprenoit pas qu'on pût résister à ce qu'elle proposoit, & qu'elle s'étoit attendue à gouverner ses deux Frères, elle s'irrita vivement contre Mr. le Prince, qui n'ayant pas l'humeur patiente s'emporta contr'elle dans les *termes* les plus piquans. La mutuel-

le



le aliénation ne fit qu'augmenter de jour en jour, & les difcours qu'ils tenoient l'un de l'autre ne refpiroient que le mépris & la haine,

Le Coadjuteur de Paris, qui n'ignoroit pas cette diffenfion, tâcha d'en profiter. On fait qu'il étoit entreprenant, & comme il devinoit où tendoient les défirs ambitieux de cette Princeffe, ayant mis dans une vifite qu'il lui rendit la converfation fur les Troubles de l'Etat, il lui fit entrevoir le rang qu'elle pourroit tenir dans les conjonctures présentes; & qu'ayant entre les mains le Prince de Conti dont elle étoit maîtrefle abfolue, elle n'avoit qu'à le mettre à la tête d'un Parti, qui deviendrait pour ainfi dire le Modérateur entre les Frondeurs & les Mazarins; mais ce ne fut pas le Coadjuteur qui dans la fuite en dirigea la manœuvre pour ce qui regardoit cette Princeffe,

Le Prince de Marillac, après avoir prêté ferment entre les mains du Roi pour le Gouvernement de Poitou, étoit allé en prendre poffeffion, & à fon retour il avoit trouvé Madame de Lon-

Longueville dans les dispositions les plus favorables à ses desseins. Nous avons dit plus haut, qu'avant qu'elle fît son voyage de Munster, il étoit avec elle dans une liaison naissante qui présageoit de certaines suites. Personne n'étoit plus capable que lui de conduire une intrigue contre la Cour, dont il n'avoit pas lieu d'être content. Car la Reine qui, pour le récompenser des services qu'il lui avoit rendus au commencement de la Régence, lui avoit promis le Gouvernement du Havre de Grace, lui manqua de parole, parce que le Cardinal Mazarin l'avoit empêchée de la tenir. Le Prince de Marillac fut si sensible à ce changement de la Reine, qu'il en négligea les intérêts, & résolut de s'en venger. Lors donc qu'il vit Madame de Longueville dans des sentimens si conformes aux siens, il eut soin de l'y fortifier. Outre son excellent génie, sa probité, sa bonne mine, il avoit l'art de s'insinuer dans les esprits par les plus éblouissans discours, & par les tours les plus séduisans. Il fit donc en-

re elle alloit acquérir en devenant l'Arbitre & le premier Mobile de toutes les Affaires & de tous les Evènements qui troubloient alors le Royaume. Il est vrai que son indolence la rendoit peu disposée aux discussions d'une politique épineuse; mais le Prince de Marillac s'offrant à débrouiller les difficultés, il ranima ses desirs. Il savoit combien elle avoit d'envie de traverser Mr. le Prince, qui dans ses discours ne la ménageoit sur rien. Il lui persuada donc qu'en opposant au Prince de Condé le Prince de Conti, qui seroit Chef du Parti contraire, & ne feroit rien que par les ordres d'une Sœur qu'il respectoit d'une façon si particulière, elle feroit face à la Régence, & lui imposeroit des loix.

La Duchesse de Longueville, enchantée agréablement de ces idées, s'abandonna sans réserve à tous les dessein du Prince de Marillac. Quand elle s'étoit une fois attachée à quelqu'un qu'elle croyoit digne de son estime, elle ne pensoit plus que d'après lui. Cet Esprit fier & dédaigneux, comme nous l'avons dit déjà, se transformoit  
tout-

tout-à-coup au gré de la personne qu'elle aimoit ; & ce fut-là l'origine de toutes ses foiblesses, de toutes ses démarches, & de tous ses malheurs, & ce qui rendit ce grand génie la victime des passions les plus propres à le dégrader.

Il y avoit dans cette triple alliance quelque chose d'assez rare. Madame de Longueville se trouvoit entre le Prince de Conti son Frère & le Prince de Marsillac ; elle gouvernoit le premier, & le second la gouvernoit. Voilà dans quelle situation elle étoit quand la Cour partit pour St. Germain. Elle n'y alla pas, sous prétexte qu'elle étoit grosse. Elle l'étoit devenue en effet dès l'arrivée du Duc de Longueville ; mais elle n'avoit voulu rester à Paris, que pour diriger les mouvemens des Parisiens, que la sortie du Roi avoit mis en fureur.

D'abord ils n'écoutèrent pas trop ce qu'elle leur conseilloit, & ils craignoient toujours que Mr. le Prince n'eût une intelligence secrète avec sa Sœur, & que leur brouillerie déclarée ne fût une feinte. Madame de Longueville avoit envoyé le Prince de Marsillac à  
St. Ger-

St. Germain, pour en faire revenir le Prince de Conti, que Mr. le Prince avoit emmené, & qui revint avec le Duc de Longueville, le Prince de Marillac & le Marquis de Noirmoutier. Mais Mr. de Longueville, qui n'aimoit pas les entreprises dont la justice ne lui paroïssoit pas bien évidente, s'arrêtant tout court sur la route, dit au Prince de Conti: *Croyez-moi, Monsieur, retournons à St. Germain, nous allons faire de mauvaise besogne.* Le jeune Prince, plus complaisant pour sa Sœur que pour son Beau-Frère, & qui n'étoit point content qu'on ne le fît point entrer au Conseil, quoiqu'il n'eût alors que vingt ans, lui répondit d'un air vif: *Allons Mr. marchons, marchons.*

Cependant quatre ou cinq jours s'étant passés sans que Madame de Longueville eût de leurs nouvelles à Paris, elle étoit dans de mortelles inquiétudes que le Prince de Conti n'eût été retenu par son Frère, contre qui son ressentiment personnel augmentoit de plus en plus. Enfin elle fut calmée, quand ils arrivèrent tous quatre. Ils fu-

furent arrêtés long-tems par les Bourgeois à la Porte St. Honoré, le Coadjuteur les vint faire entrer, & les mena descendre à l'Hôtel de Longueville : mais comme le Peuple se défie naturellement des Grands, parce que d'ordinaire il est la victime de leurs intérêts, le Coadjuteur remarquoit que la Bourgeoisie étoit toujours agitée de soupçons, malgré les démarches du Prince de Conti, qui depuis son arrivée s'étoit fait voir publiquement sans gardes & sans suite, & s'étoit offert au Parlement de la meilleure foi du monde. Ainsi ce Prélat, pour rassurer les Esprits, se hâta d'aller prendre Madame de Longueville & Madame de Bouillon avec leurs Enfans, pour les mener à l'Hôtel de Ville. Le Peuple, à la vue de ces magnifiques Otages que l'on mettoit entre ses mains, fut dans le ravissement. „ Imaginez  
 „ vous, *dit le Cardinal de Retz*, ces  
 „ deux Personnes sur le perron de  
 „ l'Hôtel de Ville, plus belles, en ce  
 „ qu'elles paroïssent négligées, quoi-  
 „ qu'elles ne le fussent pas. Elles te-  
 „ noient chacune entre leurs bras un

„ de

DE LONGUEVILLE, LIV. II. 81

„ de leurs Enfans, qui étoient beaux  
„ comme leurs Mères. La Grève  
„ étoit pleine de peuple jusqu'au des-  
„ sus des toits, tous les hommes jet-  
„ toient des cris de joie, & les femmes  
„ pleuroient de tendresse.

Cette résidence de Madame de Longueville dans ce lieu, où elle étoit venue de si bonne grace se renfermer, tranquilloit les Parisiens. Tout ce qu'il y avoit à Paris de Seigneurs opposés au Cardinal, faisoient assidûment leur cour à cette Princesse. Le Duc d'Elbeuf, le Duc de Bouillon, le Prince de Marillac, le Marquis de Noirmoutier, les Magistrats déclarés contre le Ministre, tous se rendirent à l'appartement de Madame de Longueville, & en sa présence on y faisoit tantôt des délibérations sérieuses sur le cours des Evénemens, tantôt des dissertations amusantes pour délasser les Esprits.

Un jour le Marquis de Noirmoutier sortit avec 500. chevaux, pour pousser quelques Escarmoucheurs des Troupes que l'on appelloit Mazarines; & lorsqu'il revint avec de Laigues & La

Boulaie, ils entrèrent tout cuirassés dans la chambre de Madame de Longueville, toute pleine de Dames & de Guerriers avec leurs écharpes bleues. Le concert des Violons dans les Salles, & le bruit des Tambours dans la Place, formoient une fête militaire & galante qui donnoit beaucoup de plaisir.

*Cette  
de  
Fran-  
ce.* Il règnoit dans Paris un grand ordre, & la police y étoit aussi régulièrement observée, que si l'on eût été dans une profonde paix. On en vit paroître un bel exemple, quand Madame de Longueville, la nuit du 28. au 29. Janvier, sur les 11. heures & demi, accoucha heureusement d'un Prince. Le lendemain elle fit prier le Président Le Féron, Prévôt des Marchands, de tenir son Fils sur les fonds avec la Duchesse de Bouillon. Le Magistrat voulut donner à cette action le plus de solennité qu'il seroit possible. Après avoir ordonné la marche, ils partirent de l'Hôtel de Ville accompagnés des Echevins dans leurs robes de cérémonie, assistés de plusieurs Conseillers de Ville, & des



DE LONGUEVILLE. LIV. II. 83

les Huissiers revêtus de leurs robes & livrées. Le Prévôt des Marchands donnoit la main à la Duchesse de Bouillon, ayant à leur tête tous les Archers de Ville en habits uniformes, avec leurs Officiers. Tout le Cortège alloit à pied au bruit des tambours & au son des trompettes jusqu'à l'Eglise St. Jean, où le Coadjuteur de Paris les attendoit à la porte avec le Curé de la Paroisse, pour les recevoir. Quand ils eurent été conduits aux Fonds Baptismaux, il se fit beaucoup de complimens pour se déférer l'un à l'autre la nomination; mais le Prélat termina les politesses, en décidant que le Prévôt des Marchands devoit imposer le nom à l'Enfant, qui fut nommé *Charles Paris*, à cause du lieu où il étoit né, conformément à la coutume observée de tout tems, d'imposer aux Enfans des noms convenables aux circonstances & aux accidens de leur naissance, pour en conserver la mémoire à la Postérité.

La Cérémonie achevée, le Marquis de Noirmoutier prit l'Enfant pour

## 34. VIE DE MADAME

le porter jusqu'au lit de la Mère, & l'on s'en retourna dans le même ordre jusqu'à la Maison de Ville, d'où le nouveau Prince fut sur le champ conduit dans un carosse à l'Hôtel de Longueville, accompagné seulement de ses Nourrices, de ses Femmes, & des Demoiselles de sa suite. Le Président Le Féron & les Echevins n'étant point avertis de ce départ, en firent leurs plaintes respectueuses, & témoignèrent leur déplaisir de n'avoir pas eu le tems de donner à cet Evènement toute la magnificence qui lui étoit due; mais la Duchesse de Longueville n'avoit pas voulu qu'il y eût plus d'éclat dans cette action, afin qu'elle parût plus conforme à la conjoncture présente.

Cependant à St. Germain le départ du Prince de Conty n'avoit pas laissé d'alarmer la Reine. Elle vit entrer de grand matin dans sa chambre Madame la Princesse Douairière, qui lui cria dès la porte : *Madame, je vous demande pardon, donnez-moi des gardes, faites-moi mettre en prison.* La Reine, fort surprise de ce discours, se leva  
sur

sur son séant, & lui demanda fort troublée ce qu'elle vouloit dire. La Princesse s'approchant, & se jettant à genoux à la ruelle de son lit: *Madame*, lui dit-elle, *je suis la plus malheureuse personne du monde, mon Fils le Prince de Conti & Mr. de Longueville se sont jettés cette nuit dans Paris.* La Reine demeura immobile & sans parler durant quelque tems; car elle appréhenda qu'il n'y eût de l'intelligence entre les deux Frères: mais Mr. le Prince, pour la guérir de ses soupçons, pressa Paris de fort près, & mit aux environs les troupes du Roi distribuées en divers quartiers. Comme la Reine ne se calmoit pas encore, parce que le Cardinal avoit encore peur, le Prince de Condé, pour les desabuser, jettoit feu & flamme contre Madame de Longueville, qu'il déchiroit sans nul ménagement, & faisoit des railleries cruelles de son Frère, le Prince de Conti.

Le détail de tout ce qui se passa pendant les trois mois que dura le Blocus de Paris, seroit inutile à rapporter. On l'a vu dans une infinité de

bons *Mémoires*. Nous prétendons seulement exposer l'intérêt que Madame de Longueville prenoit à tous ces troubles, & les égards que l'on avoit pour tout ce qu'elle trouvoit à propos de décider.

Il y avoit de part & d'autre durant ces révolutions, différens motifs qui faisoient agir selon les différentes vues des personnes intéressées. D'un côté, c'étoit dans le Parlement le désir de tout pacifier, & de remédier à tout. A l'égard des Seigneurs qui s'étoient détachés de la Cour, les projets particuliers & personnels de leur ambition, étoient voilés sous le prétexte de ce qu'ils appelloient *trop d'audace* dans les démarches du Parlement. Et quant au Peuple, il s'abandonnoit à des espérances imaginaires d'un meilleur sort. D'un autre côté, la Reine avoit à soutenir la gloire de son Administration que l'on attaquoit, les Princes vouloient la partager avec elle, ou peut-être la diriger. Le Cardinal Mazarin, enveloppé dans les ruses de sa politique, cachoit l'envie *de se maintenir* sous le prétendu zèle

le de rendre son ancien lustre à l'Autorité Souveraine : & au milieu de tous ces divers intérêts, Madame de Longueville avoit les siens ; car c'étoit pour elle quelque chose d'assez flatteur, que de se représenter le Parlement attentif à ne lui point déplaire, tant de Seigneurs dévoués à ses intentions, tout un Peuple si nombreux dans la Capitale soumis à ses ordres, la Reine elle-même alarmée de ses entreprises, un aussi grand Héros que son Frère obligé de la redouter, & le premier Ministre d'Etat incertain de sa destinée.

Les Seigneurs opposés au Cardinal Mazarin signèrent un engagement mutuel. Les principaux d'entr'eux étoient MM. de Bouillon, de la Mothe, de Noirmoutier, de Vitry, de Brissac, de Marsillac, de Laigues, de Fiesque, & beaucoup d'autres, & surtout Mr. de Beaufort, qui l'année précédente s'étoit sauvé du Château de Vincennes, où il avoit été retenu prisonnier pendant cinq ans. Après avoir erré en plusieurs lieux depuis son évafion, si-tôt qu'il eut appris

cette révolution , il étoit revenu à Paris , où les Conseils se tenoient tous les jours dans la chambre de Madame de Longueville. On y rapportoit les résultats des séances du Parlement , les divers mouvemens des Armées , & l'on y concertoit toutes les mesures. Cette Princesse prenoit tant de plaisir aux brillantes délibérations qui se formoient sous ses yeux , que malgré les précautions nécessaires aux inconvéniens de ses couches , elle ne passa presque pas de jour sans entendre faire les rapports & dire son avis , quoiqu'elle fût naturellement très-délicate ; mais la joie lui donnoit des forces. Il y eut néanmoins quelques Seigneurs avec qui la Cour ne laissa pas d'avoir de sourdes pratiques pour entrer en Négociation. Le Prince de Marillac , qui vouloit parvenir à quelque poste éminent , fit en secret quelques tentatives ; & comme ses mouvemens régloient ceux de Madame de Longueville , il la rendoit pendant ce tems-là moins empressée d'aller en avant , au grand regret de  
tout

tout le Parti : mais quand l'Envoyé de l'Archiduc fut arrivé pour offrir les secours d'Espagne au Parlement & aux Parisiens, cette Princesse & le Prince de Marillac voyant que les accommodemens qu'ils avoient cru ménager avec la Cour avoient manqué, voulurent s'engager presque sans restriction avec les Espagnols ; & peu s'en fallut qu'ils ne le fissent.

Dès-que le Duc de Longueville fut parti de St. Germain, la Reine l'avoit fait déclarer rebelle, & elle avoit donné son Gouvernement au Comte d'Harcourt. Cependant, quelque tems après qu'il eut quitté la Cour, il étoit retourné en Normandie, apparemment par le conseil de sa Femme, pour y rassembler des troupes. Le Prince de Conti dit au Parlement, que son Beau-Frère lui mandoit d'assurer la compagnie qu'il partiroit de Rouën sans différer le 15. Mars, avec 7000. hommes d'Infanterie & 3000. Chevaux, & qu'il iroit droit à St. Germain. Cette nouvelle donna beaucoup de joie aux Frondeurs, & l'on s'assembla vers le minuit à l'Hôtel de

Ville dans la chambre du Prince de Conti, pour signer le Traité avec l'Envoyé de l'Archiduc.

Ce qui donnoit encore un surcroît de confiance aux Parisiens, c'étoit la nouvelle que Mr. de Bouillon avoit reçue de son Frère Mr. de Turenne, qui promettoit le secours de son armée, & mandoit qu'il la faisoit avancer. La Cour fut consternée de cet incident. Mr. le Cardinal, sans se décourager, fit continuer les Conférences de Ruël, où l'on négocioit pour la Paix, & où se rendoient les Députés du Parlement; & tandis qu'il entretenoit ces Négociations, il envoya huit ou neuf mille livres en Allemagne, pour distribuer aux troupes de Mr. de Turenne, lesquelles rentrèrent sous l'obéissance du Roi, & s'allèrent joindre à Derlach, Officier Allemand au Service de France.

Madame de Longueville ne se laissoit pas de dominer dans Paris; mais ce contretems fit comprendre aux Parisiens, qu'il falloit se déterminer aux voies de conciliation. La Paix fut donc signée le 11. Mars. Tous les  
Dc-



Députés du Parlement, après beaucoup de difficultés, consentirent que le Cardinal y signât avec Mr. le Duc d'Orleans & Mr. le Prince, qui étoient les Députés nommés par le Roi; & d'un autre côté, le Premier Président & le Président de Même. Il suffit de dire qu'entre plusieurs Articles qui furent dressés, il y en avoit un qui portoit que le Prince de Conti, les Princes, les Ducs, & tous ceux sans exception qui avoient pris les armes, n'en pourroient être recherchés sous quelque prétexte que ce pût être. On a passé rapidement sur tous ces faits, qui ne sont ignorés de personne.

Quand les Généraux, après avoir tenu plusieurs conseils dans la chambre de Madame de Longueville, eurent levé toutes les difficultés qui restoit, ils se disposèrent à prendre la route de St. Germain. Le Prince de Conti fut le premier qui sortit de Paris, pour aller saluer la Reine. Après les complimens ordinaires Madame la Princesse lui fit embrasser le Cardinal, & rendit leur  
con-

conversation la plus animée qu'elle put. Mr. le Duc d'Orleans présenta le Duc de Beaufort. Le Prince de Conti, après avoir satisfait pour lui, présenta le Duc de Bouillon, le Prince de Marillac, le Comte de Maure, & beaucoup d'autres que la Reine reçut assez froidement.

Il y avoit eu auparavant une entrevue à Chaillot, où le Prince de Condé s'étoit rendu pour y embrasser le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville. Ils se firent mille caresses; car entre les personnes de ce haut rang, les réconciliations sont bientôt faites, quand la politique les fait faire, ou que l'on s'en tient quitte avec les dehors. Trois jours après le Prince de Conti retourna encore à Chaillot, où il traita magnifiquement Mr. le Prince & Madame la Duchesse de Longueville. Si-tôt que l'accommodement avoit été conclu, le Duc d'Orleans étoit revenu à Paris, où le Peuple avoit été charmé de le revoir : mais Mr. le Prince n'y fut pas reçu avec les mêmes témoignages de joie, il s'en apperçut, & Madame

de Longueville en prit occasion d'entrer avec lui dans quelques éclaircissemens.

Elle employa toute son adresse pour le détacher des intérêts de la Reine. Elle lui fit comprendre qu'il avoit tort de se desunir d'avec sa Maison, & qu'elle pourroit lui être utile pour le rendre encore plus puissant & plus élevé qu'il n'étoit. Elle lui fit voir que le Prince de Conti pour ne s'en être pas détaché, en avoit retiré de grands avantages, & qu'elle avoit conduit ce jeune Prince à cette haute considération. Le Prince de Condé reconnut que sa Sœur étoit digne d'être écoutée, & il prit tant de goût aux flatteuses illusions de cette Princesse, qu'il se réunit avec elle par de nouveaux liens.

Madame la Princesse étoit allée à Paris, pour revoir Madame de Longueville, & se rejoindre à ses Enfans. On crut qu'elle avoit pris un peu de leurs sentimens, parce qu'elle s'étoit imaginée que la Reine avoit méprisé sa douleur à St. Germain, quand le Prince de Conti s'en éloigna. D'ailleurs  
on

on prétend qu'elle fut ravie de cette merveilleuse réputation où sa Fille étoit parvenue, & qu'elle fut, de concert avec elle, pour travailler unanimement à dégôûter Mr. le Prince des liaisons que jusqu'alors il avoit eues avec la Reine & son Ministre.

Mr. de Longueville, qui n'avoit garde de manquer à reparôître comme les autres, revint de Normandie avec une grande suite d'Officiers & de Gentilshommes. Il s'en alla rendre ses devoirs à la Reine, qui le reçut si gravement qu'il en parut interdit, & ne put jamais lui dire deux paroles suivies. C'étoit un Prince d'un grand mérite, mais que les reproches intérieurs rendoient honteux de ce qu'il avoit fait.

Enfin Madame de Longueville, qui sans-doute avoit aussi des remords à sa façon, comprit qu'elle ne pouvoit se dispenser d'aller à St. Germain pour saluer la Reine; mais elle n'y voulut point aller en suppliante. Elle lui fit dire, comme auroit pu faire une Reine Etrangère, le tems & l'heure qu'elle iroit, & se conduisit avec tant  
de

de hauteur, qu'elle se fit attendre deux ou trois heures, ce qui causa beaucoup de peine à Mr. le Prince. Mais, il faut convenir que quand elle parut avec Mademoiselle de Longueville, sa fierté se démentit, & lui refusa des ressources.

La Cour étoit très-nombreuse, & la Reine se tenoit au lit pour se réparer de toutes ses fatigues. On fut curieux d'entendre ce que diroit une Princesse d'un esprit aussi supérieur, & de voir si elle seroit plus éloquente que son Mari. Elle étoit naturellement timide, & fort sujette à rougir. Toute sa capacité ne la sauva pas de l'embarras qu'elle eut. En abordant la Reine, il lui prit un tremblement si grand, qu'on auroit cru qu'elle avoit la fièvre. On n'entendit rien que *Madame*, le reste fut prononcé si bas, que la Reine, qui écoutoit avec application ce qu'elle lui disoit, n'y put jamais rien comprendre. Mademoiselle de Longueville se contenta de baiser le drap du lit. Quand elles furent toutes deux assises, on s'entretint de su-

Sujets frivoles ; & cette visite si lâchement passée ne servit qu'à augmenter le ressentiment que la Reine avoit contre cette Princesse , qui, n'ayant jamais pris soin de lui plaire, ne lui plaisoit pas non plus. Cette entrevue étoit assurément gênante pour Madame de Longueville, après le rôle qu'elle venoit de jouer dans Paris. Car en de pareilles conjonctures, plus on a d'esprit & plus aisément on se déconcerte.

Le Duc de Longueville étoit venu faire un tour à Paris, durant l'absence de sa Femme ; & quand elle y revint, elle aprit que le Coadjuteur lui avoit rendu de mauvais offices auprès de son Mari. Elle s'en plaignit à quelques personnes, qui le rapportèrent au Prélat. Il s'en justifia par l'entremise d'un Ami commun, & vint ensuite rendre visite à cette Princesse. Elle le reçut fort bien, lui déclarant néanmoins que l'on avoit de grands sujets de se plaindre de lui, mais que c'étoient de ces choses qui ne se disoient point, & qu'il ne les igno-  
roit pas : puis elle ajouta, qu'elle étoit  
pré-

prête à rentrer en liaison avec lui & avec ses Amis. Elle lui donna d'un de ses gands sur le visage, & lui dit quand il sortit, *m'entendez-vous bien?* Le Coadjuteur, touchant ces Amis dont elle lui avoit parlé, n'ayant répondu qu'en termes généraux, elle retomba pour lui dans une froideur qui passa bien-tôt jusqu'à la haine. Elle ne redoutoit pas beaucoup ce qu'on pouvoit rapporter contre elle à son Mari; car elle savoit qu'elle étoit tendrement aimée, & elle avoit sur lui un pouvoir si surprenant, que malgré les petits incidens qui l'auroient pu mécontenter tout modéré qu'il étoit, elle lui fit dire un jour que s'il s'avisoit de trouver à redire à sa conduite, elle le rendroit le plus malheureux de tous les hommes: c'est ce que rapporte dans ses *Mémoires* la Duchesse de Nemours, qui ne parle pas fort avantageusement de sa Belle-Mère.

Madame de Longueville avoit pris le même empire sur Mr. le Prince, & depuis qu'elle se fut emparée de son esprit, il changea de manières avec

le Cardinal, dont les politesses ne le touchoient plus.

Quoique la Paix fut signée dès le 1. Avril entre la Cour & les Frondeurs, le Roi ni la Reine n'avoient point eu d'impatience de revenir dans une Ville où tout respiroit encore un air de révolte. Les Guerres Etrangères, & les autres Affaires de l'Etat, avoient engagé la Cour à séjourner quelque tems à Compiègne, où la Reine continuoit ses pieux exercices chez les Carmélites, fondées en cette Ville par Madame la Princesse, qui en avoit fait, à ce qu'on dit, le plus beau Monastère de l'Ordre. La Duchesse de Longueville, peu curieuse de se trouver où étoit la Reine, dont elle savoit bien qu'elle n'étoit pas aimée, n'avoit nul empressement d'aller lui faire sa cour, & s'en consolait ailleurs avec d'illustres Amis, qui prenoient soin de lui fournir tous les amusemens de son goût.

Enfin, après trois mois d'absence, le Roi fut reçu dans Paris avec des acclamations de joie qui firent un extrê-



trême plaisir à la Reine. Elle avoit un peu malicieusement destiné le Prince de Conti pour être mis à une portière du carosse avec le Cardinal Mazarin; mais Madame de Longueville, informée de ce projet, empêcha son Frère de donner dans ce piège, & le fit partir de Compiègne quelques jours avant Leurs Majestés. Rien ne fait mieux voir le fondement qu'il faut faire sur la haine ou sur l'affection du Peuple, que la manière dont le Cardinal fut accueilli des Parisiens: car à cette entrée, ils lui dirent tout ce qu'on peut imaginer de plus tendre & de plus obligeant, pour le remercier à haute voix de leur avoir ramené leur Roi.

Comme il commençoit sa onzième année, le Peuple de Paris à cette occasion eut envie de lui donner un Bal à l'Hôtel de Ville, & la Reine y consentit, pourvu que ce fût un Bal de jour. Toutes les Dames disposèrent leur parure avec le plus de magnificence qu'il leur fut possible. Madame de Longueville, que le dépit de voir le Roi & la Reine dans Paris

retenoit à Chantilli sous prétexte d'y prendre des eaux, voulut se servir de la conjoncture pour y revenir avec agrément. Comme elle avoit dominé dans l'Hôtel de Ville pendant le Blocus, & commandé dans cette Capitale, c'étoit sans-doute pour elle quelque chose de bien sensible, d'y voir sa puissance effacée par l'Autorité Souveraine. Ainsi, pour guérir ce dégoût, elle désira que la Reine l'envoyât inviter au Bal, & l'en fit prier par Madame la Princesse sa Mère, & par d'autres Personnes de ses Amis. Mais la Reine, qui n'avoit nulle envie de l'obliger, répondit froidement à Madame la Princesse, qu'elle craignoit de l'incommoder. Il fallut enfin que Mr. le Prince s'en mêlât de concert avec sa Mère, afin qu'il parût au public que malgré les divisions précédentes, Madame de Longueville étoit recherchée par la Reine, qui se rendit aux dernières attaques, & qui dit *qu'elle s'étonnoit que cette importante Madame de Longueville eût tant fait d'efforts pour obtenir si peu de chose.*

*Les Peuples de Paris furent char-*  
més

més de revoir paroître avec tant d'éclat, dans cette Assemblée, une Princesse qui les avoit protégés si hautement ; & de son côté Madame de Longueville sçut bien soutenir, par un certain air de confiance, la réputation qu'elle s'étoit acquise.

Mr. le Prince en étoit ébloui tout le premier, & ne se conduisoit plus que par ses avis, qui ne le dispoient pas favorablement pour le Cardinal. Après les mauvais pas dont ce Prince avoit tiré cette Eminence, ils se croyoit en droit d'en tout espérer. Il lui avoit demandé le Gouvernement du Pont de Larche pour son Beau-Frère le Duc de Longueville, & le Cardinal ne sembloit pas y être opposé d'abord, mais il s'y opposa dans la suite, & dit que la Reine ne pouvoit y consentir. Mr. le Prince, très-mécontent de ce discours, lui fit annoncer qu'il se déclaroit son ennemi, & qu'il ne le verroit plus qu'au Conseil ; & le Cardinal lui fit répondre, qu'il étoit bien étrange qu'il se laissât ainsi gouverner par Madame sa Sœur, après tout ce que lui-même en avoit

dit. Cette réponse déplût fort au Prince de Condé ; car il ne vouloit pas laisser croire qu'on le gouvernât : mais elle fut très-agréable à Madame de Longueville. Rien n'étoit plus flatteur pour un cœur comme le sien.

La Reine apperçut enfin dans ce Prince une conduite qui commença à l'inquiéter. Elle savoit que le Duc de Longueville n'étoit pas content, que le Prince de Conti ne l'étoit pas davantage , & que Madame de Longueville les tenoit tous trois dans des dispositions très-dangereuses pour la tranquillité de l'Etat. Après bien des irrésolutions de la part de la Reine & du Ministre , il fallut donner le Pont de Larche au Duc de Longueville , pour appaiser Mr. le Prince , qui peut-être auroit été satisfait, si Madame de Longueville n'avoit continué de l'obséder , & de lui dire que le mariage d'une Nièce du Cardinal avec le Fils du Duc de Vendôme ne se devoit point souffrir ; car l'on parloit alors de faire épouser au Duc de Mercœur une de  
Mes-

Mesdemoiselles Mancini. Le Prince de Condé ne se soucioit pas beaucoup que ce mariage se fît ou non; mais Madame de Longueville lui faisoit entendre que le Duc de Vendôme étant leur ennemi, si son Fils épousoit la Nièce du Ministre, la Maison de Condé n'auroit plus de part aux graces de la Cour.

Loin d'être contente d'avoir eu le Pont de Larche pour son Mari, comme elle étoit encore plus vive sur les intérêts du Prince de Marillac, elle se donna tant de mouvemens, qu'elle lui fit avoir l'entrée du Louvre pour son carosse, & le tabouret pour sa Femme. Ce privilège, hors d'usage, révolta toute la Noblesse du Royaume. Ils s'assemblèrent & se choisirent un Chef, qui fut le Maréchal de l'Hôpital. Ils allèrent à la Reine pour défendre leurs droits, & furent favorablement écoutés par cette Princesse, qui n'avoit accordé cette distinction au Prince de Marillac que par complaisance pour la Maison de Condé, contre laquelle en cette occasion toute la Noblesse ne pût s'empêcher de

paroître si mal disposée, que les deux Princes & la Duchesse de Longueville furent obligés de recourir à l'Autorité Royale. Le Prince de Marsillac voyant tout le desordre qu'il cau-  
soit, fut trouver Mr. le Prince, & lui dit qu'il aimoit mieux se désister que d'être auteur de tant de troubles; mais ce Prince lui répondit qu'il fal-  
loit soutenir ce que l'on avoit obtenu. Madame de Longueville, qui l'avoit  
envoyé faire cette déclaration, fut ra-  
vie que son Frère ne l'eût pas goûtée. Cependant la Noblesse continua de  
faire un si grand bruit, & conduisit  
ses poursuites avec tant de prudence  
& de fermeté, qu'après avoir intéres-  
sé les Princes & les Ducs dans leur af-  
faire, on révoqua l'entrée du carosse  
& le tabouret.

Toutes ces distinctions que Madame  
de Longueville avoit ouvertement  
sollicitées, donnèrent lieu à des dis-  
cours fort desagréables pour elle; &  
le ressentiment qu'elle & Mr. le Prin-  
ce témoignèrent contre le Cardinal,  
fit aisément connoître à ce Ministre  
que les complaisances de toute cette

Ma-

on pour lui, n'avoient été qu'une feinte, dans le deſſein d'engager la Reine à donner au Prince de Marſillac le Brevet que l'on demandoit. Ainſi les politeſſes contrefaites que le Frère & la Sœur avoient eues pour ſon Eminence, lui firent juger qu'il n'en devoit jamais eſpérer une ſincère réconciliation.

Il fut expoſé bien-tôt après à de nouvelles inquiétudes, que lui cauſa Madame de Longueville, qui voulut marier Madame de Pons ſon Amie avec le jeune Duc de Richelieu, Gouverneur du Havre de Grace, Place importante dans le Gouvernement de Mr. de Longueville, qui pouvant en faire uſage à ſon gré par les liaiſons qu'ils avoient enſemble, ſeroit devenu maître abſolu de la Normandie. La Princeſſe ſa Femme aimoit Madame de Pons, non ſeulement pour ſon propre mérite, mais comme Sœur de Mademoiſelle du Vigean, dont elle envioit quelquefois l'heureuſe deſtinée. Ce mariage ſe conclut ſans l'agrément du Roi, parce que Mr. le Prince ayant dit qu'il en faiſoit ſon affaire.

il se rendit à Trie chez le Duc de Longueville, où le Duc de Richelieu & Madame de Pons se trouvèrent ; & là, sans bruit & en secret. on les maria.

Cet évènement fut enfin ce qui ruina totalement le Prince de Condé dans l'esprit de la Reine. Après une visite que la Duchesse d'Aiguillon rendit à la Reine par le conseil du Cardinal, pour lui faire ses plaintes de ce mariage dont elle étoit outrée, Sa Majesté lui ayant témoigné qu'elle auroit voulu y remédier, mais qu'elle n'en avoit pas le pouvoir, la Duchesse lui repliqua qu'elle ne connoissoit pas ses forces, & qu'il y avoit de bons remèdes pour parer à l'avenir de tels coups. On la voulut faire expliquer, & elle ajouta qu'il n'y avoit pour rentrer dans l'Autorité Souveraine qu'à faire arrêter Mr. le Prince. Dès-lors on conjura sa perte, comme d'un Prince toujours remuant, & à qui l'on ne pouvoit se fier. La Reine & son Ministre, lassés de sa domination, le regardoient comme un continuel Usurpateur de l'Autorité Royale, & dont l'ambition n'étoit jamais ras-



raffinée. Divers évènements avoient enfin épuisé leur patience. L'affaire du Pont de Larche, le mariage du Duc de Richelieu, qui comme Duc & Pair n'avoit pu se marier sans que le Roi y consentit, l'éloignement que témoignoit le Prince de Condé pour le mariage du Duc de Mercœur avec Mademoiselle Mancini, tous ces faits le rendoient redoutable & dangereux à l'Etat pour l'avenir. Cependant jusqu'à ce que l'on eut pris de justes mesures pour y remédier, la Reine & son Ministre ne laissèrent pas d'avoir d'obligeantes manières pour lui.

Mais comme ces mesures que l'on prenoit contre sa personne, n'étoient rien moins que des préparatifs pour l'arrêter prisonnier, il n'y a guères d'apparence que la Reine, naturellement ennemie de ces sortes de procédés, eut formé d'elle-même une résolution si violente. Car après tout, c'étoit contre un Prince qui durant le Blocus de Paris venoit de signaler son courage & sa fidélité pour les intérêts du Roi; qui n'avoit rien épargné pour rétablir l'Autorité Royale dans tous  
ses

ses droits; qui pour plaître à la Reine s'étoit hautement déclaré le Protecteur du Cardinal, en s'attirant la haine publique, & en particulier celle de sa Maison: enfin qui sans égard à la conservation de sa vie & de son repos, s'étoit exposé dans quatre grandes batailles qu'il avoit gagnées contre les Ennemis étrangers.

Quant au Ministre, il faut convenir qu'il étoit de sa politique d'écarter un premier Prince du Sang qui le méprisoit, & qui l'empêchoit de devenir maître en France; d'autant plus qu'il espéroit qu'en rendant cet important service aux Frondeurs, ils ne traverseroient plus ses desseins. Ce Ministre avoit sans-doute d'excellentes parties pour le gouvernement d'un grand Royaume, & une politique fine & déliée; mais il nourrissoit trop son esprit de défiances & de soupçons.

Toutes les batteries étant bien dressées pour arrêter le Prince de Condé, on résolut de faire encourir le même sort au Prince de Conti & au Duc de Longueville, de peur que pendant la prison de Mr. le Prince, ils n'entre-  
pris-

prissent de le secourir; & c'est ce qui déterminâ la Cour à ne pas différer l'exécution de son projet. Le Duc de Longueville étoit malade à Chail-  
lot, ou du-moins faisoit semblant de l'être; car sur de certains avis qu'il avoit reçus, il avoit assez témoigné de répugnance à revenir faire sa cour: mais ayant promis de se trouver au Conseil pour une affaire qui regardoit le Marquis de Beuvron son Ami, la Reine résolut de saisir cette occasion. Elle feignit de se trouver indisposée, & se servit de ce prétexte pour faire fermer ses portes crainte du bruit, & fit dire à son Capitaine des Gardes de ne laisser entrer que ceux qui devoient être du Conseil. Madame la Princesse qui avoit la permission de la voir, lors même qu'elle ne voyoit personne, vint lui rendre visite à cette même heure. La Reine en fut émue, car elle l'aimoit, & ne la regardoit point comme ayant part à la conduite de Mr. le Prince & de Madame de Longueville. Madame la Princesse, qui avoit toujours reçu les caresses de la Reine avec la plus  
ten-

tendre reconnoissance, s'étant assise au chevet de son lit, lui fit mille questions sur son mal, & d'autant mieux fondées que d'ordinaire elle se portoit assez bien.

À l'heure du Conseil, Mr. le Prince arriva le premier chez la Reine. Il n'y trouva que Madame sa Mère, & demeura quelque tems dans la ruelle du lit en simple conversation. Comme il avoit beaucoup d'affaires & de chagrins dans l'esprit, après quelques discours indifférens il quitta la Reine, en laissant auprès d'elle Madame la Princesse, qu'il ne revit jamais plus. Il passa dans le petit cabinet, d'où l'on entroit par un autre, en forme de passage, dans la galerie où d'ordinaire on tenoit le Conseil. Comme de ce petit passage on alloit aussi dans l'appartement du Cardinal, Mr. le Prince y voulut aller, mais le Ministre vint à sa rencontre, & tous deux s'entretinrent d'affaires en ce même lieu. Le Duc de Longueville arriva, & un moment après le Prince de Conti. Le Cardinal les voyant tous trois  
raf-

rassemblés, envoya dire à la Reine en leur présence que tout étoit prêt, & qu'elle pouvoit venir au Conseil, ce qui signifioit qu'elle n'avoit qu'à donner ses derniers ordres. La Reine aussi-tôt renvoya Madame la Princesse, & ce fut aussi la dernière fois qu'elles se virent. Quand cette Princesse fut sortie sans avoir la moindre pensée de ce qui devoit lui arriver, une demi-heure après la Reine manda aux Princes qui l'attendoient, qu'ils pouvoient toujours passer dans la galerie, & qu'elle alloit les trouver. Les Princes passèrent les premiers, & les autres Ministres après eux. Le Cardinal les voyant entrer dans la galerie, au lieu de les suivre, prit par la main l'Abbé de la Rivière qui étoit-là, & lui dit tout bas, *repassons dans ma chambre, j'ai quelque chose à vous dire.* Au même moment que tout cela se faisoit, la Reine ayant quitté son lit, où elle s'étoit tenue toute habillée, & donné l'ordre nécessaire à Mr. de Guitaut, son Capitaine des Gardes, prit le Roi, à qui jusqu'alors elle n'avoit encore rien dit de cette

16-

réolution, & s'enfermant avec lui dans son Oratoire, elle le fit mettre à genoux, lui aprit ce qui s'exécutoit dans cet instant même, & lui ordonna de prier Dieu avec elle, afin de lui recommander le succès de cette entreprise, dont elle attendoit la fin avec un grand battement de cœur.

Au lieu de la Reine que l'on attendoit au Conseil, Guitaut entra dans la gallerie. Mr. le Prince qui l'aimoit, le voyant venir droit à lui, crut qu'il lui venoit demander quelque grace, & s'avança vers lui pour savoir ce qu'il désiroit.

L'Officier de la Reine lui ayant déclaré tout bas son ordre, il demanda à voir la Reine. Guitaut alla savoir si elle le vouloit, & vint lui rendre une réponse négative. Ce Prince se tournant vers la Compagnie, *Messieurs*, dit-il, *la Reine me fait arrêter, & vous aussi mon Frère, & vous aussi Mr. de Longueville.* Lorsqu'ils furent au bout de la gallerie, Guitaut ouvrit une porte d'où sortit son Neveu le Marquis de Comminges, avec douze Gardes du Corps qui descendirent par

un petit escalier dérobé qui conduisoit à la sortie par la rue de Richelieu. Mr. le Prince voyant qu'il falloit suivre cette escorte par ce petit escalier, dit assez haut, *Comminges, voilà qui sent bien les Etats de Blois. Monseigneur*, dit Comminges, *si cela étoit, je ne m'en mêlerois pas, j'ai ordre de vous mener à Vincennes: Mets-nous donc*, dit le Prince, *dans un endroit qui soit chaud.* Les autres particularités de cet événement sont assez connues, sans qu'il soit besoin de les rapporter ici.

Quand la Reine sçut que les Princes étoient en chemin & presque en sûreté, le Marquis de la Vrillière, Secrétaire-d'Etat, fut aussi-tôt, de la part du Roi & de la Reine, dire à Madame de Longueville de se rendre au Palais Royal. On ne la trouva pas chez elle, & ses gens lui allèrent apprendre son malheur chez la Princesse Palatine où elle étoit. A cette nouvelle elle s'évanouït, & jamais personne ne fut plus touchée qu'elle le parut alors. Dès-qu'elle fut revenue, elle alla promptement à l'Hôtel de Condé trouver Madame la Princesse

sa Mère, & en entrant elle se mit à crier, *ah, Madame ! mes Frères....* La douleur lui coupa la parole, car elle n'eut pas le tems de nommer son Mari. Madame la Princesse ignoroit encore la destinée de ses Enfans. Le Comte de Brienne étoit venu la trouver par ordre de la Reine, pour lui apprendre cette nouvelle, & n'avoit encore ôsé l'accabler d'un si rude coup. Surprise d'entendre ainsi crier Madame de Longueville: *Hélas ! qu'y a-t-il*, reprit-elle ; *mes Fils, mes Enfans sont-ils morts ? qu'en a-t-on fait ?* Le Comte de Brienne s'étant approché lui dit que non, mais que la Reine les avoit fait arrêter, & qu'il étoit venu de sa part pour l'en avertir. En même tems il ajouta que le Roi lui ordonnoit d'aller à l'une de ses Terres, & d'emmener avec elle la Princesse de Condé sa Belle-Fille & son Petit-Fils le Duc d'Enguien. Madame la Princesse envoya supplier la Reine de lui permettre de demeurer encore un jour chez elle, & un autre jour chez les Carmélites, ce qui lui fut accordé volontiers.

Pen-



Pendant ces deux jours tout ce qu'il y avoit de personnes importantes à Paris, allèrent la visiter pour prendre part à ses peines. Elle étoit très-respectée par elle-même, & la considération que l'on avoit pour ses Enfans, augmentoit encore celle que l'on avoit pour sa personne.

Le Commandeur de Jars, quoique de la Nation Frondeuse, alla la voir comme les autres. Madame la Princesse, qui le connoissoit pour homme d'honneur, l'embrassa baignée de larmes, & lui dit ensuite : *Commandeur, vous avez toujours été de mes amis, vous voyez mon triste état, vous puis-je faire une prière? Oui, Madame, lui dit-il, Et si c'est quelque chose qui soit en mon pouvoir, un homme de bien ne peut rien faire que je ne sois prêt de faire pour votre service. Mon pauvre Fils le Prince de Conti, reprit-elle, est infirme, délicat Et incommodé: s'il n'a pas un certain Valet de chambre qui lui est propre, il aura beaucoup à souffrir. Je vous prie; faites en sorte auprès de la Reine, qu'elle commande qu'on le lui envoie, Et avec cela je se-*

*rai contente.* Le Commandeur partit sur le champ pour lui aller rendre ce petit service, la Reine le reçut avec bonté, & le même jour le Valet de chambre fut envoyé à Vincennes auprès du Prince de Conti, pour qui Madame la Princesse avoit une tendresse de prédilection.

Cependant le Marquis de la Vrillière, qui étoit allé chercher Madame de Longueville pour lui porter l'ordre d'aller parler à la Reine au Palais Royal, ne l'ayant pas trouvée chez elle, vint à l'Hôtel de Condé. Sa réponse à cette ambassade fut qu'elle alloit demander à Madame sa Mère son avis. Ces deux Princeses, abîmées dans la douleur, jugèrent que la Reine ne vouloit voir Madame de Longueville que pour la faire arrêter. Elle fit donc semblant de se disposer à obéir, & sans s'amuser à pleurer hors de saison, au lieu d'aller trouver la Reine, elle pria la Princesse Palatine, sa meilleure Amie, de la mener hors de l'Hôtel de Condé, pour délibérer sur ce qu'elle avoit à faire. La Prin-

Princesse Palatine l'ayant mise dans son carrosse, la mena dans une petite maison du Fauxbourg St. Germain, où l'on envoya querir Mademoiselle de Longueville sa Belle-Fille pour la mener avec elle. Ses Amis la vinrent trouver en ce lieu. Le Prince de Marillac & son Beau-Frère le Marquis de Sillery lui offrirent de la suivre, & de la servir en cette occasion. Elle accepta volontiers leurs offres, comme le seul secours qui lui restoit; & dans cette maison, où sans être connue elle s'étoit retirée pour attendre les choses nécessaires à son voyage de Normandie, elle fit allumer des feux de joie, & fit paroître les autres marques de réjouissance publique pour la détention de ses Frères & de son Mari. Son Amie, en la faisant monter dans son carrosse, lui protesta qu'elle la serviroit fidèlement durant sa disgrâce, & lui tint parole avec beaucoup d'adresse & d'habileté.

Peut-être n'y eut-il jamais de plus *Por-*  
beau caractère que celui de cette *trait*  
Princesse, de plus propre à se conce- *de la*  
lier les esprits, & à les concilier en- *Prin-*  
*ceffe*

au  
Par.  
le.  
ment.

„ des motifs qui l'avoient engagé à  
„ faire arrêter les Princes: Que s'il  
„ n'avoit pris cette importante réso-  
„ lution, il étoit inévitable, ou que le  
„ Prince de Condé ne se précipitât  
„ lui-même dans sa perte, ou qu'il  
„ n'anéantît l'Autorité Royale, &  
„ même renversât la Monarchie: Que  
„ si le Prince avoit acquis une écla-  
„ tante réputation, il la devoit aux  
„ occasions que le Roi lui avoit four-  
„ nies pour l'acquérir, & aux Em-  
„ plois qu'il lui avoit confiés: Et qu'il  
„ se privoit avec douleur des servi-  
„ ces que ce Parent illustre eut pu  
„ continuer de lui rendre, s'il avoit  
„ eu la prudence de modérer son am-  
„ bition,,. Le Roi rapelloit ensuite  
les bienfaits dont il avoit comblé ce  
Prince, les Maisons de Chantilly &  
de Dammartin, les grandes Charges &  
les grands Honneurs, les Gouverne-  
mens de trois Provinces, trois Places  
fortes, outre Bellegarde & Stenay  
qu'il avoit déjà. Il venoit après aux  
nouvelles & continuelles pretentions  
du Prince de Condé, que rien n'étoit  
capable de rassasier. Il parloit de ses

mour-

murmures & de ses menaces, quand on ne le contentoit pas, ou qu'on ne le faisoit pas assez promptement à son gré. Il marquoit ses censures hardies du Gouvernement; ses aversions pour les Ministres dont la Reine se servoit; ses fiertés pour eux & ses caresses, suivant que ses demandes étoient ou accordées ou refusées; ses tentatives pour engager dans ses intérêts les Gouverneurs des plus importantes Places; ses entreprises auprès des Parlemens, tantôt pour relever leur puissance, tantôt pour l'abbattre; ses complots avec la Duchesse de Longueville sa Sœur pour le mariage du Duc de Richelieu sans l'agrément du Souverain, dont tous les Ducs & Pairs sont dépendans; ses intelligences avec les Princes Etrangers; ses conférences & ses assemblées secrètes dans sa Famille; ses projets avec l'Espagne, qui se refusoit à la conclusion de la Paix, dans l'espérance de rendre sa condition plus avantageuse; ses machinations dans le sein même du Royaume. Après ce dénombrement de motifs, le Roi ajoutoit qu'il avoit remarqué dans

le Prince de Conti les mêmes desfeins & la même conduite que dans son Frère; & quant au Duc de Longueville, qu'ayant espéré qu'après tant de graces reçues, & tant d'honneurs & de bienfaits accordés, il seroit fidèle à ses promesses & à son devoir, il n'avoit néanmoins rien omis depuis peu pour rendre dans son Gouvernement son crédit plus redoutable; que la quantité de Places particulières qu'il y possédoit, lui donnoit un pouvoir exorbitant; qu'il s'emparoit de tout ce qui renfermoit quelque sorte d'autorité; qu'il avoit part dans tous les Conseils des deux Princes; & que par la conduite qu'il tenoit, il ne lui manquoit plus que le nom de Prince de Normandie pour en être le Souverain. Enfin le Roi disoit qu'ayant appris qu'avec de telles dispositions ces trois Princes étoient sur le point d'aller tous trois dans leurs Gouvernemens, il n'avoit plus été en son pouvoir d'user de remises; & que pour le repos de son Etat il avoit *été forcé* de passer par-dessus toutes

autres considérations, & de s'assurer de leurs personnes sans aucun délai. \*

Tout ce qu'il y avoit à la Cour de Seigneurs déclarés pour le Prince de Condé, prirent le parti de s'éloigner dès-qu'on l'arrêta. Le Maréchal de Brezé, son Beau-Père, gagna promptement Saumur; le Duc de Bouillon, qui depuis la Paix de Paris s'étoit attaché particulièrement à la personne du Prince de Condé, courut à Turenne; Mr. de Turenne, qui à son retour en France étoit entré publiquement dans ses intérêts, partit pour Stenay, Place forte où Mr. le Prince avoit mis la Moussaye pour Gouverneur; & le Prince de Marillac, devenu Duc de la Rochefoucault par la mort de son Père, se rendit à son Gouvernement de Poitou, quand il eut quitté Madame de Longueville.

Un peu avant cet évènement, elle avoit retrouvé le Père le Jeune, ce ver-

\* 19. Janvier 1650. signé Louis, & plus bas par le Roi & la Reine Régente sa Mère présente, Guenegaud.

vertueux Jésuite, qui après douze ou treize ans d'absence étoit revenu de ses Missions laborieuses, où les Idolâtres avoient mutilé quelques-uns de ses doigts. Elle lui déclara sans façon, que depuis qu'il l'avoit quittée elle s'étoit livrée entièrement à la dépravation de son cœur, & qu'elle doutoit si jamais elle pourroit se retirer de cet abîme. Elle le pria de dire une Messe pour elle, & de lui marquer simplement ce que Dieu lui inspireroit sur son état. Il fit ce qu'elle souhaitoit, & l'assura qu'il lui étoit venu fortement dans l'esprit qu'elle se convertiroit un jour.

Nous avons dit comment, au sortir de Paris dans le carrosse de la Princesse Palatine, Madame de Longueville avoit pris le chemin de la Normandie : le lendemain elle étoit arrivée à Rouën, bien fatiguée & bien désolée, après avoir marché toute la nuit : mais pour comble de malheur, elle ne fut pas reçue aussi favorablement qu'elle l'avoit pensé ; car le Marquis de Beuvron, Gouverneur de la Citadelle qu'on nomme le Vieux Palais, lui fit  
en-



entendre que le Duc de Longueville étant prisonnier, elle jugeoit bien qu'il ne pouvoit rien entreprendre ni rien faire qui eût raport à la liberté des Princes ses Frères & de son Mari; que selon les apparences le Roi viendrait bientôt dans leur province, & que ni lui, ni le Parlement, ni le Peuple, n'oseroient prendre les armes contre le Roi; qu'ils ne manquoient pas d'attachement pour elle, mais qu'ils prévoyoit que toutes leurs démarches ne lui seroient d'aucun secours, & que leurs moindres opérations leur seroient très-préjudiciables & les perdroient infailliblement. Ainsi comme Lieutenant de Roi de la Normandie, il envoya sur le champ un Gentilhomme assurer leurs Majestés de sa fidélité; le Parlement & le Corps de Ville en firent de même.

Quand Madame de Longueville vit *La* que du côté de Rouën toutes ses espé- *Barde.* rances étoient évanouies, elle fit des *Ma-* tentatives auprès de la Duchesse d'Air- *dams* guillon, qui tenoit le Gouvernement *Mot-* du Havre pour son Neveu le Duc de *tevil-* Richelieu. *le.* Mr. le Prince avoit be- *Ga.*

aucoup contribué à lui faire avoir cette Place; & Madame de Longueville, croyant la Duchesse d'Aiguillon son Amie, se flattoit d'en être secourue; mais elle ignoroit la conversation que cette Duchesse avoit eue avec la Reine. D'ailleurs le Cardinal avoit prévu ses desseins, & fait avertir le jeune Gouverneur que s'il avoit peine à se voir sous la tutelle de sa Tante, il en auroit encore bien davantage sous l'autorité de Madame de Longueville, qui par son adresse & sa dextérité mettroit tous les Officiers & les Soldats dans son parti.

Ce Duc, à qui le Marquis de Termes étoit venu donner cet avis de la part du Cardinal, pria Madame de Longueville de trouver bon qu'il la refusât, & lui exposa les meilleures raisons qu'il put; de sorte que cette Princesse, après avoir procuré ce Gouvernement à la Duchesse de Richelieu son Amie, dans l'espérance d'en profiter elle-même un jour, eut le chagrin de voir que ce mariage qu'elle avoit fait étoit la cause de ses *maux*, sans qu'elle pût recevoir le  
moins

moindre soulagement dans sa disgrâce. Elle se vit donc contrainte d'aller plutôt à Dieppe, où Montigny commandoit; mais il demeura fidèle au Roi, & ni les prières ni les menaces de Madame de Longueville ne purent l'ébranler.

Cependant la Reine, non contente d'avoir fait marcher le Comte d'Harcourt avec un détachement de Troupes, étoit partie de Paris avec le Roi, le 1. Février, pour se rendre en Normandie. Leurs Majestés arrivèrent le 3. jour à Rouën, où les Peuples donnèrent de grands témoignages de joie, & le 7. du même Mois l'Officier qui commandoit dans le Pont de Larche, & qui avoit ordre de Madame de Longueville de rendre la Place à la première sommation du Roi, la remit aussi-tôt qu'il fut sommé de la rendre.

Mademoiselle de Longueville avoit quitté sa Belle-Mère à Dieppe, & sous le bon-plaisir de la Reine étoit allée passer quelques jours à Colomiers, pour s'y consoler de la prison de son Père. On fait qu'elle avoit beaucoup d'es-

d'esprit & de mérite, mais elle étoit de ces complexions peu affectueuses, & plus susceptibles d'aigreur que de tendresse. Sa vie tranquille & privée la tint à l'abri des orages de la Cour; & quoiqu'elle eût passé pour Frondeuse, la Reine, qui savoit le peu de liaison qu'elle avoit avec la Duchesse de Longueville, l'en aimoit un peu davantage, & la laissoit jouir en paix de ses amusemens, qui se renfermoient dans la lecture.

*La  
Barde.  
Ma-  
dame  
de  
Mont-  
teville.*

Madame de Longueville qui restoit toujours à Dieppe, eut ordre de la Reine d'en sortir, & de se rendre à Colomiers. Elle promit d'obéir dès que sa santé seroit rétablie, car elle fit semblant d'être malade: mais Montigny lui ayant fait comprendre l'impuissance où il étoit de la servir, lui conseilla de se sauver par mer; car elle étoit presque assiégée dans le Château par Pleffis-Bellièvre, que la Reine avoit envoyé pour soutenir le Gouverneur dans son devoir.

Madame de Longueville employa tous ses efforts pour engager dans ses intérêts la Bourgeoisie & les Officiers;  
man

mais ne pouvant les gagner, elle résolut d'aller en Flandres, & de se rendre à Stenay, où Mr. de Turenne s'étoit retiré. Avant que de quitter Dieppe, elle envoya un Gentilhomme assurer Leurs Majestés de son obéissance, ajoutant que ce qu'elle avoit fait jusqu'alors, n'avoit été que pour se procurer la sûreté de sa personne, & que la même considération l'obligeoit encore à s'éloigner. La Reine dit qu'elle s'étonnoit que Madame de Longueville prît pour prétexte de sa propre sûreté ce qu'elle avoit fait jusqu'alors, après qu'elle lui avoit envoyé Varenne exprès pour lui donner parole qu'elle pouvoit aller demeurer en toute assurance ou à Trie ou à Colomiers; & qu'à l'égard de l'ordre qu'elle avoit donné à Montigny de remettre le Château de Dieppe, elle ne lui en avoit nulle obligation, puisqu'il lui étoit aisé de comprendre qu'on ne l'auroit pas pu défendre contre les armes du Roi.

On disoit à la Cour que Madame de Longueville avoit trouvé le moyen de se sauver à cheval avec cinq Cavaliers,

*Ga.  
zette  
de*

*Fran-  
ce.  
1650.*

& qu'on ne savoit quelle route elle avoit prise : mais ce qu'il y avoit de vrai, c'est que pressée de se déterminer, elle sortit du Château de Dieppe par une petite porte de derrière qui n'étoit point gardée, n'ayant avec elle que très-peu de Femmes qui eurent le courage de ne la point quitter, & quelques Gentilshommes ; car le Duc de la Rochefoucault, six jours auparavant, étoit parti pour son Gouvernement de Poitou. Elle marcha deux lieues à pied, pour gagner un petit port, où elle ne trouva que deux barques de Pêcheurs. Elle voulut s'y embarquer contre l'avis des Mariniers, & son dessein étoit d'attendre un grand vaisseau, qu'elle faisoit exprès tenir à la rade pour se sauver quand elle y seroit forcée ; mais le vent se trouva pour lors si grand, & la marée si forte, que le Marinier qui l'avoit prise entre ses bras pour la porter dans la chaloupe, ne pouvant résister la laissa tomber dans la mer. Elle pensa s'y noyer, mais enfin elle fut reprise. Alors, plus touchée de ses malheurs qu'elle n'étoit abbatue de

cet

cet accident, elle ranima ses forces & son courage, & de nouveau voulut s'exposer au péril; mais le vent l'en <sup>La</sup> empêcha, parce qu'à tout moment il <sup>Bardé.</sup> augmentoit. Elle se résolut à prendre des chevaux, & se mit en crou- <sup>Ma-</sup>pe aussi bien que les Femmes de sa <sup>dame</sup> suite. Elle marcha dans cet équipa- <sup>de</sup>ge le reste de la nuit, & elle arriva chez un Gentilhomme du País de Caux, qui la reçut & la cacha le mieux qu'il put. De-là elle envoya un de ses gens, pour faire cottoyer le lieu de sa retraite au vaisseau qu'elle attendoit; mais elle aprit que le Patron avoit été corrompu par l'argent du Cardinal, & que si elle s'en étoit servie, elle eût sans-doute été arrêtée. Elle demeura donc encore quinze jours à se cacher d'un lieu à un autre, selon les avis qu'elle recevoit. Pendant que cette Princesse abandonnée à ses infortunes alloit à travers champ, errant d'asile en asile, si par hasard elle se ressouvint de ce ténis où sur les routes de Munster les plus éclatans honneurs se multiplioient sous ses pas, elle dut

faire de ces situations différentes une bien douloureuse comparaison.

Enfin ayant envoyé au Havre, où elle gagna le Capitaine d'un Vaisseau Anglois, elle y fut reçue sous le nom d'un Gentilhomme qui s'étoit battu en duel. Ce vaisseau la conduisit à Rotterdam, où ayant dépouillé toutes les marques humiliantes de ses malheurs, elle reprit le majestueux appareil qui lui convenoit. Le Prince d'Orange, sa Mère & sa Femme, qui l'avoient déjà vue quand elle avoit été de Munster en Hollande, vinrent la saluer, & la prièrent d'aller s'établir à la Haye, le plus beau séjour des Provinces-Unies, & la Capitale où se tiennent les Etats, mais elle se hâtoit de gagner Stenay. Comme il falloit passer par la Flandre,

*Ga-  
zette  
de  
Fran-  
ce.*

1650.

dès-qu'elle en eut reçu son passeport, elle partit. A son arrivée d'Aix-la-Chapelle à Namur, le Comte de Fuensaldagne vint la saluer. Quand elle fut à Maastricht, Gabriel de Tolède, Ministre de l'Archiduc, vint de sa part la complimenter, & pour y faire le Traité d'Alliance si elle le jugeoit



geoit à propos. Mais comme elle étoit résolue de ne rien faire que conjointement avec Mr. de Turenne, le Ministre Espagnol se rendit avec elle à Stenay. Mr. de Turenne vint au-devant d'elle avec toutes ses troupes, tant pour lui faire honneur, que pour les montrer à l'Envoyé de l'Archiduc. Il se joignit encore à son Armée un Corps de troupes considérable, & composé d'une infinité de gens que Mr. le Prince s'étoit attachés dans ses campagnes par ses victoires, & qui vinrent tous trouver Madame de Longueville à Stenay.

On y dressa le Traité d'Alliance, *La* dans lequel il fut porté que les deux *Barde.* Armées se joindroient ensemble, & que la Guerre se feroit avec le secours du Roi d'Espagne, jusqu'à ce que la Paix fût conclue entre les deux Rois, & que les Princes fussent élargis; que le Roi d'Espagne auroit soin de faire toucher à Madame de Longueville & à Mr. de Turenne deux-cens-mille écus pour lever & pour équiper des soldats; qu'il leur fourniroit quarante-mille écus par mois pour la paye des

troupes , & soixante-mille écus par an en trois payemens pour la table & les équipages de Madame de Longueville & de Mr. de Turenne; que le Roi d'Espagne joindroit aux troupes de Mr. de Turenne trois-mille hommes d'Infanterie & deux mille Chevaux avec un Commandant Espagnol, qui recevrait l'ordre de Mr. de Turenne; & que Madame de Longueville remettroit entre les mains du Roi d'Espagne Stenay & Bellegarde qui est en Bourgogne. Plusieurs autres circonstances furent énoncées dans ce Traité, qui alloit au-devant de tous les inconvéniens. On y suivit le plan de Madame de Longueville : & pour une personne à qui ses ennemis n'accordoient pour tout esprit que de savoir briller dans les ingénieuses conversations de l'Hôtel de Rambouillet, cette pièce ne fut pas trouvée trop mal conçue. Il y a néanmoins toute apparence qu'elle avoit été dressée sur le plan qu'en avoit donné Mr. de Turenne, qui, comme on le verra dans la suite, ne se contenta pas de diriger les entreprises politiques de cet-

te Princesse : il lui offrit des vœux plus tendres , mais qu'elle ne reçut pas avec toute la reconnoissance qu'il en espéroit ; car on dit qu'elle en plaïsanta beaucoup avec la Mouffaye Gouverneur de Stenay. Cependant cette indifférence dédaigneuse ne changea rien dans la conduite de Mr. de Turenne, qui n'ayant pas sans-doute le cœur encore trop engagé, continuoit de vivre avec cette Princesse dans un commerce purement militaire.

Comme ce Traité d'Alliance avoit été fait avant que Bellegarde fût attaqué, & que la Citadelle de Stenay demeuroid sous la puissance de Madame de Longueville, les Espagnols, quand ils eurent appris que Bellegarde étoit rendu, prétendirent que pour le dédommagement de cette Place, la Citadelle leur en devoit être livrée, & que Madame de Longueville étoit la maîtresse d'aller demeurer à Bruxelles, mais elle déclara qu'elle ne feroit ni l'un ni l'autre. Les Espagnols se soumirent à ce qu'elle souhaittoit, & le firent d'autant

I 4

plus

plus volontiers, qu'ils espéroient que le génie de cette Princesse, & son courage si conforme à celui du Prince son Frère, seroient d'un grand poids pour gagner les cœurs de la Noblesse Françoisë, & pour exciter plus de révolutions en France.

*Ga-  
zette  
de  
Fran-  
ce du  
26.Fé-  
vrier.  
1650.*

Quand la Reine eut appris que Madame de Longueville étoit embarquée, elle revint de Normandie à Paris, où même avant son départ elle avoit reçu des complimens touchant la prison des Princes ; mais ceux qui l'en avoient félicitée, ne s'étoient pas trouvés accueillis à leur gré. La Reine au contraire leur avoit témoigné la peine qu'elle avoit eue d'être obligée d'en venir à de si violentes extrémités ; & quand Madame de Montbafon vint faire sa visite avec une joie triomphante, elle fut reçue très-froidement, & la Reine lui dit qu'elle n'étoit pas capable de se réjouir si fort dans une pareille conjoncture. Cependant ce grand évènement rendoit Madame de Montbafon très-satisfaite, il soulageoit sa jalousie, & flattoit sa ma-  
li-

ligné. Les Frondeurs, tous les jours  
 assemblés chez elle, s'y applaudissoient  
 d'avoir conduit les Princes en prison  
 avec une politique si profonde, &  
 de tenir enfin le haut du pavé.  
 Mais la Princesse Palatine, toujours  
 Amie de Madame de Longueville,  
 & dans les intérêts de Mr. le Prin-<sup>Le</sup>  
 ce, prit si bien son tems & ses me-<sup>Duc</sup>  
 sures, qu'elle fit tout d'un coup <sup>de la</sup>  
 tourner la Fronde, & les engagea <sup>Roche-</sup>  
 tous à souhaiter la délivrance des <sup>fou-</sup>  
 Princes, parce qu'elle sçut intéresser <sup>cault.</sup>  
 la Duchesse de Chevreuse, qui pré-  
 sidoit à toute la Cabale. Cette Du-  
 chesse ne gouvernoit plus la Reine,  
 comme elle avoit fait avant son e-  
 xil; mais en revenant en France,  
 elle y étoit rentrée avec les hardis  
 talens qu'elle avoit toujours eu pour  
 l'intrigue & pour les entreprises du  
 premier ordre. La Princesse Palati-  
 ne lui fit donc envisager comme une  
 très-agréable affaire le mariage de  
 Mademoiselle de Chevreuse avec le  
 Prince de Conti; le Coadjuteur, A-  
 mi de la Mère & de la Fille, trou-  
 va la proposition charmante; & la

Princesse Palatine promet qu'elle auroit le consentement de Mr. le Prince & de Madame de Longueville. Ils répondirent en effet l'un & l'autre, que cette Alliance leur feroit plaisir. Cette Princesse Médiatrice avoit trouvé moyen de faire entrer des Lettres dans le Donjon de Vincennes, & ses correspondances à Ste-nay en avoient fait venir ce consentement : car durant la peine, que ne promet-on pas pour en sortir ?

*Ga-  
zette  
de  
Fran-  
ce,*

Cependant la Reine, avertie de tout, étoit partie avec le Roi pour aller en Bourgogne pacifier cette Province où Mr. le Prince avoit des intelligences. Ce fut de Dijon que le Roi envoya ordre aux deux Princesses de Condé de sortir de Chantilly, & de s'en aller en Berry : mais la jeune Princesse avec son Fils, le Duc d'Enguien, ayant pris le chemin de Montrond, Madame la Princesse Douairière vint droit à Paris, où elle demeura cachée jusqu'au 22. Avril, le jour de la Mercuriale, qu'elle alla au Palais.

Quand Bellegarde fut pris, le Roi  
&

la Reine étoient encore revenus à Paris , & ce fut alors que le Parlement vérifia la Déclaration du 7 *Mai* 1650. Roi, par laquelle, pour les caufes y mentionnées, la Duchefle de Longueville, le Duc de Bouillon, le Maréchal de Turenne, le Duc de la Rochefoucault, enfemble tous ceux qui leur adhéroient, les favoriseroient, affifteroient, reconnoïtroient pour leurs Chefs ou leur obéiroient, feroient entrés ou entreroient en quelque intelligence & affociation avec eux directement ou en quelque façon que ce fût, étoient déclarés defobéiffans, perturbateurs du Repos Public, rebelles, ennemis de l'Etat, & criminels de Lèze-Majefté au premier chef. Cette Déclaration, comme il eft aifé de le comprendre, étoit l'ouvrage du Cardinal Mazarin; car la Reine avoit naturellement de la répugnance à ces fortes d'opérations.

Pendant que les Princes furent prifonniers , il eft étonnant combien leurs Amis & leurs Ennemis, combien les divers Partis qui partageoient le Parlement & la Cour, fe donnè-  
rent

rent de différens mouvemens. La Princesse Palatine faisoit face à tout, & devint plus célèbre par sa dextérité dans les Affaires Publiques, qu'elle ne l'avoit été dans ses Aventures particulières. Ce fut, à ce que l'on a vu, par ses conseils que Madame la Princesse se résolut à faire une démarche qui dut beaucoup couter à son cœur. Elle s'étoit tenue cachée à Paris depuis sa sortie de Chantilli, lorsque le jour de la Mercuriale elle se rendit au Palais dès cinq heures du matin, accompagnée de la Duchesse de Châtillon & du Marquis de St. Simon, pour y demander justice sur la détention de ses Enfans & de son Gendre. Elle présenta sa requête aux Conseillers, allant de chambre en chambre, & s'abaissant aux plus humilians discours. Les Ennemis de sa Maison, & en particulier de sa Personne, blâmèrent sa démarche, & s'étonnèrent qu'un esprit impérieux comme le sien, & qui se tenoit sur les hauteurs, eût pu descendre si-bas; mais c'étoit justement ce qui la rendoit plus estimable; car il falloit que

l'a-

*Ma-*  
*dame*  
*de*  
*Mot*  
*teville.*



l'amour maternel eût bien de la force, pour la faire tomber de si haut. Ni ses prières, ni ses larmes, ne purent rien obtenir. Le Premier Président Molé, Magistrat le plus intrépide qui fut jamais, eut beau se déclarer pour elle, Mr. le Duc d'Orléans, que la Cabale des Frondeurs faisoit trembler plus de vingt fois par jour, refusa de la protéger; & tout ce qu'elle put gagner, ce fut qu'au lieu d'être exilée à Montrond, elle le seroit à Vallery. Quand nous aurons <sup>La Roche-</sup> rapporté tout ce qui la regarde, nous <sup>fon-</sup> verrons comment Madame de Longueville se conduisoit à Stenay, & les mesures qu'elle prenoit avec Mr. de Turenne, qui supportoit patiemment sa disgrâce auprès d'une personne si propre à l'en consoler. <sup>cault.</sup>

Avant que le Parlement eût délibéré sur la requête de Madame la Princesse, & qu'on lui eût fixé le lieu de son exil, elle fit, pendant les deux ou trois jours qu'on lui laissa passer à Chilly, une longue Lettre pour la Reine, dans laquelle on voit un ample détail de ses malheurs, & des persé-

secutions qu'elle a souffertes. Cette Lettre, qui est éloquente & pathétique, mérite que l'on en rapporte quelques endroits.

Il étoit bien dur à cette Princesse, après toutes les marques d'amitié que la Reine lui avoit données, d'en recevoir un traitement si rigoureux.

16. „ Mes Ennemis, *dit-elle*, m'ont é-  
*Mai*, „ loignée de Paris & de vos sacrés ge-  
 1659. „ noux, après m'avoir auparavant é-  
 „ loignée de vos bonnes grâces, &  
 „ m'ont aussi-tôt fait commandement  
 „ de votre part de me retirer en di-  
 „ ligence au Château de Chantilly.  
 „ J'obéis sur l'heure sans résistance &  
 „ sans murmurer; & bien que ce lieu  
 „ fût autrefois le plus agréable Do-  
 „ maine de mes Pères, & présente-  
 „ ment un des riches effets de votre  
 „ libéralité, je ne laissai pas de le re-  
 „ garder comme un exil très-fâcheux,  
 „ y devant être privé de l'honneur de  
 „ votre vue & de votre bienveillance,  
 „ & abandonnée à la fureur de mes  
 „ ennemis. J'eus pour compagne de  
 „ mon voyage & de mon infortune,  
 „ Madame la Princesse ma Belle-Fil-

„ le,

„ le, dont la douleur n'est guères  
 „ moins excessive que la mienne;  
 „ puisqu'elle pleure en même tems la  
 „ mort d'un très-bon Père, & le des-  
 „astre de son Mari. J'emmenai avec *Le*  
 „ moi le Duc d'Enguien, le Comte *Ma-*  
 „ de Dunois, le Comte de St. Pol, *réchal*  
 „ mes Petits-Enfans, & les malheu- *de Bre-*  
 „ reux restes du débri de ma déplo- *zé.*  
 „ rable Famille, afin qu'ils ne fussent  
 „ pas tant exposés à la rage de mes  
 „ Ennemis, & que leur présence &  
 „ les enjouemens ordinaires à ceux  
 „ de leur âge servissent à me faire  
 „ supporter plus facilement l'absence  
 „ & la disgrâce de leur Père & de  
 „ leurs Oncles,,. Comme son acca-  
 „blement & sa tristesse ne lui permet-  
 „toient pas de se rendre à Montrond  
 „ aussi promptement que la Princesse sa  
 „ Belle-Fille, elle étoit venue à Paris  
 „ se cacher, se déguiser, & se loger en  
 „ lieu d'où elle pouvoit voir le Châ-  
 „teau de Vincennes, où ses Enfans é-  
 „toient emprisonnés. „ Du haut d'u-  
 „ ne Galerie, *dit-elle*, qui me ser-  
 „ voit de chambre, jettant à tout  
 „ moment les yeux vers cette multi-  
 „ tu-

„ tude de tours & de pierres qui ren-  
„ ferment impitoyablement mes chers  
„ Enfans, & celui-là même qui en  
„ a tant renversé d'autres, & des plus  
„ fortes, plus pour votre gloire que  
„ pour la sienne, j'aperçus à mon  
„ grand regret qu'il étoit pourtant  
„ presque impossible que ce fameux  
„ renverseur de murailles pût abbat-  
„ tre celles qui le détiennent, & s'y  
„ faire une glorieuse brèche pour lui  
„ & les deux Compagnons de son mal-  
„ heureux sort,. Elle rapporte en-  
suite de quelle manière, sur les cinq  
heures du matin, elle vint en simple  
Solliciteuse présenter sa requête au  
Parlement, & le succès de ses humili-  
antes démarches. Elle raconte com-  
ment la Princesse de Condé sa Belle-  
Fille, déguisée en Suivante de Mada-  
me de Tourville sa Dame d'honneur,  
& le Duc d'Enguien déguisé en petite  
Fille, étoient heureusement arrivés à  
Montrond, après avoir évité mille  
périls, & la poursuite de deux-cens  
Cavaliers qui les vouloient arrêter,  
comme si c'étoit pour elle un crime  
d'avoir obéi trop fidèlement & trop  
prom-

promptement aux Ordres du Roi. Dans le tems qu'elle attendoit la réponse de sa requête, elle reçut par le Maréchal de l'Hôpital l'ordre de se rendre au-plutôt en Berry. Par un second ordre, on lui enjoignit de se mettre en marche. Du Bourg-la-Reine où elle étoit, on lui commanda d'aller à Chilly, dans le moment qu'elle alloit se mettre au lit. Elle part au milieu des ténèbres, & on lui refuse à Chilly l'entrée du Château. „ Cette Mai-  
 „ son, *dit-elle*, étoit trop belle pour  
 „ une misérable Princesse comme je  
 „ suis, & j'allai chez Madame de St.  
 „ Loup. C'est en ce lieu, Madame,  
 „ où jouissant d'un triste repos de  
 „ quelques jours que l'on me donne,  
 „ j'ai pris la liberté de vous informer  
 „ de toute ma conduite, & de vous  
 „ rendre compte de tous les momens  
 „ que j'ai passés depuis celui que j'ai  
 „ été éloignée de l'honneur de vos  
 „ bonnes grâces, & que les Person-  
 „ nes les plus chères que j'aye au  
 „ monde ont été cruellement enle-  
 „ vées de-devant mes yeux & d'entre  
 „ mes bras. Que sai-je si à l'heure  
*Tome I.* K „ mé-

„ même que j'ai l'honneur de vous é-  
 „ crire ces tristes mots, les Exécu-  
 „ teurs insolens de votre Ministre ne  
 „ sont pas à la porte de mon logis  
 „ pour m'en arracher, & m'ôter l'u-  
 „ nique consolation qui me reste de  
 „ vous parler peut-être pour la der-  
 „ nière fois en faveur de mes pauvres  
 „ Enfans ! Quel malheur n'est-ce  
 „ point à la Duchesse de Longueville,  
 „ d'être forcée par les armes mêmes  
 „ du Roi de quitter son païs, d'aban-  
 „ donner ses Enfans & sa Mère, &  
 „ d'être réduite à implorer la protec-  
 „ tion des Etrangers, qui ne l'ont  
 „ point considérée comme la Sœur  
 „ du Prince de Condé, mais comme  
 „ la Sœur affligée d'un Prince mal-  
 „ heureux. Elle décrit ensuite l'é-  
 „ tat malheureux & souffrant des Prin-  
 „ ces captifs, qui manquent dans leur  
 „ prison de toutes les commodités & de  
 „ tous les soulagemens qu'on ne refuse  
 „ point à d'autres. Elle fait une pein-  
 „ ture affreuse de tous les secours dont  
 „ ils sont privés, de l'infection qui ré-  
 „ gne dans leur chambre, où l'air ni le  
 „ soleil n'entrent point. Elle revient

en.

encore à Madame de Longueville.

„ Vous dirai-je, Madame, qu'elle est  
 „ misérable? Et comment ne le se-  
 „ roit-elle pas, puisque son Mari, ses  
 „ Enfans, ses Frères, ses Parens &  
 „ la Mère souffrent une furieuse per-  
 „ sécution; puisqu'elle n'a pu trouver  
 „ en France une seule maison pour y  
 „ pleurer en sûreté, & que sous pré-  
 „ texte d'être allée hors du Royaume  
 „ en chercher quelqu'une, elle est  
 „ depuis trois jours demeurée crimi-  
 „ nelle par des Déclarations sanglan-  
 „ tes envoyées contre elle au Parle-  
 „ ment, & sur lesquelles on n'a pas  
 „ seulement permis de délibérer, ni  
 „ d'assembler toutes les Chambres,  
 „ comme sa Qualité de Princesse du  
 „ Sang le requéroit?

Quoiqu'il y eût dans cette Lettre  
 des traits bien vifs & bien ardens, el-  
 le étoit pourtant écrite avec des pré-  
 cautions très-sages & très-respectueu-  
 ses, & il ne parut pas qu'elle eût été  
 mal reçue de la Reine.

Quelques Personnes non suspectes,  
 mais en petit nombre, eurent deux  
 ou trois fois la permission d'aller à

Vincennes visiter les Princes. Un Gentilhomme les quittant un jour, le Prince de Conti le pria de lui envoyer *l'Imitation de J. C.* Et moi, lui dit Mr. le Prince, *je vous prie de m'envoyer l'Imitation de Mr. de Beaufort, afin que je voie comment il a fait pour se sauver d'ici.*

L'Evêque de Vence, fort attaché depuis longtems à la Maison de Condé, écrivit à Madame la Princesse une Lettre bien capable de la consoler, & de la soutenir dans ses peines. Il la lui envoya par des voies détournées, & lui mandoit qu'il aimoit mieux la hasarder, que de manquer à lui témoigner ses sentimens. „ Que c'est „ de la miséricorde de Dieu qu'elle „ doit attendre la sérénité de ses beaux „ jours qui lui sont ôtés par la conduite de la Providence, & la fin de „ la tempête, qui non seulement agite mais semble même abîmer toute „ sa Maison : Que fût-elle encore „ plus dangereuse, il peut l'appaiser d'une parole, si elle a une „ foi vive en son assistance : Qu'il fera taire les vents, & conduira au „ port



„ port même par un naufrage tant de  
 „ Personnes qui lui sont chères : Qu'il  
 „ semble que depuis quelques années  
 „ le Seigneur ait pris à tâche d'humili-  
 „ er les Princes, & que ses foudres  
 „ ne tomboient que sur les Cèdres.  
 „ Après, *dit-il*, que Votre Altesse a  
 „ regardé les changemens de la scène,  
 „ Dieu veut qu'à votre tour vous fas-  
 „ siez voir un spectacle qui donne de  
 „ l'étonnement & de la pitié. Dans  
 „ votre orient vous avez jetté des  
 „ fleurs & des lumières (pardonnez-  
 „ moi ce petit mot de mon stile an-  
 „ cien) qui ont ébloui & enflammé  
 „ les cœurs les plus nobles & les moins  
 „ nés à la servitude. Aujourd'hui  
 „ vous brillez d'un autre éclat, &  
 „ vous inspirez à tous les cœurs bien-  
 „ faits, & à tous les esprits bien rai-  
 „ sonnables, un respect & une pitié  
 „ qui valent bien tous les hommages  
 „ du tems passé,„

D'un autre côté, tandis que les  
 différentes intrigues agitoient à la  
 Cour les Personnes diversement inté-  
 ressées, Madame de Longueville, qui  
 ne pouvoit demeurer oisive, s'occu-

poit toujours de grands objets & de grands desseins dans la Citadelle de Stenay. Son commerce avec la Princesse Palatine, & peut-être avec les trois Princes prisonniers; ses entretiens avec Mr. de Turenne, en qui se réunissoient tous les attributs des grandes Ames, surtout le héroïsme de la vaillance & de la sagesse, pouvoient lui faire passer d'assez beaux jours, aussi bien que ses correspondances avec l'Archiduc & les Ministres Espagnols. C'étoit avec ces sortes de dédommagemens qu'elle pouvoit charmer les ennuis de son exil. Cependant, non contente de se consoler du mieux qu'elle pouvoit, elle voulut se justifier amplement aux yeux des Peuples de France & de l'Europe, & publia ce fameux Manifeste qu'elle fit imprimer à Bruxelles. D'abord elle attaque le dessein formé par le Cardinal Mazarin, de perdre tous ceux à qui le Sang la tient unie, & d'éluder la Paix générale; & donne de ce Ministre les plus noires idées qu'elle peut, en termes très-pathétiques. Elle expose tous les malheurs de sa Maison,

1650.

la

la détention des Princes ses Frères & de son Mari, la situation affligeante de la Princesse sa Mère, son propre délaissement, sa fuite périlleuse & précipitée. „ Je me dérobai, *dit elle*, à „ sa fureur, comme elle étoit prête „ de m'arracher d'entre les bras de „ ma Mère, & je me retirai dans le „ Gouvernement de Monsieur mon „ Mari, résolue d'employer, pour remédier à nos misères, le seul secours des Loix & des Bontés de leurs Majestés. Mais, ni la députation du Parlement de Rouën à qui nos bonnes intentions étoient connues, ni les protestations répétées d'obéissance que j'envoyai faire à la Reine, ni le calme que je maintins dans la Normandie, ni la soumission de la Noblesse dont j'arrêtai les ressentimens ni tant de Places que, sans les défendre, j'ai sacrifiées à l'ambition du Cardinal Mazarin, n'ont pu l'empêcher de faire marcher une armée dans cette Province, & d'y exposer le Roi au milieu de la peste, afin de nous en ôter le Gouvernement; & ni mon

„ innocence, ni mon sexe, ni mon  
 „ rang, n'ont pu me garantir chez  
 „ moi, dans la solitude d'une maison  
 „ de campagne où je m'étois retirée...  
 Elle décrit ensuite les horreurs de cette  
 nuit, où s'étant embarquée au milieu  
 des dangers, elle essuya les tempêtes  
 de la mer, & comment à son débarque-  
 ment le port même ne put la mettre  
 en sûreté chez les Etrangers, où la  
 haine du Cardinal vint encore la  
 poursuivre, & lui ravir l'assistance  
 qu'elle espéroit de nos Alliés. Elle  
 rapporte le trajet qu'elle fit par les  
 pays du Roi Catholique, où les peuples  
 fatigués de la guerre lui demandoient  
 hautement la paix, & la conjuroient  
 instamment de travailler à la faire.

Après avoir fait une peinture des  
 calamités publiques, & des misères où  
 se trouvoient tous les différens Ordres  
 du Royaume : „ Instruite, *dit-elle*,  
 „ que la bonté de la Reine est plus  
 „ aveuglée que jamais par les artifices  
 „ de son Ministre, & que Mr. le Duc  
 „ d'Orleans par sa facilité s'abandon-  
 „ ne à la conduite de ces faux Tri-  
 bunaux

„ buns du peuple, j'ai vu que j'étois  
 „ la seule personne à qui il restoit des  
 „ moyens de mettre une borne à tant  
 „ de malheurs, & que ma conscience,  
 „ ma naissance & mon devoir m'y o-  
 „ bligeoient puissamment; & de plus  
 „ me trouvant portée à entreprendre  
 „ un dessein si grand & si glorieux,  
 „ par les instances que m'en font les  
 „ plus notables Personnages de l'Egli-  
 „ se, de l'Epée & de la Robe, &  
 „ par les supplications que j'en reçois  
 „ des meilleurs Habitans de Paris &  
 „ des principales Villes du Royaume;  
 „ mais surtout me sentant fortifiée en  
 „ cette occasion de l'affection, du  
 „ conseil & de l'aide de Mr. de Tu-  
 „ renne, dont le mérite & la valeur  
 „ vont de pair avec les plus hautes  
 „ entreprises, & qui est également  
 „ passionné pour le service du Roi,  
 „ pour le bien de la France, & pour  
 „ le rétablissement de notre Maison.

Après avoir ajouté que pendant  
 la Minorité des Rois, les Princes du  
 Sang doivent être libres pour avoir  
 soin de l'Etat, elle dit qu'elle a été  
 invitée par le Roi Catholique à la

seconder dans le dessein qu'il a de donner à la Chrétienté une paix, qu'il ne veut point traiter avec le Cardinal Mazarin, mais qu'il recevra volontiers de la main des Princes; que sur ce fondement, elle & Mr. de Turenne avoient traité avec les Ministres d'Espagne pour joindre leurs forces communes, & promis de ne point quitter les armes que les Princes ne soient délivrés. Elle finit en se félicitant du plaisir qu'il y auroit pour elle de se délivrer soi-même, & en même tems de délivrer sa patrie.

Si Madame de Longueville n'a pas fait elle-même ce discours, elle étoit bien capable de le faire, & l'on y remarque un grand nombre de traits où le caractère de son génie est parfaitement bien dépeint. Il est certain qu'on ne pouvoit donner un meilleur tour à ses raisons, aussi eut-elle la joie de les voir soutenues par une Lettre que Mr. de Turenne écrivit à la Reine sur le même sujet. Il lui déclare que ce n'est pas seulement la reconnaissance & l'amitié qui l'ont obligé  
de

Ne hasarder sa fortune & sa vie pour  
 les intérêts de Mr. le Prince, mais le  
 service de leurs Majestés, quoique ce  
 soit par leurs ordres que ce Prince soit  
 détenu, puisque souvent la prudence  
 des Rois est surprise par les artifices  
 de leurs Ministres; que la Reine elle-  
 même en a eu des preuves dans les é-  
 vènemens présens; & qu'à l'égard de  
 ce dernier, il est clair comme le jour  
 que le Cardinal Mazarin n'a tiré de sa  
 Majesté son consentement à cette dé-  
 tention, que pour n'avoir pas en son  
 chemin Mr. le Prince, qui l'auroit  
 traversé dans ses desseins ambitieux.  
 Il lui expose la nécessité qu'il y a que  
 dans la Minorité des Rois les Princes  
 du Sang soient libres, puisque par  
 leur qualité seule ils sont les Chefs  
 du Conseil de la Régence. Il lui re-  
 présente que par les Ordonnances de  
 nos Rois, & par une dernière Décla-  
 ration, les moindres Sujets du Royau-  
 me qui sont arrêtés sans d'autres for-  
 mes que le commandement militaire  
 du Prince, doivent être mis dans les  
 vingt-quatre heures dans les prisons de  
 leurs Juges naturels, & par conséquent  
 qu'il

Décla-  
 ration  
 du 28.  
 Octo-  
 bre  
 1648.

qu'il n'est pas juste que des Princes du Sang ne jouissent pas de ce privilège. Il ajoute ensuite que ces Princes n'ayant personne pour les secourir, il a bien fallu dans cette extrémité chercher des protecteurs à leur innocence, & que dans ce dessein ils ont été contraints de recourir à des secours étrangers, & de leur promettre d'employer leurs soins & leurs peines à détromper Sa Majesté des pernicious conseils de tenir l'Europe en guerre, & Mr. le Prince en prison; comme aussi de leur côté ils se sont obligés de n'entendre jamais à aucunes propositions de paix, qu'au préalable Mr. le Prince ne soit en liberté, parce qu'ils ne pourroient trouver aucune sûreté dans des Traités auxquels le premier Prince du Sang de France n'auroit point donné son suffrage; qu'enfin si les Amis de Mr. le Prince sont assez heureux pour obtenir sa liberté, les Alliés se sont obligés de retirer leurs Troupes, & de laisser les fidèles Amis de ce Prince en liberté de se soumettre aux volontés de Sa Majesté. Sur la plainte que faisoit la Reine, que Mr. le Prince lui  
avoit



avoit parlé trop librement , Mr. de Turenne finit par ces paroles. „ Un „ Prince qui si souvent a exposé sa „ vie & versé son sang à la tête de vos „ armées , pour rendre le nom de „ Votre Majesté redoutable à tous vos „ Ennemis, & sans autre intérêt que „ d'agrandir vos frontières, comme il „ a fait par la prise de tant de Villes „ fortes & importantes, & de Provin- „ ces entières qu'il a conquises, pou- „ voit bien la tête levée vous con- „ seiller la paix dans le Cabinet, „ sans qu'on le pût soupçonner de „ crainte ou d'intelligence, ni de „ manquer de respect à Votre Ma- „ jesté. Mettez-le donc, Madame, „ en état de s'employer à un si „ digne ouvrage ; au lieu qu'en le „ retenant, son innocence opprimée va „ sans-doute ajouter à la Guerre des „ deux Couronnes une Guerre Ci- „ vile & Intestine , où vous allez „ voir vos Sujets se déchirer eux- „ mêmes &c.

Déjà le Duc de la Rochefoucault & les autres Amis des Princes , qui voyoient bien que Montrond n'étoit pas

pas capable de tenir contre des forces considérables, travailloient à gagner les peuples de Bordeaux, & fomentoient leur mécontentement contre le Duc d'Epéron leur Gouverneur. Tout ce qu'il y avoit de Seigneurs attachés au Prince de Condé, remportoient dans ces différentes Provinces de grands avantages. Le Duc de la Rochefoucault envoya Gourville à Stenay, pour en informer Madame de Longueville, qui se prévalant des nouvelles qu'on lui aprenoit, n'oublia rien pour continuer à se rendre redoutable à la Reine. Cependant toute appliquée qu'elle étoit aux intérêts de sa Maison ou du Royaume, elle tournoit de tems en tems les yeux sur les Carmélites de Paris; & à la mort de la Princesse sa Fille, qui n'étoit âgée que de quatre ans, elle écrivit à la Mère Prieure un Billet, où l'on ne trouve rien qui resente l'esprit mondain, quoiqu'alors elle en fût encore bien remplie. „ Je ne puis douter, lui „ dit-elle, que vous n'imploriez la „ miséricorde de Dieu for l'état où

„ il m'a réduite. Il en a fait une  
 „ si grande à ma Fille, en la reti-  
 „ rant du monde avant que de lui  
 „ en avoir fait éprouver les amer-  
 „ tumes, que je n'ai senti pour sa  
 „ perte que ce que l'on ne peut re-  
 „ fuser à la nature. Je ne doute  
 „ point que vous ne l'ayez parmi  
 „ vous; & plût à Dieu, ma Chère, y  
 „ avoir une pareille retraite, ou celle  
 „ qu'il m'y avoit fait tant désirer!

On voit comme elle se souvenoit  
 de ses anciens sentimens; mais peut-  
 être qu'un moment après avoir écrit de  
 la sorte, elle faisoit une Lettre au  
 Ministre d'Espagne pour lui deman-  
 der des troupes, en même tems que  
 par ses correspondances avec tous les  
 Amis qu'elle avoit les armes à la main  
 dans les différentes Provinces du Ro-  
 yaume, elle les soutenoit dans le par-  
 ti qu'ils avoient pris pour ses intérêts  
 & pour les leurs.

Le Duc de la Rochefoucault, qui La  
 dans ses entreprises ne séparoit jamais  
 ses desseins d'avec ceux de Madame  
 de Longueville, se déclara publique-  
 ment contre les opérations du Minis-  
 tre

*La Rochefoucault, Mémoires.*

tre dans son Gouvernement de Poitou, où il avoit rassemblé beaucoup de Noblesse; & comme il apprit que les Troupes du Roi se préparoient à marcher, il fit savoir à Madame de Longueville qu'il appréhendoit que la Princesse de Condé sa Belle-Sœur ne fût pas en sûreté dans Montrond, & il envoya Chavagnac pour l'enlever avec le jeune Duc d'Enguien son Fils. Trois-cens Gentilshommes, ayans à leur tête le Marquis de Sillery, allèrent au-devant d'elle. D'abord elle fut conduite à Turenne, d'où elle écrivit au Roi une assez longue Lettre, où elle fait un dénombrement de toutes les violences dont elle charge le Cardinal Mazarin, & de ses démarches odieuses contre Mr. le Prince, malgré son rang, malgré les services qu'il a rendus à l'Etat, & malgré son innocence. „ Toute cette op-  
 „ pression, *dit-elle*, me donne, Sire,  
 „ une juste crainte d'aller me jeter  
 „ aux pieds de Votre Majesté, pour  
 „ lui présenter, avec mes très-hum-  
 „ bles services, un Prince de votre  
 „ sang, âgé de sept ans, qui est le  
 „ ref.

„ reste du naufrage d'une Maison qui  
 „ n'a jamais eu de pensée que pour  
 „ la gloire de votre Nom & l'avanta-  
 „ ge de votre Couronne,,. Elle re-  
 jette sur le Ministre la cause de tous  
 les malheurs, ceux des trois Princes,  
 ceux de la Duchesse de Longueville,  
 du Duc de Bouillon, & de la Roche-  
 foucault. Elle déplore les calamités  
 de la Capitale, les desordres de tout  
 l'Etat, les fatigues où les Personnes  
 Sacrées du Roi & de la Reine sont ex-  
 posées dans les voyages entrepris sans  
 égard aux différentes rigueurs des sai-  
 sons. Elle rapelle les services signalés  
 du Prince son Mari. „ S'ils ne sont  
 „ pas suffisans, *dit-elle*, & qu'il plaise à  
 „ Votre Majesté que j'aie passer ma  
 „ vie dans le Bois de Vincennes, j'en  
 „ employerai tous les momens à prier  
 „ Dieu qu'il comble vos jours de bé-  
 „ nédiction, qu'il fasse prospérer vos  
 „ Armes, qu'il vous rende redouta-  
 „ ble à vos Ennemis, chéri de vos Su-  
 „ jets, respecté de vos Alliés; qu'il  
 „ fasse connoître en vous les vertus  
 „ de Henri le Grand & celles de Louis

, le Juste , qui vous rendront le digne Successeur de ces grands Monarques &c.

Il n'est pas hors de vraisemblance que Madame de Longueville avoit pu dicter de loin cette Lettre: car elle étoit informée de tout, & du haut de la Citadelle de Stenay ses lumières se répandoient sur tous ceux qui travailloient pour ses intérêts dans les différentes Provinces de France.

Quand on eut fondé les Habitans de Bordeaux, ils parurent dans des dispositions favorables; & la Princesse de Condé, dont la marche étoit dirigée de loin par les conseils de Madame de Longueville, vint à Castres avec le Duc d'Enguien, accompagnée des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, & de plus de mille Gentilshommes des plus considérables de ces Provinces. Elle vint ensuite jusqu'au Pont de Bordeaux, avec le Prince son Fils & quelques Gentilshommes de sa Maison. Au sortir de la barque un carosse les attendoit sur le quai, & les conduisit au logis qu'on leur avoit pré-

paré au milieu d'une foule innombrable de peuple, qui crioit *Vive le Roi & Messieurs les Princes!*

Comme le Ministre avoit envoyé un ordre par lequel le Parlement de cette Ville & les Jurats étoient avertis de ne point laisser entrer Madame la Princesse dans Bordeaux; où si elle y étoit déjà, de l'y arrêter, les Chambres s'étant assemblées, la Princesse de Condé, tenant par la main le Duc d'Enguien le visage baigné de larmes; avoit demandé aux Juges, à mesure qu'ils entroient, de lui faire justice sur la requête, & de lui donner une sûreté qu'elle n'avoit pu trouver dans aucun endroit du Royaume. Quand les Juges furent assemblés, elle entra dans la Chambre, tenant son Fils par la main, redoublant ses larmes; & les sanglots interrompant ses paroles elle se jeta à genoux, & en cette posture elle demanda justice pour elle & pour son Fils. Elle tira les larmes des yeux de tout le monde, on s'empresça pour la relever, & on la prit de vouloir bien, pendant la délibération, passer dans une chambre où on lui

avoit fait apporter des chaises. Il fut ordonné que l'on prieroit la Princesse de faire retirer tous ceux qui l'accompagnoient, à la réserve des Officiers de sa Maison. Elle le promit, & les Gens du Roi ayant donné leurs conclusions, il fut ordonné que le Roi feroit très-humblement supplié d'arrêter les desordres naissans dans la Province à l'occasion du Duc d'Epéron, dont ils demandoient l'exclusion du Gouvernement, & que sous le bon-plaisir de Sa Majesté Madame la Princesse, le Duc d'Enguien son Fils, & & ceux de sa Maison, demeureroient tous dans la présente Ville en toute sûreté, & qu'il y auroit eu une lâcheté sans exemple & reprochable au Parlement, & à la Ville de Bordeaux, d'avoir livré entre les mains du Cardinal Mazarin & du Duc d'Epéron Madame la Princesse & Mr. le Duc d'Enguien.

Le Roi & la Reine ayant su que Bordeaux s'intéressoit si vivement pour la Princesse de Condé, résolurent de se transporter dans cette Province, & s'étant rendus à Bourg, les



Habitans de Bordeaux députèrent vers le Roi, pour l'assurer qu'ils étoient prêts d'ouvrir les portes à Sa Majesté, pourvu qu'elle n'eut point à sa suite le Cardinal Mazarin, qui leur avoit rendu tant de mauvais services, pour favoriser les vexations du Duc d'Epemon leur Gouverneur. La Cour jugeant bien que les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault donneroient d'utiles conseils à ces Peuples, on continua les Députations, on dressa les Articles, & la Paix fut bientôt conclue avec amnistie générale, à des conditions avantageuses pour la Princesse de Condé, qui eut permission de se retirer avec son Fils dans l'une de ses Terres ou à Montrond, & les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault eurent aussi la liberté dans leurs Domaines de jouir en sureté de leurs biens & de toutes les douceurs d'une paix profonde.

La Princesse de Condé étant partie de Bordeaux avec le Duc d'En-  
guen, rencontra sur la route le Ma-  
rshal de la Meilleraye, qui s'apro-  
cha

cha de la petite galère pour la saluer. Elle lui dit qu'elle alloit à Bourg dans le dessein de se jeter aux pieds de la Reine, & qu'elle croyoit ne pouvoir mieux s'adresser qu'à lui pour en obtenir la permission. Il consentit à ce qu'elle désiroit, & retourna pour s'acquiescer auprès de la Reine de la commission qu'on lui donnoit. La Reine en parut d'abord surprise, & dit qu'elle ne savoit pas où la loger : *ma Femme la logera*, dit le Maréchal, *si Votre Majesté le veut*. La Reine ne pouvant plus refuser, consentit. La Maréchale de la Meilleraye alla prendre la Princesse de Condé, qui venoit de recevoir de la part de la Reine, au sortir de la galère, une assurance qu'elle seroit la bien venue. Quand elle parut, le Cardinal étoit seul avec la Reine : elle se jeta à genoux tenant son Fils par la main, & son compliment fut accompagné de beaucoup de larmes & de sanglots. Quelques gens dirent que sa douleur l'avoit embellie. Elle ne se voyoit pas avec agrément dans l'illustre Maison où elle étoit entrée. Mada-  
me

me la Princesse Douairière & Madame de Longueville ne l'estimoient que médiocrement. Ce n'est pas qu'elle n'eût du mérite, mais c'est qu'il en falloit beaucoup pour plaire à ces deux Princesses. *Madame de Motteville.*

Après qu'elle eut salué la Reine, le Duc de Bouillon & le Duc de la Rochefoucault allèrent souper avec le Ministre, & parlèrent apparemment à cœur ouvert sur la prison des Princes & sur l'éloignement de Madame de Longueville: mais ces Messieurs ne purent l'ébranler, & il repoussa les assauts de leur éloquence avec toutes les politesses de son manège ordinaire.

La Cour se rapprocha de Paris, & resta quelque tems à Fontainebleau, pour se reposer des fatigues d'un long voyage.

Avant que Bordeaux eut fait la Paix, le Duc de la Rochefoucault, toujours occupé des intérêts de Madame de Longueville, avoit envoyé Gourville à Stenay, comme nous l'avons dit, pour l'informer de la situation favorable où se trouvoient leurs

affaires par le secours que l'Espagne leur promettoit. Gourville avoit été pris sur la route par les troupes du Roi : mais comme l'habileté de son esprit alloit jusqu'à savoir contrefaire l'homme qui n'en a point, Madame de Longueville avec une rançon modique l'envoya dégager, avant que la Cour scût l'importance de ce Prisonnier. Cette Princesse soutenoit toujours ses entreprises avec le même courage, & se rendoit redoutable à l'Autorité Souveraine ; car elle continuoit à s'attirer l'admiration de toute la France & des Nations Etrangères. Il y a même encore bien de l'apparence qu'elle donna le conseil à la Princesse de Condé sa Belle-Sœur de présenter au Parlement, après la seconde translation des Princes, cette requête dans laquelle elle exposoit comment elle fut obligée de sortir de Chantilly pour se réfugier à Montrond ; comment la requête de Madame sa Belle-Mère avoit été rejettée, & sa personne renvoyée ; comment après la Paix de Bordeaux elle alla se jeter aux pieds de la Reine les larmes aux yeux avec

le Duc d'Enguien, la seule espérance qui lui restoit dans son malheur, & fut reçue de Sa Majesté, qui daigna lui promettre que demeurant dans la soumission elle obtiendrait de la justice du Roi ce que les mouvemens excités jusqu'alors avoient empêché. Ensuite elle ajoute que bien loin de voir le succès de ces paroles de clémence, elle vient d'apprendre que Messieurs les Princes de Condé, de Conti & le Duc de Longueville, ont été transférés au Havre, lieu fatal pour la malignité de l'air, & les autres incongruïens qu'elle rapporte; que d'ailleurs Madame sa Belle-Mère étant réduite par son affliction aux dernières extrémités de sa vie, elle seule est en puissance d'implorer l'équité des Loix, que depuis la détention des Princes Mr. le Procureur-Général n'a pris aucunes conclusions contre eux; qu'il plaise donc à ces Messieurs d'ordonner que Mr. le Procureur-Général soit présentement mandé pour déclarer s'il a quelque chose à proposer contre les Princes, & à faute qu'il sera puissamment pourvu à leur liberté en la manière

qu'il sera jugé à propos pour le bien du Royaume , pour l'observation des Ordonnances , & notamment de la Déclaration du 8. Octobre 1648 ; & que cependant pour la sûreté des personnes des-dits Princes, ils seront conduits & amenés au Louvre , & gardés par un Gentilhomme , Officier de la Maison du Roi.

2 D<sup>c</sup>.  
1650.

Les Princes avoient été conduits de Vincennes à Marcoussis le 28. Août, mais ils n'y restèrent que trois mois , & furent de-là transférés au Havre de Grace. Avant que d'y entrer , ils trouvèrent moyen , dans un endroit où ils arrêterent pour dîner, d'écrire au Parlement la Lettre suivante.

### MESSIEURS,

„ Si nous avions pu trouver plu-  
„ tôt moyen de vous adresser nos  
„ plaintes & d'implorer votre justice,  
„ nous n'aurions pas si longtems at-  
„ tendu : mais la même violence qui  
„ a fait que contre toutes formes  
„ de justice on nous a arrêtés pri-  
son-

sonniers, nous en a ôté absolument tous les moyens. Nous n'avons pas sitôt vu l'apparence de le pouvoir faire, que nous avons donné charge à nos Proches, de vous présenter requête en notre nom, & de faire toutes les autres poursuites nécessaires; ne doutant pas que l'on ne nous ôte à l'avenir, comme l'on a fait par le passé, tous les moyens de nous pouvoir adresser à vous, & de vous faire voir la sincérité de nos actions, qui n'ont jamais eu pour but que le Service du Roi. Nous espérons que votre Compagnie n'abandonnera pas des Personnes qui ont l'honneur d'être de la Maison Royale & de votre Corps, & qui font assez paroître leur innocence; puisqu'on n'ose les accuser, & qu'on les mène hors de votre ressort, & en lieu où ils n'aurent plus moyen d'avoir recours à Vous, & d'où ni Vous ni Leurs Majestés ne les pourront peut-être retirer quand leurs Ennemis seront maîtres de la Place où on les mène, comme ils le sont déjà de leurs Person-

172 VIE DE MADAME

„ nes, & où même il y a apparence  
 „ que leurs vies ne seront pas en sureté. Vous ferez une action digne  
 „ de Vous, en tirant des Innocens  
 „ d'oppression, & en ne souffrant pas  
 „ que l'on contrevienne à une Déclaration que vous avez obtenue avec  
 „ tant de justice & de gloire, & Vous  
 „ nous obligerez à employer nos vies  
 „ & nos libertés pour votre service,  
 „ & vous témoigner que nous sommes.

MESSIEURS,

*Vos très-humbles & très-affectionnés*  
 Serviteurs, LOUIS DE BOURBON,  
 ARMAND DE BOURBON, HENRI  
 D'ORLEANS.

*Le 19. Novembre 1650.*

Ce fut sans-doute pour Mr. le Prince un desagrément bien sensible de se voir sous l'empire de la Duchesse d'Aiguillon son Ennemie, & il n'y en eut pas moins pour le Duc de Longueville de traverser en équipage de Captif les Places de son Gouvernement.

Ces



Cette seconde translation des Princes toucha beaucoup Madame de Longueville; mais quand trois ou quatre jours après elle sut la mort de Madame la Princesse sa Mère, elle en fut encore bien plus vivement affligée; & sans-doute une telle perte méritoit bien des regrets. Il y avoit toujours eu dans les sentimens de cette Princesse, dans ses discours, dans ses manières, une dignité qui relevoit infiniment l'éclat de sa naissance & de son union avec le premier Prince du Sang. Elle avoit eu la permission de quitter Vallery pour venir à Châtillon sur Loire, petite Ville assez agréable, où depuis quatre ou cinq mois elle habitoit dans une maison d'emprunt; accablée par ses propres malheurs, & par ceux de ses Enfants, qui lui étoient encore plus sensibles que les siens. Elle fut attaquée d'une violente fièvre avec d'extrêmes souffrances, qui durèrent près de quarante jours, sans que ni les soins ni les remèdes pussent la guérir. Dès-qu'elle connut le danger où elle étoit, elle régla toutes ses affaires, & choisit  
le

le Président de Nesmond, pour Exécuteur de ses dernières dispositions, entre autres de celle de distribuer une Somme de trois-cens-mille livres aux Pauvres, qu'elle avoit toujours secourus très-abondamment pendant sa vie. Elle envoya l'Abbé de Roquette à la Reine, pour l'assurer qu'elle mourroit sa très-humble Servante, & pour la prier de réfléchir sur l'innocence de ses Enfans, dont l'oppression la mettoit au tombeau. La Reine parut touchée de ses maux, & lui fit dire qu'elle feroit tout son possible pour la consoler. Enfin, quelques momens avant sa mort, elle fit approcher de son lit la Comtesse de Brienne, qui avoit l'honneur d'être sa Parente, & qui se trouvoit auprès d'elle depuis quelques jours, & lui tendant une main défaillante: *Ma chère Amie, lui dit-elle, mandez à cette pauvre Misérable qui est à Stenay l'état où vous me voyez, afin qu'elle aprenne à mourir.* Madame la Princesse fut regrettée d'une infinité de personnes. Elle étoit dans un âge qui lui pouvoit faire encore espérer une longue suite d'années.

nées. Elle paroïssoit saine, & conservoit encore de la beauté.

Huit jours après sa mort son corps fut transporté de Châtillon à St. Maur près Paris, & fut reçu par l'Evêque d'Avranches dans l'Eglise Abbaticale, où ce Prélat célébra les Vêpres pontificalement. Tous les jours on fit un Service jusqu'au dixième jour, que l'on en fit un très-solemnel. Tous les Officiers de la Maison y assistèrent, & l'Oraison Funèbre fut prononcée par un Aumônier du Roi, Chanoine du lieu.

Pendant que le corps de Madame la Princesse fut à St. Maur, Mr. le Prince écrivit au Président de Nesmond, pour le charger de voir la Reine, & la prier de faire rendre à sa Mère les honneurs qui étoient dûs à sa condition. La Reine y consentit, & donna ordre à Saintot que toutes les cérémonies requises en pareille occasion fussent observées. Elles le furent très-exactement, & plus qu'on ne le devoit attendre pour une Personne exilée & disgraciée. Car le lendemain du dernier Servi-  
ce,

*Gaz.  
zeite  
de  
Fran-  
ce. 24.  
O<sup>r</sup>.  
1650.*

*Ga-*

*cette  
de  
Fran-  
ce.*

ce, le corps ayant été mis dans un chariot couvert d'un drap mortuaire de velours noir avec des armes, & traîné par six chevaux caparaçonnés de même, entouré de deux-cens Valets de pied portant des flambeaux, & suivi de quatre-cens Officiers de la Défunte tous en deuil, & de grand nombre de Carrosses aussi en deuil, le Sr. de Saintot Maître des Cérémonies assisté de deux Héraults-d'Armes marchant devant le corps. Le Convoi fit un entrepos dans l'Eglise des Jésuites de la rue St. Antoine, & le corps fut reçu par l'Evêque d'Auxerre, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs & de Dames du premier rang. La Messe fut chantée solennellement, & l'après-dînée on continua la marche dans le même ordre jusqu'aux grandes Carmélites du Fauxbourg St. Jaques, où Madame la Princesse devoit être inhumée. Ce n'est pas ici le lieu de faire un détail de la magnificence de cette Cérémonie. Les Gazettes de France en firent dans le tems une très-ample

relation. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en ce genre de Spectacle, il ne s'en est guères vu de plus pompeux.

Toutes ces tristes circonstances furent envoyées dans la Citadelle de Stenay, où Madame de Longueville avoit été informée de tout, & complimentée par les Lettres de plusieurs personnes. Celle entre autres qu'elle reçut de l'Evêque de Vence, est trop belle pour ne la pas rapporter ici toute entière.

## MADAME,

„ Dès-que j'ai trouvé une adresse  
 „ assurée pour écrire à Votre Altesse,  
 „ je n'ai pas voulu différer un moment de vous rendre ce devoir. Je  
 „ voudrois en avoir un sujet moins  
 „ funeste, que celui de la mort de Madame la Princesse. En quelque  
 „ tems qu'elle fût arrivée, je l'aurois  
 „ amèrement sentie : mais dans la conjoncture présente, elle est accompagnée de si douloureuses circonstances, que j'en ressens au fond  
 Tome I. M „ du

„ du cœur une affliction que je ne  
 „ saurois exprimer. Les malheurs  
 „ dont elle étoit accablée, avoient aug-  
 „ menté mon respect & ma tendresse  
 „ pour elle. Sa constance, véritable-  
 „ ment chrétienne, me rendoit sa vie  
 „ plus précieuse. Et quand je confi-  
 „ dérois que ses illustres Enfans a-  
 „ voient dans leurs chaînes la conso-  
 „ lation de savoir qu'elle étoit libre,  
 „ & qu'elle travailloit pour leur liber-  
 „ té, je faisois des vœux plus ardens  
 „ pour la conservation d'une Person-  
 „ ne de laquelle dépendoit le salut de  
 „ quatre autres. Mais Dieu, qui ne  
 „ suit pas toutes nos inclinations, a  
 „ voulu nous ôter le seul bien qui sem-  
 „ bloit vous rester dans la vie, & ti-  
 „ rer la dernière épreuve de votre  
 „ foi. Elle est si rude, Madame,  
 „ cette épreuve, qu'il ne faut pas  
 „ une ame moins forte que la vôtre  
 „ pour la supporter. Mais celui qui  
 „ veut faire un si grand essai de votre  
 „ soumission à ses volontés, vous for-  
 „ tifiera sans-doute à-mesure que vous  
 „ serez touchée, & vous donnera le  
 „ cœur qu'il vous demande en cette

„ occasion. Vous en avez fait paroî-  
 „ tre un très-généreux & au-delà de  
 „ votre sexe, quand il a fallu. Il  
 „ faut aujourd'hui en montrer un be-  
 „ aucoup plus fort; & pour être tel,  
 „ il suffit qu'il soit chrétien. Il suffi-  
 „ roit d'un cœur héroïque, pour les  
 „ disgrâces qui peuvent attaquer les  
 „ Héroïnes. Mais pour résister au  
 „ plus tendre, au plus juste, au plus  
 „ violent sentiment de la nature, dans  
 „ un accablement, ou pour mieux  
 „ dire dans un foudroyement tel que  
 „ celui de votre Maison & de toutes  
 „ les Personnes qui vous sont chères,  
 „ il faut, comme je viens de vous di-  
 „ re, un cœur chrétien, & du plus  
 „ pur christianisme que l'Evangile  
 „ enseigne. Cette constance héroï-  
 „ que dont la Philosophie se vante,  
 „ est d'ordinaire, ou une insensibilité  
 „ naturelle, ou une feinte très-péni-  
 „ ble, ou une constance forcée & plei-  
 „ ne de trouble. Les yeux ne pleu-  
 „ rent pas, la bouche ne fait point  
 „ de plaintes, le cœur ne pousse point  
 „ de soupirs; mais le cœur est à la gê-  
 „ ne, il étouffe, il crève, & se dé-

„ chire en secret avec d'autant plus  
„ de cruauté, qu'il n'oseroit faire pa-  
„ roître son desespoir. Quand même  
„ il seroit bientôt guéri d'une si gran-  
„ de plaie, ce seroit par une plus dan-  
„ gereuse ; puisque la Foi n'auroit  
„ point fait cette guérison, mais la Rai-  
„ son Humaine ou la Vanité. Celle  
„ que la Grace de Dieu opère dans  
„ un cœur chrétien, ne peut avoir  
„ aucun de ces défauts ; & si elle est  
„ douloureuse & longue, elle est assu-  
„ rée & inviolable. Sa douleur mê-  
„ me a ses délices ; son trouble est ac-  
„ compagné de paix ; il y a du jour  
„ dans ses ténèbres, & de la joie dans  
„ sa tristesse. Les larmes coulent,  
„ non pas comme un torrent qui ra-  
„ vage tout ce qu'il rencontre, mais  
„ comme un ruisseau qui rafraîchit  
„ tout ce qui le touche. Les soupirs  
„ n'étouffent pas le cœur, mais ils le  
„ soulagent : on se plaint sans mur-  
„ murer, & on est tendre sans être  
„ abbatu. Enfin, ou l'on se sacrifie,  
„ ou l'on consent à son sacrifice.

Voilà , Madame , *continue-t-il*,  
une ame aussi grande que la

„ vô-



„ vôtre , doit se consoler dans une  
 „ perte à laquelle je ne puis songer  
 „ sans frémir. Toute autre manière  
 „ de la supporter, non seulement est  
 „ indigne de vous, mais elle est trom-  
 „ peuse, inutile & nuisible.

„ Dieu qui vous aime, puisqu'il  
 „ vous châtie si sévèrement, veut  
 „ qu'en cette perte vous fassiez un  
 „ grand gain pour l'autre Vie. Vous  
 „ voyez la vanité des Grandeurs de  
 „ ce Monde, & vous seriez inexcusa-  
 „ ble de l'aimer & de l'estimer, après  
 „ une si terrible expérience de sa fo-  
 „ lie, de son injustice, de son ingra-  
 „ titude, &, pour tout dire en un  
 „ mot, de son néant. Il ne faut  
 „ plus dire qu'il est un séducteur;  
 „ car depuis quelque tems il a per-  
 „ du pour vous tous ses charmes, &  
 „ l'apparence même de la séduction.  
 „ Votre Altesse qui a l'esprit si clair,  
 „ pénètre mieux que moi cette vé-  
 „ rité, & je ne doute pas qu'elle  
 „ n'en fasse l'usage que Dieu lui de-  
 „ mande. Madame la Princesse est  
 „ dans son sein, & nous devons le  
 „ croire d'autant plus assurément,

„ qu'elle est morte sur la Croix de  
„ Jésus-Christ, après y avoir été atta-  
„ chée depuis quelque tems.

„ Avoir été la plus aimable Person-  
„ ne du monde, & la plus aimée; avoir  
„ porté les Lys sur sa tête, & donné  
„ à la France des Héros & des Hé-  
„ roïnes; avoir eu tous les dons de  
„ l'esprit & du corps; avoir possédé  
„ de grands biens, & avoir joui d'une  
„ longue santé : ce sont des choses  
„ très-dangereuses, & peu propres à  
„ nous faire acquérir la Couronne du  
„ Ciel; & sans celle-ci, que serviroit  
„ d'être Reine de tout le Monde?  
„ Mais avoir souffert autant, & de la  
„ manière, & de la part des Person-  
„ nes dont Madame votre Mère a  
„ souffert, c'est un grand préjugé  
„ pour la Royauté Eternelle, qui n'est  
„ promise qu'aux Crucifiés. Vous  
„ me pardonnerez, s'il vous plaît  
„ Madame, cette longue Lettre, où  
„ mon esprit a moins de part que mon  
„ cœur. Aussi est-ce par les senti-  
„ mens de respect & de compassion  
„ que je conserve pour Votre Altesse,  
„ que

„ que je la supplie de croire que je serai  
 „ toute ma vie &c.

Madame de Longueville en cette occasion fut aussi consolée par les Lettres des Carmélites, avec lesquelles, malgré ses engagemens dans les Affaires d'Etat, elle avoit recommencé d'entretenir quelque commerce, comme on le peut voir par cette Réponse qu'elle fit à la Mère Prieure.

„ J'ai reçu hiér tout à la fois trois 14.  
 „ de vos Lettres, dont la dernière *Déc.*  
 „ m'apprend notre commune perte. 1650.  
 „ Vous jugez bien en quel état elle  
 „ me doit mettre, & c'est mon silen-  
 „ ce, plutôt que mes paroles, qui doit  
 „ faire connoître ma douleur. Je suis  
 „ accablée, ma chère Mère, & c'est  
 „ à ce coup que je ne trouve plus de  
 „ force dans mon ame. Il y a des  
 „ circonstances si cruelles que je n'y  
 „ puis songer sans mourir, & je ne  
 „ puis néanmoins penser à autre cho-  
 „ se. Cette pauvre Princeesse est mor-  
 „ te au milieu de l'adversité de sa Mai-  
 „ son, abandonnée de tous ses En-  
 „ fans, & accompagnée seulement  
 „ des tourmens & des peines qui ont

„ terminé sa misérable vie. Car en-  
„ fin, ce sont les maux de l'esprit  
„ qui ont causé ceux du corps; & je  
„ tiens par-là cette mort plus dure,  
„ que si elle avoit été tuée par les gé-  
„ hennes & par les supplices corporels.  
„ Elle même m'en laissera d'éternels  
„ regrets dans l'esprit, & me les lais-  
„ se au point de ne pas sentir le bon-  
„ heur, quand même il m'en vien-  
„ droit quelqu'un; puisque ma pauvre  
„ Mère ne l'aura pas partagé, avant  
„ que de sentir l'amertume de son  
„ heure dernière. Je ne sais aucune  
„ des particularités qui l'ont accom-  
„ pagnée, & je m'adresse à vous pour  
„ vous conjurer de me les vouloir  
„ apprendre exactement. C'est en  
„ m'affligeant que je me dois soulager.  
„ Ce récit fera ce triste effet, & c'est  
„ pourquoi je vous le demande; car  
„ enfin, vous voyez que ce ne doit  
„ pas être le repos qui succède à une  
„ douleur comme la mienne, mais  
„ un tourment secret & éternel. Aussi  
„ je me prépare à le porter en la vue  
„ de Dieu, & de mes crimes qui ont  
„ appesanti sa main sur moi. Il aura  
„ peut-

„ peut-être pour agréable l'humiliation  
 „ de mon cœur, & l'enchaînement de  
 „ mes misères profondes. Vous les  
 „ adoucirez un peu, si je puis espérer  
 „ de votre amitié la part que la Per-  
 „ sonne que nous pleurons en possé-  
 „ doit ; & c'est le plus précieux de ses  
 „ héritages pour moi. J'ose vous as-  
 „ surer, que je dis cela de toutes cel-  
 „ les de chez vous à qui elle étoit  
 „ chère. Que si je suis indigne par  
 „ le peu que je veux, d'obtenir ce  
 „ que je demande, je le mérite au-  
 „ moins par ma tendresse, qui aug-  
 „ mente pour vous, ce me semble,  
 „ par la triste & nouvelle liaison que  
 „ notre perte nous fait faire. Adieu,  
 „ ma chère Mère, mes larmes m'a-  
 „ veuglent ; & s'il étoit de la volonté  
 „ de Dieu qu'elles causassent la fin de  
 „ ma vie, elles me paroïtroient plu-  
 „ tôt les instrumens de mon bien,  
 „ que les effets de mon mal. Adieu  
 „ encore une fois, ma chère Mère.  
 „ Soyez assurée pour vous & pour  
 „ toutes mes Amies, que j'hérite de  
 „ l'amitié que celle qui n'est plus  
 „ M 5 „ vous

„ vous a portée, & que je la regarderai toute ma vie en vous &c.

On ne reconnoîtroit pas au stile de cette Lettre, une Personne engagée dans les Négociations les plus difficiles ; car elle y parle véritablement comme une Ame convertie, mais l'heure n'en étoit pas encore venue. Ces grandes graces décisives ne faisoient dans son esprit que de courtes apparitions, & passaient comme un éclair. De tems en tems elle avoit de ces retours soudains, qui faisoient beaucoup espérer, & qui retraçoient, pour ainsi dire, une Carmélite encore postulante, mais le moment d'après elle vous échappoit.

Toute son application tendoit à trouver les moyens de faire sortir les Princes. Elle avoit envoyé au Duc de la Rochefoucault un plein-pouvoir pour réconcilier toute sa Maison avec le Cardinal, pourvu-qu'il les voulût élargir. Ce Duc, qui désiroit ardemment de lui donner cette joie, & qui étoit soutenu par les bonnes dispositions du Parlement, essaya de persuader

der au Cardinal Mazarin de mettre les Princes en liberté, pour s'acquérir à lui seul le mérite de l'avoir fait. Il étoit alors venu se cacher à Paris chez la Princesse Palatine, où, sans que les Frondeurs en scussent rien, on lui communiquoit tout ce qui se proposoit pour suivre cette Négociation. Quand il vit les affaires bien arrangées pour réussir, il souhaita que le Ministre pût y mettre la dernière main; car il s'imaginait que par cette voie, outre le plaisir qu'il feroit à Madame de Longueville, l'union qui se formeroit entre Mr. le Prince & le Cardinal seroit très-avantageuse à ses propres intérêts, & lui attireroit les plus grands bienfaits de la Cour. Il fit donc savoir au Ministre, qu'il désireroit avoir avec lui une entrevue secrète; & pour sûreté de sa personne lui demanda un écrit de sa main, ce qu'il obtint facilement.

Le Cardinal lui fut fidèle. Un Agent sûr menoit le Duc à l'appartement du Ministre au Palais Royal par un escalier dérobé. Le Cardinal seul, avec une bougie à la main,  
ve-

venoit leur ouvrir la porte. Sans-doute il jouoit gros jeu de se livrer de la sorte au meilleur Ami de Mr. le Prince & de Madame de Longueville : mais le Duc de la Rochefoucault ne risquoit pas moins, car le Ministre auroit pu le faire arrêter. Tous deux cependant demeurèrent dans les procédés d'honneur, mais la Négociation ne réussit pas ; parce que le Cardinal redoutoit toujours les projets audacieux du Prince de Condé, l'art des intrigues dans Madame de Longueville, & l'ambition démesurée du Duc de la Rochefoucault.

On s'intéressoit tellement à l'élargissement des Princes, que la Noblesse de toutes les Provinces du Royaume accourut à Paris ; & la foule s'en trouva si grande, que pour tenir leurs Assemblées ils furent contraints de prendre la grande salle des Cordeliers. Cependant cette délivrance recevoit de nouveaux obstacles, fabriqués par la Cabale des Frondeurs ; & ils n'auroient pas été si-tôt délivrés, si Madame de Chevreuse, que les Cabaleurs avoient à leur tête, n'eut pris des senti-



timens favorables, dans l'espérance que sa Fille épouserait le Prince de Conti. Le Duc d'Orléans fut gagné le premier. Le Premier Président prenoit l'intérêt du Prince de Condé, parce que son Fils Champlâtreux, ayant toujours servi d'Intendant dans les Armées de ce Prince, en étoit aimé. Enfin le Parlement s'expliqua respectueusement, mais fortement; & le trentième du Mois de Décembre on rendit ce fameux Arrêt, par lequel il fut ordonné que très humbles remontrances seroient faites à la Reine, pour demander la liberté des Princes, & le retour de Madame de Longueville à Paris. Il y eut encore des contestations pendant un mois & demi entre les Partis diversement intéressés; mais le 11. Février au soir, <sup>Ga-</sup> Leurs Majestés firent expédier <sup>zette</sup> un <sup>de</sup> Pouvoir au Maréchal de Grammont, <sup>Fran-</sup> & au Marquis de la Vrillière Secrétaire-d'Etat, avec les Ordres nécessaires <sup>ce.</sup> pour la liberté des Princes; & le lendemain ce Maréchal partit avec le Duc de la Rochefoucault, le Président Viole, & Arnaud Maréchal-de-Camp,

Camp, pour se rendre avec le plus de diligence qu'ils pourroient au Havre, où la Reine avoit envoyé le Marquis de Comminges Capitaine de ses Gardes, pour témoigner aux Princes la joie qu'elle avoit de leur liberté.

Le Cardinal Mazarin, toujours poursuivi par la haine publique, s'étant résolu de s'y soustraire, sortit en même tems du Royaume; mais auparavant il voulut apprendre aux Prisonniers leur délivrance, & prévenir ceux qui portoient les Ordres de la Cour, en sorte qu'il leur annonça le premier les Volontés de la Reine. Tout le monde fait avec quelle indifférence, pour ne pas dire avec quel mépris, il fut reçu de Mr. le Prince. Ainsi dans le même moment qu'ils monterent en carrosse pour revenir à la Cour, le Cardinal Mazarin continua sa route vers Breuil en Allemagne dans l'Electorat de Mayence.



V I E  
DE MADAME  
LA DUCHESSE  
DE LONGUEVILLE.



*LIVRE QUATRIEME.*

**P**ersonne n'ignore comment les Princes furent reçus par le Duc d'Orleans, qui étoit allé au-devant d'eux jusqu'à St. Denis, & de-là jusqu'à Paris. Les chemins étoient bordés de carosses. La Reine fut outrée de dépit, qu'il y eut dans sa chambre une si grande foule de monde pour voir arriver Mr.  
le

le Prince; mais elle affecta de paroître gaie, quoique personne ne le crût. Le compliment du Prince fut assez court, & celui du Prince de Conti & du Duc de Longueville encore plus. Le Prince de Condé sortoit de prison. Le ressentiment de vengeance dans le cœur contre ses Ennemis, qu'il savoit bien qui ne lui avoient rendu la liberté que par une politique très-désobligeante, il se mit à railler avec la Reine, & avec tout ce qu'il y avoit-là de gens, comme s'il eût été encore prisonnier, & que le Cardinal eût été à la Cour. On ne peut représenter quelles furent les acclamations du Peuple Parisien, si stable dans ses sentimens, qu'après avoir fait des feux de joie lorsqu'on mena ces Princes en prison, il en fit treize mois après lorsqu'ils eurent été délivrés.

Au bout de quelques jours le Parlement, toutes les Chambres assemblées, vérifia la Déclaration du Roi pour reconnoître l'innocence du Prince de Condé, du Prince de Conti du Duc de Longueville; & le  
mé-

même jour les Députés du Parlement de Rouën furent présentés à leurs Majestés, pour leur demander le rétablissement du Duc de Longueville dans son Gouvernement de Normandie. \*

Quand les Espagnols eurent appris que les Princes étoient en liberté, jugeant bien que Madame de Longueville retourneroit incessamment à la Cour, ils la firent prier de se souvenir qu'elle s'étoit engagée à ne se point séparer d'avec eux, que la Paix générale ne fût conclue. Elle leur

\* Dans cette Déclaration, que le Parlement avoit vérifiée, non seulement on y reconnoissoit l'innocence des Princes, mais on y annulloit toutes les Déclarations données contre Madame de Longueville. Et ce fut en conséquence que Sarrazin fit ce Couplet pour divertir cette Princesse.

Aujourd'hui le Parlement  
 Vous absout d'être rebelle,  
 Récevez le compliment  
 Que je vous en fais, la Belle;  
 Vous n'êtes plus criminelle,  
 Si ce n'est de éze-Amours.  
 Mais, ma foi, vous êtes rebelle;  
 Que vous le serez toujours.

Tom. I.

N

manda que c'étoit aussi pour y travailler qu'elle avoit tant d'empressement de retourner à Paris, & que si tous les soins qu'elle emploieroit ne réussissoient pas & ne les contentoient pas, elle leur promettoit de revenir à Stenay pour satisfaire à ses engagemens. Elle envoya Sarrazin à Bruxelles, pour remercier l'Archiduc des bons offices qu'elle en avoit reçus pendant la disgrâce du Prince : & ce Prince, par le conseil du Comte de Fuenfaldague, Ministre du Roi d'Espagne, se contenta de ce qu'elle leur promit ; *espérant, disoit-il, que du caractère dont elle étoit, elle donneroit lieu à de nouveaux mouvemens dont il pourroit profiter.*

Quoique la Duchesse de Longueville eût une vive impatience de se rendre au-plutôt à Paris, après l'heureuse nouvelle de la liberté des Princes, le désir de la Paix eut néanmoins tant de pouvoir sur son esprit, qu'elle différa son départ de Stenay pour pouvoir suivre le dessein qu'elle avoit de disposer les affaires à une Trêve ou une Suspension d'armes entre la France & l'Espagne, pendant laquelle on  
pût

pût avec plus de facilité travailler à cette Paix tant désirée. Il lui vint donc avant que de partir quelques Lettres de Mr. le Prince, qui touchant ces Négociations prenoit des mesures non seulement avec elle, mais encore avec Mr. de Turenne, auquel il écrivoit tout ce qu'on peut de plus obligeant, pour lui témoigner combien il étoit sensible aux services que ce Grand Homme lui avoit rendus pendant sa prison. Les Espagnols, en conséquence de ces projets formés par cette Princesse, envoyèrent une personne qualifiée à Stenay, avec un pouvoir suffisant à cette fin; & de la part de la France, le Sr. Fouquet de Marilly, Conseiller au Parlement, eut ordre de se rendre au même lieu, pour entrer en conférence. Dès-que Madame de Longueville sçut qu'il étoit en chemin, elle partit le sixième de Mars, & vint coucher à Verdun, où elle fut magnifiquement reçue par le Comte de Feuquières, qui en étoit Gouverneur. Les habitans étant sortis en armes au-devant d'elle, comme on fit dans toutes les Villes où elle

N 2

pas-

passa, elle arriva le huitième sur les onze heures du soir à Châlons, où le Prince de Conti l'attendoit. Après s'y être reposée le lendemain, & avoir été saluée par tous les Corps de Ville, elle arriva le treizième à Paris, où dès le jour même elle fut visitée par son Altesse Royale, par MADemoiselle, & par un grand nombre d'autres personnes de haute condition.

Le lendemain elle alla saluer Leurs Majestés, qui lui firent un accueil très-favorable. Tout le monde dans Paris applaudissoit à son courage & à sa conduite ; & l'on faisoit en même tems l'éloge de la Princesse de Condé, qui n'étoit pas encore arrivée, à cause d'une indisposition qui l'avoit retardée en chemin.

*Madame de Motteville.*

Madame de Chevreuse, toujours dans la confiance de voir bientôt la Fille Princesse de Conti, avoit été au-devant de Madame de Longueville, & fit les honneurs de son Hôtel pendant plusieurs jours : car ce fut d'abord un torrent de visites qui se succédoient les unes aux autres, & l'Hôtel de Longueville ne desemplissoit

pas.



pas. Tout ce que cette Princesse avoit souffert dans sa fuite en traversant la Normandie, donnoit un nouveau relief à sa constance ; & Mr. le Prince, dont le retour éclatant rejaillissoit sur elle, lui attiroit la cour de tous les Seigneurs, qui venoient chez elle en foule l'accabler de respectueuses félicitations.

On peut aisément s'imaginer avec quelle dignité tous ces honneurs étoient reçus par une Princesse de trente-deux ans, dont la beauté conservoit tout son éclat, & qui savoit soutenir son rang avec des grâces si naturelles. Elle fit paroître quelque envie de tenir parole aux Espagnols ; & dans ce dessein elle continua son commerce de Lettres avec Mr. de Turenne, qui restoit encore à Ste-nay, & qui par celles de Mr. le Prince aprenoit que Madame de Longueville étoit chargée de l'informer de tout, comme si ces deux Héros l'avoient choisie pour Médiatrice dans ces discussions importantes.

„ J'ai vu, lui mande Mr. le Prince,  
 „ ce que vous écrivez à ma Sœur, &

„ je m'assure qu'elle vous mande au  
 „ long toutes choses,,. On voit à la  
 fin de cette même Lettre, combien  
 Madame de Longueville étoit occu-  
 pée des affaires domestiques de Mr. de  
 Turenne, qui ne s'en occupoit guè-  
 res lui-même. „ Pour vos intérêts  
 „ particuliers, *continue Mr. le Prin-*  
*ce 2. „ ce, ma Sœur m'en a parlé & en-*  
*vol. 8. „ trevenu fort au long. J'y travail-*  
*Mars „ leraï comme je dois, & je vous jure*  
*1651. „ qu'ils me seront toujours plus chers*  
 „ que les miens, & que je ferai tou-  
 „ tes choses pour vous le témoigner.  
 „ Nous vous envoyons quelque ar-  
 „ gent, mandez-nous librement ce  
 „ dont vous avez besoin, & nous y  
 „ pourvoirons à l'heure même. Af-  
 „ furez-vous, je vous en conjure, de  
 „ mon extrême amitié, & continuez-  
 „ moi la vôtre, puisque je suis plus  
 „ qu'homme du monde, Monsieur,  
 „ votre affectionné serviteur, Lau-  
 „ DE BOURBON.

Quelques Négociations se formè-  
 rent avec les Espagnols qui vinrent à  
 Paris, mais toutes les propositions se  
 réduisirent à tirer honnêtement Mr.

de

de Turenne de l'engagement qu'il avoit avec l'Espagne.

L'indisposition de Madame la Princesse, comme nous l'avons déjà dit, l'ayant empêchée de partir de Mont rond aussi-tôt qu'elle le désiroit, elle avoit dépêché un Courier à Bourges, pour y apprendre la sortie des Princes. La joie qu'en firent paroître les Habitans fut très-singulière, comme on le voit par la relation qu'en donna pour-lors le Gazetteur de France, telle apparemment qu'il l'avoit reçue. En voici seulement quelques circonstances, où l'on peut remarquer l'affection de ces Peuples dans les transports extravagans de leur joie. „ Au moment, „ *dit-on*, qu'ils aprirent cette nouvel- „ le, toutes les Cloches des 50. Egli- „ ses sonnèrent toutes à la fois en ca- „ rillon ; les Tambours, les Trom- „ pettes & la Mousquetterie firent un „ autre concert ; en un quart-d'heu- „ re toutes les Boutiques furent fer- „ mées ; tous les Habitans, Hommes „ & Femmes, pour arborer la livrée „ de Mr. le Prince, allèrent en hâte

„ acheter tout ce qu'il y avoit de ru-  
 „ ban couleur Isabelle, pour mettre  
 „ à leurs coëffures & à leurs chapeaux.  
 „ Tous se dispersèrent dans les Pla-  
 „ ces Publiques, où ils s'embrassèrent  
 „ avec transport, non seulement le  
 „ bas peuple, mais les personnages  
 „ les plus graves; & sans attendre la  
 „ nuit, ils allumèrent en plein midi  
 „ des feux de joie dans toute la Vil-  
 „ le. Ils étoient si transportés, qu'ils  
 „ oublièrent d'envoyer à Montrond  
 „ complimenter Madame la Princesse.

Elle arriva le 25. de Mars à Paris.  
 Après qu'elle eut été rencontrée à u-  
 ne lieue par le Prince de Condé, le  
 Prince de Conti, le Duc & la Du-  
 chesse de Longueville, la Duchesse  
 de Bouillon, & plusieurs Grands Sei-  
 gneurs & Dames de la Cour dans plus  
 de cent carosses, elle alla descendre  
 à l'Hôtel de Condé, où une heure a-  
 près elle fut visitée par Son Altesse  
 Royale, & reçue de tout le monde  
 avec autant d'applaudissemens que cha-  
 cun avoit d'impatience de sa venue.  
 Au reste, pour mettre le calme dans la  
 Province de Guyenne, on en donna

le

le Gouvernement au Prince de Condé, qui céda celui de Bourges au Duc d'Angoulême. \*

Il est certain que dans la situation où se trouvoient alors Madame de Longueville & Mr. le Prince, on ne pouvoit briller dans le Royaume avec plus d'éclat. La foule des Courtisans étoit beaucoup plus grande à l'Hôtel de Condé, qu'au Luxembourg où logeoit le Duc d'Orléans. Le Roi & la Reine étoient dans le Palais Royal comme dans une honnête prison, gardés par les Parisiens toujours sous les armes, & toujours dans la crainte de les perdre, tandis que l'Hôtel de Longueville étoit rempli de Seigneurs, & que les Dames étoient en cercle chez cette Duchesse, comme si le Roi & la Reine n'eussent pas été pour-lors à Paris. Les hommages & les applaudissemens de la Cour & des Peuples se partageoient entre le Frère & la Sœur, & toutes ces prospérités éblouis-

fan-

\* La Reine fit cet échange à la persuasion de la Princesse Palatine, que Madame de Longueville avoit engagé à la faire réussir.

santes flattoient si bien leurs idées ambitieuses, qu'ils se crurent en état de tout demander & de parvenir à tout: car ils se sentoient tellement liés pour une Autorité Suprême, que loin de se reposer sur la gloire qu'ils avoient acquise, elle ne servoit que d'amorce pour exciter en eux de nouveaux desirs. Cela se remarquoit particulièrement en Madame de Longueville. On eût dit qu'elle étoit jalouse d'elle-même, tant elle avoit d'envie d'enchérir toujours sur ce grand crédit dont elle jouissoit.

Depuis son retour, elle faisoit assez de Mr. le Prince ce qu'elle vouloit: ainsi, pour écarter tout ce qui auroit pu la traverser dans ses démarches, elle lui fit d'abord entendre qu'il ne leur convenoit point de laisser conclure le mariage de Mademoiselle de Chevreuse avec le Prince de Conti. Ce qu'elle appréhendoit le plus dans cette alliance, c'étoit de perdre sur ce Frère un empire que cette jeune Beauté pouvoit bien lui enlever, & ses *allarmes* n'étoient pas trop mal fondées: car en conséquence des engage-  
mens

mens que l'on avoit pris, le Prince de Conti rendoit des soins assidus à Mademoiselle de Chevreuse, & l'aimoit déjà peut-être plus qu'il ne pensoit. Madame de Longueville chargea donc le Prince de Condé de représenter à la Reine les inconvéniens de ce mariage, qui pouvoit avoir des suites très-désavantageuses à l'Autorité Royale. La Reine le comprit aisément, & prit les obstacles que Madame de Longueville apportoit à la conclusion de cette affaire, comme autant de services qu'elle rendoit à Sa Majesté, qui par cette raison ressentit moins le dépit qu'elle avoit de la voir travailler publiquement à la Paix générale, sans lui donner la moindre part aux Négociations que l'on suivoit à l'Hôtel de Longueville avec les Ministres Etrangers. La Reine en témoigna sa peine au Comte de Fuensaldagne, lorsqu'après avoir quitté le Gouvernement des Pays-Bas, il passa par Paris pour aller à Milan, dont il étoit nommé Gouverneur; & lui dit que le Roi d'Espagne son Frère en usoit d'une étran-

étrange manière avec elle , de faire négocier la Paix générale sous ses yeux dans Paris sans sa participation. Quand Mr. le Prince, conseillé par Madame de Longueville, eut engagé la Reine à faire savoir à Madame de Chevreuse qu'elle ne donnoit point son agrément à ce mariage, il n'observa pas trop les bienséances requises en ces occasions pour retirer sa parole. Il chargea seulement le Président Viole d'aller de sa part déclarer à Madame de Chevreuse que les paroles données ne pouvoient s'accomplir. La commission étoit embarrassante, aussi s'en acquitta-t-il fort mal; & Mademoiselle de Chevreuse, que l'on habilloit auprès du feu, fit un éclat de rire si prompt & si naturel, qu'il parut, dit le Cardinal de Rets, *avoir été fait tout-de-bon*. Il fallut encore agir auprès du Prince de Conti. Mr. le Prince le fut voir, & l'ayant d'abord beaucoup raillé sur sa nouvelle passion, lui tint ensuite des discours très-propres à dégouter un Amant, & ce fut de cette sorte que se termina toute cette intelligence.



On peut juger de l'impression que fit cette rupture sur l'esprit de Madame de Chevreuse, dans l'espérance de ce mariage. Elle avoit surmonté son aliénation pour Madame de Longueville, elle avoit été au-devant d'elle à son retour de Stenay, & l'avoit aidée à faire les honneurs durant l'affluence des premières visites: ainsi elle se retourna vers ses bons Amis les Frondeurs, pour concerter avec eux les expédiens de se venger de Mr. le Prince & de Madame de Longueville, qui l'un & l'autre par leurs démarches peu mesurées ne travailloient pas moins eux-mêmes à la décadence de leur brillante élévation.

Comme Mr. le Prince exigeoit tous les jours de nouveaux bienfaits de la Cour, la Princesse Palatine avoit engagé la Reine à lui donner, comme nous l'avons dit, en échange du Gouvernement de Bourgogne, celui de Guyenne pour l'appaiser. Mais rien n'appaisoit ce Prince, c'est-à-dire rien ne l'empêchoit de souhaiter & de poursuivre tous les jours de nouvelles grâces, qui lui étant refusées l'aigrissoient &

& l'indispoſoient de plus en plus contre la Reine. Madame de Longueville, qui n'étoit pas alors fort empreſſée de retourner avec ſon Mari, pour avoir un prétexte de ſuivre ſes vaites projets à la Cour, envoya la Princeſſe Palatine aſſurer la Reine qu'elle travailleroit à regagner en faveur du Cardinal Mazarin le Prince de Condé, lequel la deſavoua de ſes avances. Il avoit envoyé en Flandre le Marquis de Sillery, Beau-Frère du Duc de la Rochefoucault, ſous prétexte de dégager Madame de Longueville & Mr. de Turenne des Traités qu'ils avoient faits avec les Eſpagnols; mais en effet pour prendre des meſures, & preſſentir quelle aſſiſtance il pouvoit tirer de l'Eſpagne, s'il étoit obligé de faire la guerre. Tout ſe découvre, tout transpire à la fin. Les différens Ennemis de Mr. le Prince furent informés de ſes deſſeins; d'un côté la Reine, qui par ſes corréſpondances avec le Cardinal, tout éloigné qu'il étoit, lui faiſoit toujours gouverner l'Etat; & de l'autre, Madame de Chevreuſe & les Frondeurs. On for-

ma donc de nouveaux arrangemens contre Mr. le Prince, en sorte qu'il ne se crut plus en sûreté. D'abord il ne songea pas à se défendre; mais sur quelques mouvemens de Compagnies aux Gardes qui n'étoient nullement commandées pour l'inquiéter, & sur ce que Chavigny lui avoit appris les nouveaux complots qui se formoient contre sa personne, il prit l'alarme & s'en alla la nuit à St. Maur. Madame de Longueville, quoique malade, s'y rendit dès le lendemain à la pointe du jour. Madame la Princesse de Conti, le Duc de la Rochefoucault, le Duc de Richelieu, le Maréchal de la Mothe, Messieurs de Nemours, de Bouillon, de Turenne, & quantité d'autres, s'y rendirent en même tems.

La Reine, étonnée d'une si soudaine absence, envoya le Maréchal de Grammont à St. Maur, pour assurer Mr. le Prince que rien ne devoit l'alarmer, ni l'empêcher de revenir à la Cour. Il répondit fièrement au Maréchal, en présence de tous les Seigneurs qui l'environnoient, qu'il ne pou-

pouvoit se fier à la Reine, tant qu'elle auroit auprès d'elle les Créatures du Cardinal Mazarin. Ce Prince ne prenoit nulles précautions pour dissimuler ses pensées, & pour déguiser ses entreprises. Si c'est un défaut, c'est souvent celui des grandes Âmes, qui s'abandonnent volontiers à la justice de la cause qui les fait agir. Le Cour de Mr. le Prince, durant les premiers jours de sa résidence à St. Maur, ne fut pas moins grosse & moins remplie que celle du Roi; tous les Divertissemens s'y rencontroient, le Bal, la Comédie, le Jeu, la Chasse, la Bonne Chère, totis ces Plaisirs y attiroient un nombre infini de ces gens incertains qui s'offrent toujours, dit Mr. de la Rochefoucault, quand les Partis commencent à se former, & qui les abandonnent ou les trahissent d'ordinaire, selon leurs craintes ou leurs intérêts. Le Prince de Condé, le Duc de la Rochefoucault & le Maréchal de la Mothe vinrent au bout de quelques jours au Parlement, ils firent ensuite une visite à leurs A. A. R. R. au Luxembourg, & s'en retournèrent.

tournèrent dîner à St. Maur sans aller au Palais Royal, ce qui fut beaucoup observé.

Dans cette disposition des choses, le Prince de Condé ne savoit s'il se détermineroit ou à la Guerre ou à la Paix : & l'on est obligé de convenir, qu'il y avoit dans le caractère de ce grand Prince bien des qualités opposées, & qu'à le comparer avec lui-même, on eut dit qu'il y avoit deux hommes en lui : car dans les Opérations Militaires sa rare valeur & son intrépidité lui donnoient au milieu des périls un sang froid qui conservoit à son esprit toute sa présence, pour demeurer maître des mouvemens de ses troupes, & de sa propre personne, jusques dans la plus grande chaleur de l'action & le plus fort de la mêlée : mais quand au retour de ses Campagnes, il se retrouvoit dans le repos de la Vie Civile, & qu'il ne s'agissoit plus, ni de batailles, ni de victoires, cette ame relevée s'oublioit & se négligeoit, pour ainsi dire, sans daigner se soutenir dans les occasions ordinaires :

elle devenoit chancelante & incertaine, quand il falloit délibérer quelques sujets qui ne lui offroient rien d'assez glorieux, & d'assez tant à son gré.

Le Duc de la Rochefoucault voyant tant d'irrésolution dans son esprit, crût qu'il devoit se servir de cette conjoncture pour faire éviter à la dame de Longueville le voyage de Normandie, dont la menaçoient les dispositions de son Mari, qui bien voulu qu'elle n'eût pas plus d'inclination que lui pour les agitations d'une Politique entreprenante, soustraire à tous ces mouvemens ; mais elle s'y plaisoit d'avantage que dans le calme de sa Province. Aussi le Duc de la Rochefoucault représenta que l'unique moyen de l'empêcher de faire ce voyage qu'elle craignoit tant, étoit de s'éloigner. Mr. le Prince pourroit se laisser à sa protection qu'il lui avoit donnée ; qu'alors, ayant un prétexte aussi juste que celui de réconcilier une Fureur avec son Mari ; qu'on l'accusoit de troubler elle seule le desordre ; qu'

se trouveroit responsable, envers son Frère, & envers tout le monde, d'avoir allumé dans le Royaume une Guerre dont les événemens seroient funestes à sa Maison & à l'Etat; qu'enfin, pour remédier à tant d'inconvéniens, il étoit d'avis qu'elle priât Mr. le Prince d'agréer que conjointement avec Madame la Princesse & le Duc d'Enguien, elle se retirât à Montrond, pour ne point l'embarasser dans une marche précipitée s'il étoit obligé de partir, & pour n'avoir pas le scrupule de participer à la périlleuse résolution qu'il alloit prendre, ou de mettre le feu dans le Royaume par une Guerre Civile, ou de confier sa vie, sa fortune & sa liberté à la foi douteuse du Cardinal Mazarin. Ce conseil fut approuvé de Madame de Longueville, accoutumée depuis long-tems à suivre toutes les idées de son Duc, qui l'avoit engagée dans les intrigues, moins pour réussir dans les projets de son amour, que dans ceux de son ambition. Bientôt après Mr. le Prince voulut voir l'exécution de ces raisonnemens politiques. En effet rien n'étoit plus

sage que cet arrangement , formé par le Duc de la Rochefoucault. Le Coadjuteur , qui ne l'aimoit pas depuis la rupture du mariage de Mademoiselle de Chevreuse , se croyant toutes choses permises pour le perdre , n'oublia rien pour y engager le Duc de Longueville, par les voies les plus extraordinaires & les plus odieuses , mais il ne trouva pas ce Duc dans des sentimens de vengeance semblables aux siens : ainsi tous ces indignes complots n'empêchèrent pas le Duc de la Rochefoucault de suivre ses desseins , & d'aller droit à son but avec le Duc de Nemours, qui entrant volontiers dans ses vues, mais par un intérêt qu'il ne déclaroit pas encore, fut du voyage. Ce jeune Prince étoit les délices de la Cour ; & Madame de Longueville, qui s'apercevoit de tout son mérite, ne fut pas fâchée qu'il l'accompagnât.

Dès-qu'elle fut assurée d'aller à Fontenoy, & de ne point prendre la route de Normandie, elle donna les ordres pour tout. Cette Princesse fit durant



rant sa vie trois différentes courses. La première fut un voyage, ou pour mieux dire un triomphe depuis Paris jusqu'à Munster. La seconde fut une suite nécessaire, mais courageuse. Et la troisième, une prudente retraite qui la déroboit à ses Ennemis, & qui fut le prélude de sa conversion, dont l'ouvrage toutefois ne se fit pas en un moment. Car à combien de sacrifices ne falut-il pas se condamner? Elle en avoit tant à faire qu'à peine savoit-elle par où commencer, & dans peu nous verrons son cœur soutenir bien des assauts. Cependant la Cour ne savoit comment se déterminer: tantôt elle jugeoit à propos d'acquiescer aux desirs de Mr. le Prince, & tantôt d'y résister. Pour la Cabale des Frondeurs, elle marchoit toujours par ses voies hardies & violentes, & ce fut pourtant dans ces circonstances que Mr. le Prince résolut de quitter St. Maur, & de retourner à Paris, où il crut être en état de se maintenir à la Cour, & que cette conduite fière lui attireroit de nouveaux respects.

Avant que de revenir, il fit partir

de St. Maur Madame la Princesse, le Duc d'Enguien & Madame de Longueville, pour aller à Montrond, dans la résolution de s'y rendre lui même peu de tems après, & de passer ensuite en Guyenne, où l'on étoit bien disposé pour le recevoir.

Le Duc de Longueville parut alors se séparer entièrement du Prince de Condé, & sa Fille Mademoiselle de Longueville y contribua beaucoup: car peu contente d'être traitée si froidement par la Princesse sa Belle-Mère, elle fit comprendre à son Père qu'il devoit se détacher de toute la Maison de Condé, qui ne le considéroit pas assez; & ce fut pour trouver un prétexte à cette rupture, que Mr. de Longueville avoit pressé Mr. le Prince d'engager sa Femme à venir en Normandie, pour la tirer de toutes les intrigues où elle étoit embarrassée. Le Prince de Condé n'entra pas tout-à-fait dans l'idée du Duc de Longueville, & lui manda qu'il ne devoit plus rien craindre de sa Femme, puisqu'au lieu de rester à Montrond où il l'avoit priée d'aller, elle étoit

étoit allée à Bourges dans les Carmélites, où dès son départ de St. Maurice elle avoit résolu de se retirer, si Mr. le Prince l'obligeoit à faire le voyage de Berry. Sur le reproche qu'on lui fit d'avoir envoyé sa Femme & sa Sœur à Montrond, il dit que la première étoit dans un lieu qu'on lui avoit ordonné pour séjour pendant qu'il étoit prisonnier; & que la seconde étant renfermée dans un Couvent de Carmélites, on ne la devoit pas redouter. Nous avons vu que dès la tendre jeunesse le commerce de ces saintes Religieuses avoit fait ses plus chères délices: chaque fois qu'elle se retrouvoit en leur compagnie, c'étoit toujours avec plaisir: mais il parut pourtant bientôt que ces grands Exemples ne la firent point encore renoncer aux projets de son ambition. Cependant on se prépara pour la Cérémonie de la Majorité du Roi. Comme tout le monde en fait les particularités, nous n'en dirons rien.

Le Prince de Condé ne s'y trouva pas, sur une feinte indisposition qui lui servit d'excuse, par une Lettre

qu'il écrivit, & que le Roi ne *voulut* pas lire. Il s'en alla donc droit à Montrond. La Reine, affligée de son départ, lui envoya dire par Croisty, lorsqu'il étoit encore en route, que s'il vouloit se tenir paisiblement dans une de ses Places jusqu'à la Convocation des Etats, on lui donneroit de bons quartiers pour ses Troupes; & qu'on lui promettoit que les Etats se tiendroient dans tel lieu qu'il jugeroit ne lui être pas suspect. Mr. le Prince, qui ne se déterminoit à la Guerre Civile qu'avec peine, demouroit toujours irrésolu. Le Duc de Nemours & le Duc de la Rochefoucault, qui ne l'étoient pas moins, furent ceux qu'il consulta sur les propositions que la Reine lui faisoit faire; & tous deux lui dirent, que le Cardinal revenant en France, on ne pouvoit engager la Reine à tenir sa parole, qu'en se mettant à la tête d'une Armée, & que c'étoit le plus sûr moyen d'obtenir ce que l'on demandoit. Le Prince ne voulut pourtant point encore prendre une dernière résolution, qu'il n'eût vu Madame de Longueville à Bourges;

ges : mais il trouva que sa retraite ne lui avoit point inspiré des sentimens plus pacifiques ; car elle lui déclara décidivement, que la Guerre étoit le seul parti qu'il avoit à prendre. Elle vouloit la guerre pour ne pas demeurer à Bourges comme une Exilée ; car son Mari ne l'ayant point emmenée en Normandie, elle se voyoit en état de suivre Mr. le Prince dans son Gouvernement de Guyenne, & de continuer à se rendre utile à sa personne. Cet arrangement laissoit pourtant le Prince de Condé dans une grande incertitude : il en témoigna sa peine à sa Sœur & au Duc de la Rochefoucault, & leur reprocha même assez vivement qu'ils l'engageroient dans une entreprise dont ils se lasseront plutôt que lui ; & que quand il n'y auroit plus de ressource, ils l'abandonneroient. Cependant, déterminé par leur conseil, il laissa sa Femme & son Fils à Montrond, le Prince de Condé & Madame de Longueville à Bourges ; & le 16. de Septembre partant avec le Duc de Nemours & le Duc de la Rochefoucault, il se rendit

à Bordeaux, Capitale de son nouveau Gouvernement, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. En même tems il dépêcha un Agent habile en Espagne, d'où on lui raporta un Traité très-avantageux, & qui lui donnoit de flatteuses espérances pour l'heureux succès de la Guerre qu'il entreprendroit. Quand le Roi & la Reine eurent appris toutes les démarches & les dispositions du Prince de Condé, ils partirent pour se rendre à Bourges, d'où Madame de Longueville & le Prince de Conti se retirèrent, dès-qu'ils sûrent les aproches de la Cour; & s'étant tenus quelque tems à Mont-rond, ils prirent la route de Bordeaux avec Madame la Princesse & le Duc d'Enguien.

Ga. Cependant le Comte d'Harcourt ayant eu le Commandement de l'Armée de Guyenne, la Reine envoya au Cardinal Mazarin l'ordre pour revenir auprès de Leurs Majestés; & trois jours après que le Roi & la Reine furent arrivés à Poitiers, on envoya au Parlement de Paris une Déclaration  
Roi contre le Prince de Condé, le  
Prin-

Prince de Conti, la Duchesse de Longueville, les Ducs de Nemours & de la Rochefoucault, conformément à la Lettre de Leurs Majestés, envoyée dès le 12. Novembre à cette Compagnie, & la Déclaration fut enregistrée, les Chambre étant assemblées, le 5. Décembre. Quoique tout ce que Mr. le Prince & Madame de Longueville avoient jusqu'alors entrepris, n'eût été que pour s'opposer aux inconvéniens attachés au Ministère du Cardinal Mazarin, la Reine avoit toujours voulu regarder leur démarche comme une résistance à l'Autorité Royale.

La Princesse Palatine, toujours attentive aux intérêts de Madame de Longueville & de Mr. le Prince, vint à Poitiers sous prétexte de faire la cour. Le Roi & la Reine la reçurent avec beaucoup de joie, & le lendemain elle fut visitée de tout ce qu'il y avoit de Princes & de Seigneurs. Elle ne pouvoit venir plus à-propos pour ménager les occasions d'employer ses bons offices pour ses Amis; car quelques mois après on vit arriver le Cardinal Mazarin, que le Roi suivi de

de toute la Cour étoit allé prendre dans son carosse à une lieue de Poitiers. Cependant plusieurs Officiers Généraux s'attachèrent à Mr. le Prince; & la Reine, inquiète de voir tant de gens déclarés en faveur du Prince de Condé, engagea le Cardinal à lui faire faire quelques propositions par Mr. de Bouillon & Mr. de Turenne, qui se trouvoient pour-lors réunis dans les intérêts du Roi. Gourville fut employé pour lui offrir tous les avantages qu'il pouvoit souhaiter: mais le Prince de Condé répondit fièrement que si ces Messieurs vouloient s'unir avec lui, & si Mr. de Turenne vouloit commander son Armée, il suivroit alors tous leurs conseils. L'Armée du Comte d'Harcourt harceloit toujours beaucoup les Troupes de Mr. le Prince dans tous les environs de Bordeaux, & remporta sur lui de grands avantages, d'autant plus que la résidence du Roi & de la Reine à Poitiers animoit les opérations du Général. Mais quand on sçut à Paris que la Reine avoit fait revenir le Cardinal Mazarin, le Peuple n'en parut pas fort



fort content ; & ce fut ce qui retarda l'enregistrement de la Déclaration contre Mr. le Prince , lequel avoit envoyé Mr. le Duc de Nemours en Flandre , pour se mettre à la tête des Troupes que le Roi d'Espagne lui fourniroit : mais ne pouvant plus résister au Comte d'Harcourt , qui s'étoit rendu maître de la Campagne & le poursuivoit , il mit ses Troupes dans les quartiers , & ne songea plus qu'à fomenter la rebellion de Bordeaux. Les Victoires de l'Armée Royale ne continuèrent pourtant pas. D'ailleurs le Duc de Nemours rentrant en France avec 7000. Hommes de troupes , tant Infanterie que Cavalerie , qu'il commandoit , & la réputation de Mr. le Prince relevant son Parti , qui d'abord avoit chancelé , on commença à craindre pour les intérêts du Roi. Le Duc d'Orleans , qui regardoit ces Troupes étrangères nouvellement arrivées comme son Armée propre , leur fit ouvrir tous les passages , & le Duc de Nemours les ayant postées entre Chartres & Paris , les Officiers Espagnols allèrent recevoir les bénédictions que

que leur donnèrent les Parisiens, qu'ils appelloient *les Restaurateurs de leur liberté*. Tous ces mouvemens firent juger au Cardinal qu'il étoit nécessaire de se rapprocher de Paris avec l'Armée du Roi, pour empêcher les progrès de celle que commandoit le Duc de Nemours. Le Roi revint donc à Tours & ensuite à Blois, tandis que les Troupes de Son Altesse Royale, commandées par le Duc de Beaufort, s'avancèrent vers Orleans. Ce Duc se trouva dans un des Fauxbourgs de la Ville avec le Duc de Nemours, pour y délibérer ensemble sur ce qu'il avoit à faire, & pour y tenir un conseil; mais au lieu de mettre les choses en ordre, ils se querellèrent. Il y eut des paroles & des gestes équivoques, qui les auroient conduits aux dernières extrémités, si l'on n'avoit pris soin de les accommoder; mais le ressentiment resta dans le cœur du Duc de Nemours.

Quand le Prince de Condé fut informé de la manière dont ses Troupes étoient campées aux environs de Paris, il quitta la Guyenne pour se ren-

rendre à son Armée. Il prit avec lui le Duc de la Rochefoucault; & pour avoir soin de conserver Bordeaux dans ses intérêts, & tenir en bonne intelligence le Prince de Conti avec la Duchesse de Longueville, qui commençoient à s'indisposer l'un pour l'autre, il laissa le Comte de Marfin, qu'il connoissoit pour un Officier très-capable & très-attaché de tout tems à sa personne.

Il ne fut pas plutôt parti, qu'il se forma dans cette Ville une multitude de Factions. *Chacun avoit la sienne*, disoit plaisamment Marigny, *la Princesse de Condé & la Duchesse de Longueville, le Prince de Conti, Marfin, le Parlement, les Jurats, jusqu'à Sarazin, jusqu'à Marigny.* Mais les habitans de Bordeaux se lassèrent enfin de leur situation. On ordonna des Prières de 40. heures dans les Eglises pour demander la Paix; & ceux du parti de la Populace la plus mutinée arrêterent que l'on iroit trouver le Prince de Conti, pour le prier d'agréer que l'on fît une Assemblée Générale à l'Hôtel  
de

de Ville, où chacun pourroit dire librement son avis sur la conjoncture présente des Affaires. Ce qui redoubla d'ailleurs leurs allarmes, ce fut l'arrivée du Duc de Vendôme Grand-Amiral, qui commandoit l'Armée Navale. Il parut aux environs de Bordeaux, & il fit bâtir des Forts pour fermer les passages au secours que l'on pouvoit faire venir. Le Prince de Conti, pour l'empêcher de se rendre maître de la Rivière, n'ayant pas de Vaisseaux à lui opposer, fit aussi construire quelques Redoutes, mais dont on n'espéroit pas une résistance fort considérable. Les Habitans continuèrent à témoigner tant d'inclination pour le recouvrement de la liberté, que ceux qui ne travailloient qu'à la détruire, commencèrent à craindre qu'une plus longue opposition ne les perdît tout-à-fait. Le Prince de Conti ne marchoit plus sans être escorté par plus de 50. de ses Gardes, qui le suivoient par-tout, & qui même demeuroient la nuit dans son Hôtel, dans la crainte de quelque sédition.

Quoi-

Quoiqu'il fût tout son possible pour entretenir les favorables dispositions des Peuples, ces troubles néanmoins n'empêchèrent pas qu'aussi-tôt que la *Ibid.* Princesse de Condé fut accouchée, on ne fût solennellement la Cérémonie du Batême du Duc de Bourbon, qui fut tenu sur les fonds par la Duchesse de Longueville & le premier Jurat au nom de la Ville, & fut nommé *Louis de Bordeaux.* Cette couche *Ibid.* fut assez dangereuse pour la Mère, qui pensa mourir deux jours après, & ne fut sauvée que par l'habileté des Médecins.

Les vœux ardens pour la Paix continuoient toujours. Le Clergé, les Religieux, les plus notables de la Bourgeoisie, allèrent en corps trouver le Prince de Conti pour lui marquer leur impatience. Il leur représenta que le secours d'Espagne étoit près d'entrer, qu'il falloit l'attendre pour faire ensuite une Paix plus stable & plus honorable. Mais ils lui répondirent que depuis long-tems ils étoient dans la souffrance; & ce Prince, pour les appaiser & les persuader de ses

bonnes intentions, quita sa demeure, & alla loger à l'Hôtel-de-Ville. Alors les Négociations pour la Paix commencèrent. Deux Députés partirent pour aller trouver le Duc de Vendôme, qui les reçut favorablement; & le Prince de Conti vint à l'Assemblée de la Bourse, leur témoigner la joie qu'il avoit des dispositions que les Députés avoient trouvé dans l'Amiral.

Pour Madame de Longueville, dégoûtée & fatiguée de tant de mauvais succès, elle ne prenoit presque plus de part à tout ce qui se traitoit, & s'étoit retirée chez des Religieuses Bénédictines; car dans ses chagrins, elle ne manquoit jamais à se retourner du côté de Dieu. Ses peines à-là-vérité n'étoient pas sans fondement. On étoit assez mal prévenu pour elle à la Cour. La Reine craignoit son esprit, & le Cardinal Mazarin ses passions. Le Prince de Condé l'aimoit toujours, mais il suivoit un peu moins ses conseils. Le Prince de Conti, qui l'aimoit encore d'une façon plus décidée, ne s'accor-

doit

doit plus avec elle sur bien des choses, particulièrement sur les affaires de Bordeaux. Le Duc de la Rochefoucault, sensible à la manière dont elle avoit reçu les hommages du Duc de Nemours, l'avoit quittée fort froidement. Et c'étoit sur ces différens sujets que rouloient les tristes réflexions de Madame de Longueville. Nous les lui laisserons faire, pendant que nous rapporterons la suite des événemens jusqu'au tems qu'elle fut obligée de quitter Bordeaux.

Quand Mr. le Prince en partit, accompagné du Duc de la Rochefoucault & du jeune Prince de Marillac, il essuya sur sa route bien des périls en traversant plusieurs Provinces pour se rendre à son Armée; & lorsqu'il en eut distribué les quartiers le plus avantageusement qu'il lui fut possible, il entra dans Paris avec le Duc de la Rochefoucault. Le Duc d'Orléans étoit allé au-devant de lui avec un grand cortège de Seigneurs & de Gentilshommes, auquel se joignit un Peuple nombreux, dont les acclamations retentissoient de toutes parts. Il

y eut entre quelques détachemens des deux Armées, diverses attaques pour s'enlever les uns aux autres certains postes en différentes occasions, avant que l'on en pût venir à une action décisive.

Durant cet intervalle Mr. le Prince eut le loisir de faire sa cour à la Duchesse de Châtillon, qui revoyoit aussi nouvellement sous ses loix le Duc de Nemours. Depuis son retour de Flandres, cette Dame habile à profiter de ses avantages, sçut s'en prévaloir, de la manière qu'il est rapporté dans des Mémoires bien autorisés, où nous prendrons ce détail presque dans les mêmes termes.

*De la  
Roche-  
fou-  
cault.*

„ Tout étoit, *dit-on*, partagé dans  
 „ Paris en Cabales, ou pour faire la  
 „ Paix, ou pour continuer la Guerre,  
 „ quand Mr. le Prince y arriva; &  
 „ l'on offroit à ses yeux tout ce que  
 „ la Politique a de plus profond & de  
 „ plus raffiné, pour prendre un de  
 „ ces deux partis, lorsque Madame  
 „ de Châtillon lui fit naître le désir  
 „ de la Paix par des moyens plus a-  
 „ gréables, prévenue qu'un si grand  
 „ bien



„ bien pouvoit être l'ouvrage de ses  
 „ charmes. Son ambition se joignit  
 „ au deſſein de retenir un ſi grand  
 „ Prince ſous ſon empire, & de tirer  
 „ en même tems de la Cour tous les  
 „ avantages de la Négociation. Mais  
 „ ces railons ne furent pas encore les  
 „ ſeules qui la déterminèrent. Un  
 „ intérêt de vanité & de vengeance y  
 „ eut autant de part que le reſte. Cer-  
 „ taine jaloſie de beauté & de con-  
 „ quête entretenoit dans les cœurs de  
 „ Madame de Longueville & de  
 „ Madame de Châtillon une rigueur  
 „ extrême, & elles cachèrent long-  
 „ tems leurs ſentimens, mais enfin  
 „ ils parurent avec éclat de part &  
 „ d'autre. Madame de Châtillon ne  
 „ borna pas ſeulement ſa victoire à  
 „ obliger le Duc de Nemours à rom-  
 „ pre, par des circonſtances très-  
 „ piquantes & très-publiques, toutes  
 „ les liaiſons qu'il avoit eues avec  
 „ Madame de Longueville; elle  
 „ voulut encore ôter à cette Prin-  
 „ ceſſe la connoiſſance des Affaires,  
 „ & diſpoſoit ſeule de la conduite  
 „ & des intérêts de Mr. le Prince.

C'étoit-là justement ce qui se pouvoit tramer de plus noir contre Madame de Longueville, du caractère dont elle étoit : car moins sensible à la réputation de sa beauté qu'à celle de son éminent génie, elle aspiroit plus à régner dans les esprits que dans les cœurs.

„ Comme le Duc de Nemours avoit  
„ d'anciens engagemens avec Madame  
„ de Châtillon, il crut que par le  
„ crédit qu'il avoit sur son esprit, il  
„ en acquèreroit sur celui du Prince  
„ de Condé. D'un autre côté le  
„ Duc de la Rochefoucault, qui  
„ pour-lors avoit plus de pàrt que  
„ personne à la confiance de ce Prin-  
„ ce dont il connoissoit les irrésolu-  
„ tions touchant la Paix, se trouvoit  
„ en même tems dans une liaison  
„ très-étroite avec le Duc de Ne-  
„ mours & la Duchesse de Châtillon;  
„ & craignant (ce qui arriva depuis)  
„ que la Cabale des Espagnols ne se  
„ joignit à celle de Madame de Lon-  
„ gueville pour éloigner Mr. le Prin-  
„ ce de Paris, où il pouvoit traiter  
„ tous les jours sans la participation

„ de sa Sœur & de l'Espagne, il crut  
 „ aussi que le projet de Madame de  
 „ Châtillon pouvoit faire naître des  
 „ obstacles à la Paix; & dans cette  
 „ pensée il porta Mr. le Prince à  
 „ s'engager avec elle, après l'avoir  
 „ elle-même disposée à ménager si  
 „ bien le Prince & le Duc de Ne-  
 „ mours, qu'elle pût les conserver  
 „ tous deux. Cette machine étant  
 „ conduite & réglée par le Duc de la  
 „ Rochefoucault, il avoit la disposi-  
 „ tion presqu'entière de ce qui la  
 „ composoit. Ainsi ces quatre Per-  
 „ sonnes y trouvant également leurs  
 „ avantages, elle auroit eu sans-doute  
 „ le succès qu'ils en espéroient, si  
 „ la fortune ne s'y fût opposée par u-  
 „ ne infinité d'incidens que l'on ne  
 „ put éviter ni prévenir.

Toutes ces batteries ayant été dres-  
 sées par le Duc de la Rochefoucault,  
 il est étonnant que pour avoir trop é-  
 couté sa jalousie, il eut si aisément  
 violé les loix de la reconnoissance  
 qu'il devoit à Madame de Longuevil-  
 le; & qu'avec toute la pénétration  
 qu'il avoit, il n'eut pas démêlé que

toutes les honnêtetés de cette Princesse pour Mr. de Nemours, n'étoient qu'un artifice pour l'enlever à sa Rivale.

Cependant la Duchesse de Châtillon voulut paroître à la Cour avec tout l'appareil que son nouveau crédit lui devoit donner. Elle y alloit avec un pouvoir si général de disposer des intérêts de Mr. le Prince, qu'on le prit plutôt pour un effet de la complaisance qu'il avoit pour elle, & pour une envie de flater la vanité de cette Dame, que pour une véritable intention de faire quelque accommodement. Elle revint pourtant à Paris avec de grandes espérances, mais le Cardinal profita beaucoup de cette fastueuse Négociation; car il gagna du tems, il augmentoit les soupçons des Cabales opposées, & il amusoit Mr. le Prince à Paris sous l'espoir d'un Traité, pendant qu'on lui ôtoit la Guyenne, qu'on lui prenoit ses Places, & que l'Armée du Roi, commandée par les Maréchaux de Turenne & d'Hocincourt, tenoit la campagne, & que

que la sienne étoit retirée dans Etampes.

Après deux ou trois mois passés en diverses attaques par les détachemens, la Guerre se termina par la journée sanglante de la Porte St. Antoine; mais ce n'est pas ici le lieu d'en rapporter les circonstances.

Les Princes & les Seigneurs opposés à l'Autorité Royale, ou pour mieux dire à la domination du Cardinal Mazarin, ne croyant pas la leur si prête à finir, ne pensoient qu'aux moyens de l'affermir de plus en plus, & firent le plan d'un Conseil composé des Princes du Sang, du Chancelier, des Ducs & Pairs, des Maréchaux de France attachés à leur parti, de deux Présidens du Parlement & du Prévôt des Marchands: mais ce dessein réussit mal, & les suites en furent très-funestes; car le Duc de Nemours & le Duc de Beaufort devenus ennemis, quoique Beaux-Frères, se querellèrent de-nouveau pour les rangs, & s'étant battus en duel à coups de pistolet, le Duc de Nemours fut tué, ce qui déconcerta toutes leurs mesures. Le

Cardinal ne laissa pas de faire encore quelques tentatives pour de nouvelles propositions de Paix, que Mr. le Prince ne voulut pas écouter. Entraîné par sa destinée, & les offres du Roi d'Espagne jointes aux Lettres qu'il recevoit de tems en tems de Madame de Longueville, le déterminèrent à partir. Il fit auparavant donner un dernier Arrêt, où le Cardinal étoit accusé de tenir le Roi prisonnier hors de Paris; mais toutes ces démarches ne furent plus que des coups en Pair. Il partit pour la Flandre avec le Duc de Lorraine, après avoir pris de vaines précautions avec le Duc d'Orleans, pour empêcher que le Cardinal ne fût reçu des Parisiens; mais son crédit n'étoit plus en état de balancer celui du Ministre. Il eut ordre de sortir de Paris le jour que le Roi y devoit rentrer, & il parut obéir avec joie pour n'être pas témoin de l'allégresse publique, & du triomphe de ses Ennemis. Quelques personnes ont cru que Madame de Châtillon avoit été cause qu'il différa son départ; mais il est plus vraisemblable qu'il a-

voit

voit toujours espéré de se raccommoder avec la Cour. Dès-qu'il fut à Bruxelles, il fut très-bien reçu au Palais par l'Archiduc.

Cependant les Colonels de la Bourgeoisie Parisienne, & le Corps de Ville, étoient allés à St. Germain, où ils furent présentés au Roi, qui les reçut obligeamment, & les fit traiter avec beaucoup de magnificence; & l'Edit portant amnistie de tout ce qui s'étoit passé à l'occasion des troubles ayant été vérifié au Parlement, le Roi <sup>Ga.</sup> & la Reine partirent de St. Germain <sup>cette</sup> le 21. Octobre, & vinrent dîner à St. <sup>de</sup> Cloud, d'où le Roi envoya Sanguin, <sup>Fran.</sup> son Maître-d'Hôtel ordinaire, porter <sup>ce.</sup> un Ordre de sa part au Duc d'Orléans & à Mademoiselle, à ce qu'ils eussent à sortir de Paris sur le champ. <sup>22.</sup> Depuis cette Capitale jusqu'à St. <sup>Off.</sup> Cloud, tout le chemin étoit bordé de <sup>1652.</sup> peuple, mais à l'entrée du Cours la foule augmenta tellement que l'on ne pouvoit passer. Le Maréchal de l'Hôpital, le Président le Féron ancien Prévôt des Marchands, & les Echevins rétablis, eurent grand' peine à abor-

aborder le Roi pour lui témoigner la joie universelle que cauſoit ſon retour. Quand il fut dans la rue St. Honoré, les acclamations redoublèrent, toute la rue étoit pleine, & les fenêtres ſi remplies que ceux qui n'y pouvoient tenir montèrent ſur les toits; les Gardes ne ſavoient comment empêcher la populace d'approcher, & même une Harangère les força pour aller embrasser la botte du Roi. Dans cet aplaudissement général il arriva au Louvre à cheval, le Carosse de la Reine en même tems, & la Cour ne retourna plus au Palais Royal, mais le Cardinal Mazarin ne rentra pas encore dans Paris.

Le Duc de Longueville durant ces derniers troubles étoit demeuré, ſans se mêler de rien, dans son Gouvernement de Normandie, où ſur la fin de l'année il fit des levées de troupes, qu'il envoya dans l'Armée du Roi: sa modération & sa droiture le rendoient vigilant ſur les devoirs: mais ce que d'ailleurs il apprenoit de la situation où se trouvoit alors



la Duchesse sa Femme, lui faisoit faire de bien tristes réflexions sur la destinée de cette Princesse, que ses entreprises peu mesurées avoient réduite à de si cruelles extrémités au bout du Royaume, & que néanmoins il ne pouvoit s'empêcher d'aimer toujours.

Les Négociations pour la Paix s'étant continuées en Guyenne, comme nous l'avons vu, les Députés de Bordeaux étoient venus proposer aux Généraux d'éloigner leurs quartiers, & de laisser dans la Ville les Princes & les Princeses attendre les Ordres du Roi; mais le Duc de Vendôme ayant examiné tous les articles, on convint que dans trois jours le Prince de Conti se retireroit à Cadillac, jusqu'au Ordres de Sa Majesté; que la Princesse de Condé & le Duc d'Enguien iroient en Flandres, Mr. de Marfin au Pais de Liège, sa Femme en Normandie, le Comte de Maur auprès de Mr. le Prince, & la Duchesse de Longueville à Plassac, pour delà s'en aller à Montreuil-Bellay attendre les ordres de la Cour. Le lendemain é-

tant

tant tous fortis par une porte, le Duc de Vendôme & le Duc de Candale entrèrent par une autre en même tems, & la Paix de cette Province fut signée.

Il ne restoit plus aucun vestige de la Fronde, que la seule personne du Coadjuteur de Paris, devenu Cardinal de Rets. Après un ou deux mois d'irrésolution, il se hasarda de venir saluer le Roi, qui avoit donné des ordres si justes, que l'on arrêta cette Eminence, qui fut menée au Château de Vincennes; & le Cardinal Mazarin, qui ne craignoit plus ce dangereux Concurrent, revint à la Cour un mois après, le Roi ayant été au-devant de lui jusqu'au Bourget, où il le prit dans son carosse.

Voilà comment se tournèrent toutes ces révolutions, que Madame de Longueville avoit non seulement entretenues, mais excitées dans le Royaume. Voyons maintenant quelle étoit sa contenance dans Bordeaux, où la Politique lui avoit fait consumer ses jours en délibérations ingrates. Nous avons vu qu'on avoit formé con-

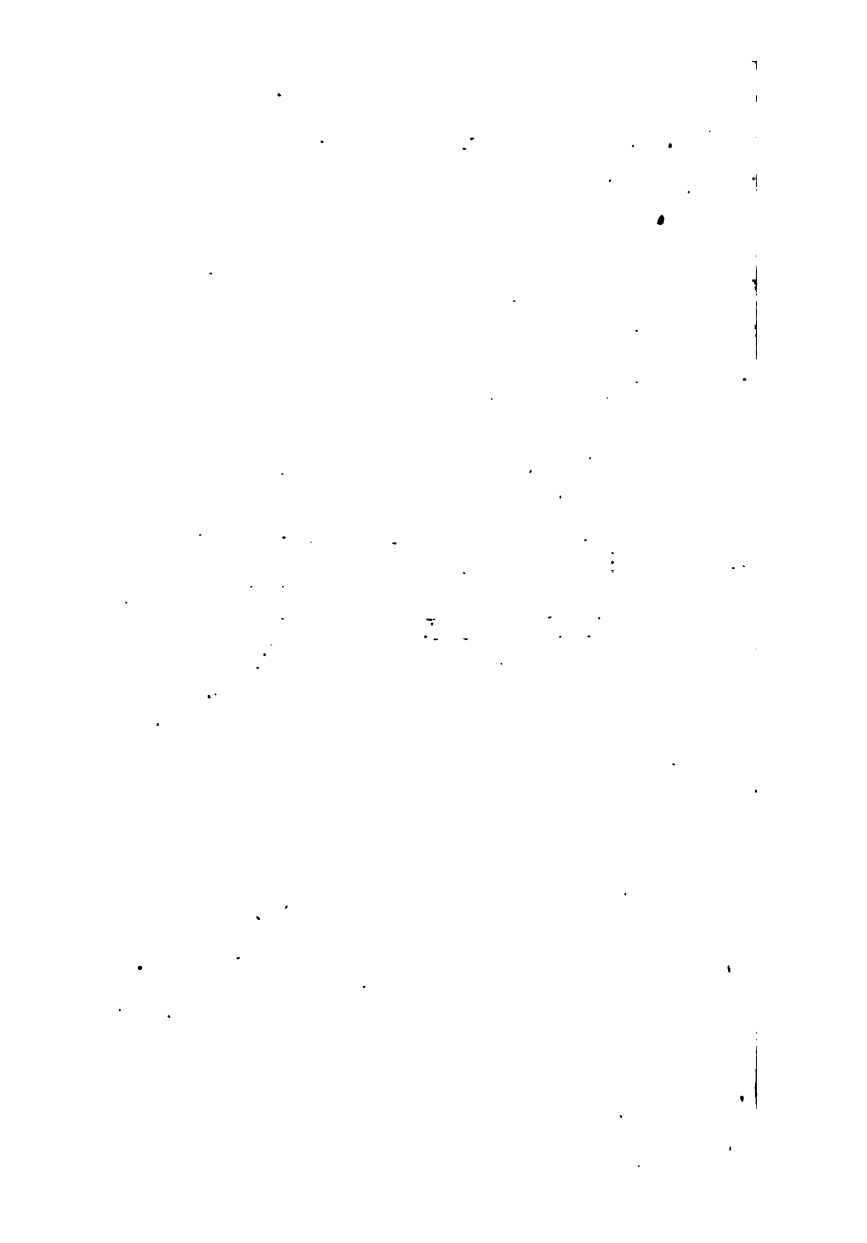
contr'elle d'étranges complots à Paris, & les correspondances qu'elle entretenoit avec la Princesse Palatine ne l'en avoient que trop instruite. Ainsi l'on peut aisément s'imaginer dans quelle amertume étoit plongé son esprit. Elle savoit que le Duc de la Rochefoucault, non content de l'avoir abandonnée, avoit encore essayé de lui soustraire la confiance de Mr. le Prince; que pendant qu'elle s'occupoit à de stériles Négociations, la Duchesse de Châtillon, devenue dépositaire des intérêts de Mr. le Prince, étoit allée d'un air triomphant traiter de la Paix à la Cour; elle n'ignoroit pas que le Duc de Nemours à son retour de Flandres s'étoit engagé plus que jamais avec cette Duchesse, & que par conséquent les soins que ce Duc avoit rendus à une personne de son importance, n'avoient donc été qu'un amusement de campagne & de voyage. Cette réflexion l'aigrissoit; mais quand elle aprit qu'il avoit été tué, la colère fit place aux regrets; & celui qu'elle avoit cru haïr comme un infidèle, ne lui parut plus après sa mort

mort que le plus aimable Prince qu'il y eut jamais eu.

Toutes ces idées importunes & bizarres furent les préliminaires de sa conversion, & sous le voile de ses dégoûts la Grace commença son ouvrage, qu'elle conduisit lentement sans que Madame de Longueville elle-même s'en aperçût; car elle n'attribua ces heureux troubles qui l'agitoient, qu'aux desordres de ses passions. Outrée de dépit & de desespoir, elle connoissoit par ses expériences, l'illusion des Prospérités Mondaines; mais elle ne voyoit pas encore les beautés de la Justice, & les charmes de la Vertu. C'est ce que l'on peut remarquer dans ses Lettres à la Prieure des Carmélites du Fauxbourg St. Jaques, à laquelle elle écrit de ce Couvent de Bordeaux. „ Je ne désire rien, dit-elle, avec tant d'ardeur présente-ment, que de voir cette Guerre-ci finie, pour m'aller jeter avec vous pour le reste de mes jours. Je ne puis le faire qu'après la Paix pour le malheur de ma vie, qui m'a été donnée seulement pour me faire éprou-

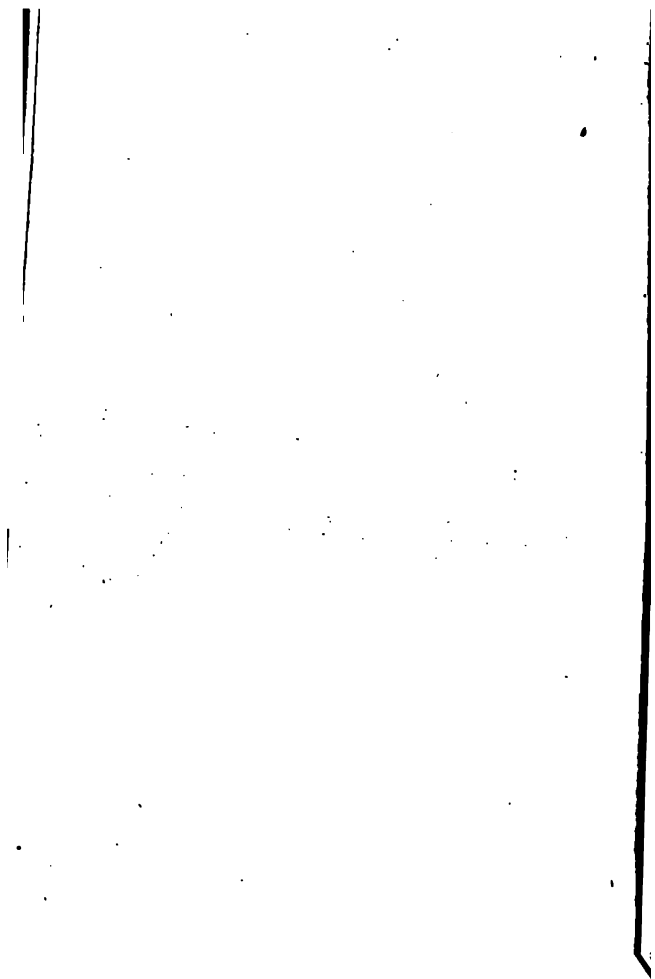
„ prouver ce qu'il y a au monde de  
 „ plus aigre & de plus dur. Ce qui  
 „ me fait résoudre à ce que je viens  
 „ de vous dire, c'est que si j'ai eu des  
 „ attachemens au Monde, de quelque  
 „ nature que vous les puissiez imagi-  
 „ ner, ils sont rompus & même brisés.  
 „ Cette nouvelle ne vous sera pas des-  
 „ agréable. . . . Je prétens que pour  
 „ me donner une sensibilité pour Dieu  
 „ que je n'ai point encore, & sous la-  
 „ quelle je ferois pourtant l'action que  
 „ je vous ai dite, si la Paix étoit fai-  
 „ te, vous me fassiez la grace de m'é-  
 „ crire souvent, & de me confirmer  
 „ dans l'horreur que j'ai pour le Siè-  
 „ cle. Mandez-moi quels Livres vous  
 „ me conseillez de lire.

On a déjà vu qu'elle fut long-tems  
 sans avoir de goût pour la lecture,  
 parce qu'au milieu du Monde elle a-  
 voit bien senti que le fond de son es-  
 prit suffisoit à tout: mais quand elle  
 entra dans les Exercices d'une Vie Sé-  
 rieuse, elle conçut le besoin qu'elle  
 en avoit, & s'apliqua régulièrement à  
 l'étude de l'Ecriture Sainte & des Pè-  
 res; en sorte que quand elle fut en-



ur abjurer le goût de la Galanterie  
de la Politique; les horreurs de la  
ennuyeuse dont elle se croyoit me-  
acée pour l'avenir. D'un autre côté,  
les nouvelles impressions de la Grace qui  
ramenoient à son cœur, & lui en dé-  
couvroient l'intérêt solide; ses vifs  
empressements de se revoir dans le Dé-  
sert de ces Carmélites toujours ai-  
mées; ses timides projets de Péniten-  
ce. Toutes ces diverses idées se com-  
battoient, & circuloient pour ainsi di-  
re dans son imagination.

*Fin du Tome I.*

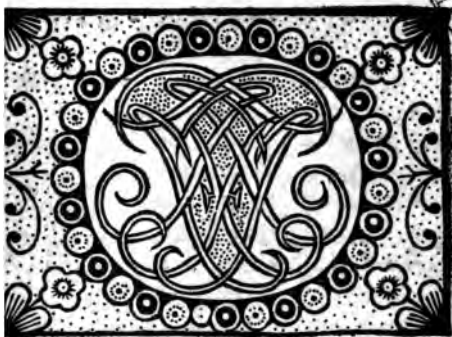




L A  
ERITABLE VIE  
D'ANNE GENEVIEVE  
DE BOURBON,  
DUCHESS E DE  
LONGUEVILLE.

de l'Auteur des ANECDOTES de la  
Constitution Unigenitus.

TOME SECON D.



A AMSTERDAM,  
chez JEAN FRANÇOIS JOLLY.  
M D C C X X X I X.

1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

2. The second part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

3. The third part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

6. The sixth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.



# V I E

DE MADAME

LA DUCHESSE

E LONGUEVILLE.



LIVRE CINQUIEME.



E fut dans le tems que  
Madame de Longueville  
étoit en proie aux agita-  
tions différentes dont  
nous venons de parler,  
elle sortit de Bordeaux pour se  
rendre, comme nous l'avons dit, au  
bout de quelques jours à Montreuil-  
ellay, Domaine de son Mari en An-  
*Tomé II.* A jou,

jou, suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu de la Cour. Elle y trouva l'Abbé Testu : & lorsqu'il vint lui rendre ses devoirs, & qu'il approcha de l'estrade où elle étoit assise sur des carreaux, une de ses Femmes lui mettoit en main un Livre de piété. L'Abbé Testu lui fit compliment sur le choix de ses lectures. *Hélas ! lui répondit-elle, je leur avois demandé quelque Livre pour me desennuyer, elles m'ont apporté celui-là. Madame,* reprit l'Abbé, *ces sortes de Livres quelquefois desennuyent mieux que les autres.* Leur conversation roula sur l'état présent des Affaires Publiques, & il n'en résulta rien qui pût donner à Madame de Longueville des espérances fort agréables.

Il lui vint après une permission d'avancer jusqu'à Moulins, séjour consolant pour elle; car étant allée descendre aux Filles de Ste. Marie, elle visita d'abord le tombeau du Duc de Montmorency son Oncle, toujours précieux à son souvenir, & dont la fin tragique lui avoit fait verser tant de larmes à l'âge de treize ans.

Ma-

Marie Félice des Ursins, Veuve de cet Homme illustre, après s'être consacrée à la Vie Monastique, devenue Supérieure de ce Monastère, reçut Madame de Longueville avec toute la joie & toute la tendresse que l'on peut s'imaginer. Cette excellente Religieuse dès les premiers tems de sa retraite, s'étoit soumise aux conseils du Père de Lingendes, Jésuite déjà très-distingué par ses rares talens pour la Prédication. Elle devint dans la suite un des plus parfaits modèles de toutes les Vertus, & ce fut pour Madame de Longueville une grande leçon de l'usage que l'on doit faire des disgrâces & des amertumes de la Vie : aussi lui dit-elle, *que dans l'accablement de ses maux elle venoit chercher auprès d'elle de la force & de la consolation pour les adoucir.* Madame de Montmorency, qui savoit l'état déplorable & les besoins de cette Princesse infortunée, n'eut garde de lui en offrir indiscreètement les remèdes. Elle connoissoit la délicatesse de ce grand génie, qui ne vouloit pas être heurté violemment. Ainsi pour la ménager conformé-

#### 4 VIE DE MADAME

mément à son caractère, elle se contenta de lui prêter les Livres les plus convenables, de la rendre spectatrice de ses exemples, & de laisser agir la Grace, qu'elle voyoit bien travailler sur ce cœur sans se découvrir. Madame de Longueville considéroit attentivement cette vie humble, uniforme & régulière de Madame de Montmorency, l'impression s'en faisoit peu à peu sur elle, & la rendoit susceptible des traits dont l'Inspiration Céleste étoit sur le point de la toucher. Car ce changement ne s'opéra pas tout d'un coup: les divorces qu'elle avoit à faire étoient d'autant plus difficiles & plus amers, que les souvenirs étoient plus doux. *Son ame*, dit un Auteur, *s'élançoit pour ainsi dire vers le Ciel, & le moment d'après retomboit en terre*: ses anciens panchans la entraînoient souvent sur le bord des précipices: & la Grace, pour la mieux convaincre que l'on doit tout à sa victoire, lui fit long-tems sentir sa propre foiblesse. Enfin, un jour au milieu de la lecture dont elle ne nous a point dit l'espèce: „ Il se tira, dit-elle, „ com-

„ comme un rideau de devant les  
 „ yeux de mon esprit : tous les char-  
 „ mes de la Vérité rassemblés sous  
 „ un seul objet, se présentèrent de-  
 „ vant moi : la Foi, qui avoit de-  
 „ meuré comme morte & ensevelie  
 „ sous mes passions, se renouvella :  
 „ je me trouvai comme une personne  
 „ qui après un long sommeil où elle a  
 „ songé qu'elle étoit grande, heureuse,  
 „ honorée & estimée de tout le mon-  
 „ de, se réveille tout d'un coup, &  
 „ se trouve chargée de chaînes, per-  
 „ cée de plaies, abbatue de langueur,  
 „ & renfermée dans une prison ob-  
 „ scure,,. Tout ce qu'elle avoit jus-  
 „ qu'alors aimé comme quelque chose  
 „ de grand & de réel, lui parut un son-  
 „ ge, elle fut en ce moment convaincue  
 „ du néant du Monde, elle ne pensa  
 „ plus qu'à s'y soustraire, & n'ayant en-  
 „ core que trente-quatre ans elle y re-  
 „ nonça pour jamais.

On peut juger quels effets dut pro-  
 duire une si grande lumière dans une  
 ame que Dieu, depuis quelque tems,  
 avoit si bien détrompée de toutes les  
 Vanités Mondaines. Ce jour fut pour

elle si remarquable & si solennel, que dès-lors elle en fit chaque année l'anniversaire; & voici comme elle en écrivoit encore vingt-cinq ans après à son Confesseur.

„ Ces années, *dit-elle*, me doivent  
„ être si précieuses, que je ne veux  
„ pas que vous en comptiez une de  
„ moins. Il y en aura donc vingt-  
„ cinq Dimanche prochain. Je les  
„ compte devant les Hommes, mais  
„ je ne les compte pas devant Dieu;  
„ estimant qu'elles sont bien plus vui-  
„ des en bien, que celles qui les ont  
„ précédées ne l'étoient en mal. Je  
„ vous demande permission de met-  
„ tre, pendant deux matinées entre-  
„ ci & le deuxième d'Août, une cein-  
„ ture de fer, pour expier mes péchés  
„ présens, & ceux dont Dieu m'a ti-  
„ ré dans ce tems-là,,.

Lorsque Madame de Longueville, après les suites heureuses de sa Lecture, en alla rendre compte à Madame de Montmorency, cette vertueuse Tante en fut attendrie & toute transportée de joie; & voyant se former dans cette Princesse ces désirs ardens  
que



que son zèle impétueux lui suggéroit, elle eut soin de les régler, & de lui prescrire les ménagemens que la prudence exigeoit dans une pareille conjoncture. Madame de Longueville, après une conversion si remarquable, fut fidèle à toujours avancer dans les voies de la Justice; mais Dieu ne la conduisit pas par des routes riantes & semées de fleurs: car quoique ces vérités lumineuses dont elle avoit été frappée, eussent laissé dans son cœur une impression qui ne s'effaça jamais, elles n'eurent pourtant plus pour elle d'attraits sensibles: ce rideau qui s'étoit si soudainement ouvert, se ferma presque de-même; & tout le reste de sa vie, à la réserve d'un mois avant sa mort, sa piété n'eut que la foi seule pour la soutenir au milieu des plus rudes épreuves par où la fit passer la Justice Divine.

Elle resta dix mois à Moulins, où elle attendit Mr. de Longueville, qui travailloit pour elle à la Cour, où l'on étoit fort peu prévenu en sa faveur. Elle y avoit toujours des ennemis & des jaloux, que la supériorité

té de son mérite y entretenoit. D'ailleurs la Reine, depuis la mort de la Princesse Douairière & l'éloignement de Mr. le Prince, se voyoit en toute liberté de témoigner son indifférence & même une espèce d'aversion pour Madame de Longueville, qu'elle ne se trouvoit pas fort disposée à revoir avec agrément. Il fallut donc négocier pour elle auprès de la Reine, qui consentit assez froidement au retour de cette Princesse. Alors Mr. de Longueville vint la joindre à Moulins : ses mécontentemens du passé n'avoient pas empêché qu'il ne vécût toujours très-honnêtement avec elle ; sa modération & sa politesse ne lui permettoient pas de faire autrement ; & d'ailleurs il étoit persuadé que ni pour l'un ni pour l'autre, les procédés violens de la jalousie ne remédient jamais à rien. Tout le monde lui avoit parlé contre sa Femme, que sa fierté ne rendoit pas aimable à bien des personnes ; mais il n'avoit jamais pris de mauvaises manières, soit pour son cœur d'ame, soit parce qu'il l'aimoit. Après que  
Ma-

Madame de Longueville eut reçu de Madame de Montmorency pour sa conduite, tous les avis les plus sages & les plus prudens durant son séjour à Moulins, elle en partit avec des sentimens bien contraires à ceux qu'elle avoit eu pendant les agitations du Royaume. Plus de projets ambitieux dans l'esprit, plus de violens desirs pour la gloire, plus de goût pour la domination. Et cette même Princesse, qui s'étoit vue régner dans Paris au milieu d'une nombreuse Cour, composée de tout ce qu'il y avoit en France de plus illustre, alla se confiner dans une Province, s'envelopper dans les Devoirs Domestiques, & s'abandonner aux rigueurs de la Pénitence.

Elle espéra qu'à la fin elle pourroit rentrer en grace auprès de la Reine, & se proposa de ne rien épargner pour y réussir, mais elle ne revenoit pas dans des circonstances bien favorables pour elle; car c'étoit précisément dans le tems que le Parlement, pour suivre les intentions du Roi, rendit un Arrêt contre Mr. le Prince, ce qui fut

sans-doute pour Madame de Longueville une mortification bien sensible. Voilà les premières croix qu'elle eut à porter en entrant dans la carrière de la Pénitence. Elle les reçut avec soumission, & travailla pourtant à sa réconciliation avec la Reine : mais les bonnes dispositions où elle commençoit d'être furent dissipées, ou du-moins suspendues par un évènement considérable, qui fut la levée du Siège d'Arras. Les Espagnols ayant été forcés dans leurs lignes par l'Armée de Mr. de Turenne, ils furent obligés de quitter leur entreprise, & ils auroient été entièrement défaits, si Mr. le Prince avec le Corps de troupes qu'il commandoit, n'eût fait des prodiges de valeur, qui rendirent notre victoire imparfaite, & qui donnèrent à l'Archiduc le tems de se sauver. C'étoit la première occasion où ce Prince, après avoir quitté la France, combattoit pour nos Ennemis. On n'avoit pas oublié qu'il n'étoit passé chez eux que par les conseils de Madame de Longueville, & ce sou-  
ve-

venir renouvelloit d'étranges idées  
 contre elle, aussi ne l'ignoroit-elle pas :  
 mais comme ce n'étoit plus avec des  
 troupes & des Armées qu'elle se dé-  
 fendoit, mais avec des gémissemens &  
 de tristes plaintes, elle répandoit son  
 cœur dans celui de ses bonnes Amies  
 les Carmélites ; & pour se consoler,  
 voici ce qu'elle écrivit à la Mère  
 Prieure.

„ Je suis si accoutumée aux mal-  
 „ heurs, que pourvu qu'ils ne regar-  
 „ dent que moi, je suis présentement  
 „ assez disposée à les souffrir, si ce  
 „ n'est avec patience, du-moins avec  
 „ un calme d'esprit qui en approche :  
 „ mais j'avoue que je ne me trouve  
 „ pas dans la même tranquillité, quand  
 „ les maux qui m'attaquent atta-  
 „ quent aussi Mr. mon Frère. Vous  
 „ avez eu raison de me plaindre dans  
 „ la dernière occasion, qui m'a don-  
 „ né bien du chagrin pour Mr. le  
 „ Prince : ma fortune est si dépendan-  
 „ te de la sienne, que je ne doute  
 „ point que ce coup n'altère furieuse-  
 „ ment le bon état où nos affaires pa-  
 „ roissoient quand Dieu nous l'a don-  
 „ né.

„ né. Je ne sai point encore néan-  
„ moins l'effet qu'il aura eu pour mon  
„ particulier; car Mr. de la Cuiette,  
„ ie, Gouverneur de Caën, n'a point  
„ vu la Cour depuis cette aventure.  
„ Elle paroïssoit notablement adoucie  
„ pour moi, mais vous jugez bien  
„ que ce succès aura fort changé ses  
„ bonnes dispositions, au-moins je  
„ m'y attens & je m'y prépare. J'ai  
„ tant manqué à Dieu qu'il est juste  
„ qu'il me punisse, & je vois bien que  
„ ses châtimens sont des conseils de  
„ miséricorde sur mon ame. Ils sont  
„ même fort adoucis par cette vue  
„ que Dieu me fait la grace de me  
„ donner. Priez-le qu'il me la rende  
„ utile, & que je fasse bon usage de  
„ mes malheurs, & des lumières qu'ils  
„ répandent dans mon esprit. Je vous  
„ rends mille graces de toutes celles  
„ que vous nous avez faites, en priant  
„ pour nous. Continuez, je vous  
„ supplie, à demander pour moi le  
„ bon usage de nos malheurs. Je dis  
„ nos malheurs, car j'y comprends  
„ Mr. mon Frère. Il n'est pas possi-  
„ ble de souffrir qu'un si Grand Hom-

„ me

„ me soit toujours malheureux : mais  
 „ puisque Dieu a ordonné qu'il le fût  
 „ dans le Tems , demandez-lui au-  
 „ moins qu'il ne le soit point dans  
 „ l'Eternité : tout de bon , je vous  
 „ demande des prières particulières  
 „ pour sa conversion.

Elle avoit souvent recours à Ma-  
 dame de Montmorency, qu'elle a-  
 voit vue à Moulins soutenir si con-  
 stamment & si chrétiennement les plus  
 sensibles afflictions. Elle en recevoit  
 quelquefois des Lettres, où ses louan-  
 ges étoient mêlées, & ce n'étoit pas  
 ce que Madame de Longueville ai-  
 moit le mieux. „ Vous me croyez  
 „ telle que vous souhaitez, *lui répon-*  
 „ *dit-elle* : mais plaignez-moi plutôt  
 „ de ce que je résiste encore à Dieu,  
 „ & que je ne suis pas ce que je de-  
 „ vrois être. Je me regarde comme  
 „ l'Aveugle-né de l'Evangile, que J.  
 „ C. guérit avec de la boue : mes  
 „ yeux ne sont pas propres à regarder  
 „ si-tôt le Ciel, & je les dois encore  
 „ employer à regarder le fond de la  
 „ Terre d'où la Grace m'a retirée.  
 „ Demandez à J. C. qu'il me préfer-

„ ve de tomber dans la vanité qui  
 „ m'environne, & dont j'ai eu le  
 „ cœur si plein autrefois. Hélas ! il  
 „ ne l'est peut-être que trop encore :  
 „ mais, ma Tante, quelque miséra-  
 „ ble qu'il soit, il est toujours tout  
 „ à vous.

„ Tant d'afflictions, *lui mande-t-elle*  
 „ dans une autre Lettre, & tant de  
 „ renversemens de fortune, ne me  
 „ redisent au cœur que ce que Dieu  
 „ lui a dit une fois ; qu'il n'y a rien  
 „ de solide parmi les hommes, &  
 „ que lui seul peut faire notre féli-  
 „ cité. Mais vous avouérai-je la ma-  
 „ lice du mien, & pourrez-vous l'ap-  
 „ prendre sans vous affliger ? Je vous  
 „ la dirai pourtant, afin que vous  
 „ plaigniez sa misère, & que vous  
 „ en parliez à J. C. J'aime la Vé-  
 „ rité, & je me plains à entendre sa  
 „ voix. Avec cela je souffre en-  
 „ core pour des choses vaines que  
 „ je ne veux pas posséder, je me  
 „ suis trouvée presque accablée sous  
 „ le poids de mes afflictions. Vous  
 „ savez les circonstances de la der-  
 „ nière, qui n'a pas beaucoup paru,  
 „ mais



„ mais les plus grandes croix en ap-  
 „ parence ne sont pas les plus lourdes  
 „ & les plus difficiles à porter. Je dis  
 „ ceci sans me plaindre : car c'est à  
 „ Dieu à nous les imposer, & à nous  
 „ à les recevoir chrétiennement. Je  
 „ les adore toutes, demandez-lui que  
 „ je n'en rejette jamais aucune.

Cependant Mr. de Longueville at-  
 loit à son Gouvernement, & revenoit  
 de tems en tems à la Cour comme il  
 vouloit. Le Roi le recevoit toujours  
 obligeamment, & le Cardinal lui ren-  
 dit visite : ainsi peu à peu on s'accou-  
 tuma à laisser Madame de Longuevil-  
 le en repos, & ces premières années  
 de sa vie tranquille furent bien utile-  
 ment employées. Peu de tems avant  
 son retour, elle avoit acquis une Bel-  
 le-Sœur, la plus accomplie & la plus  
 estimable qu'elle pût souhaiter, par le  
 mariage que le Prince de Conti ye-  
 noit de faire avec Mademoiselle de  
 Martinozzi, Nièce du Cardinal Ma-  
 zarin ; & ce Prince, depuis cette al-  
 liance, s'étoit trouvé bientôt revêtu  
 d'un Gouvernement de Province &  
 du Commandement d'une Armée.

Ain-

Ainsi le Frère & la Sœur se réconcilièrent; car leur liaison ne devant plus être de la même nature, rien ne les obligeoit à demeurer encore brouillés. La Princesse de Conti devint une véritable & fidèle Amie de la Duchesse de Longueville, qui dans ces commencemens de sa conversion cherchoit à s'appuyer sur le commerce des personnes vertueuses.

Comme les plus grands Génies ne sont pas toujours fort éclairés pour se conduire en entrant dans la carrière de la Pieté, Madame de Longueville sentit le besoin qu'elle avoit d'un Guide, mais elle eut de la peine à rencontrer ce qu'il lui falloit. Il y avoit alors dans l'Ordre Ecclésiastique une guerre fort déclarée & fort véhémente, on s'y distinguoit réciproquement par des noms odieux, & la querelle s'étendoit jusques dans le public, où chacun se partialisoit selon la différence de ses goûts & de ses lumières. Madame de Longueville ne vouloit ni des uns ni des autres pour la conduite de sa conscience; & après avoir cherché quelque tems, on lui conseilla de pren-

prendre un bon Curé, dont on l'assurât que les droites intentions & la neutralité lui convenoient. Elle l'accepta sur ce qu'on lui en dit, mais elle ne l'eut pas plutôt choisi, qu'elle ne put y prendre aucune confiance. Il étoit plus capable de lui fermer le cœur, que de le lui ouvrir.

Il lui faisoit faire des retraites de quinze jours, & lui donnoit pour chaque jour deux grandes pages de méditations, qui la remplissant de vains scrupules la jettoient dans le découragement, & n'excitoient rien dans son ame. En vue de guérir les plaies de l'orgueil, elle s'étoit condamnée aux pratiques les plus humiliantes. Mais comme le changement de mœurs ne change pas la trempe de l'esprit, le sien, accoutumé de tout tems à se nourrir d'idées solides, ne pouvoit se repaître d'une pure métaphysique. La conduite de ce Directeur, & de quelques autres après lui, la tint deux ou trois années dans ce pénible exercice ; mais à la fin s'étant déterminée, elle eut recours à Mr. de Singlin, qui pénétrant bientôt dans les dispositions &

dans le caractère de cette Princesse, la conduisit d'une manière convenable à son état. Comme on lui avoit gêné l'esprit sur la manière de s'habiller, il crut que par raport à son rang elle pouvoit donner quelque chose au tems & à des modes raisonnables : mais il tint ferme sur la modestie, & lui dit, *que si le monde ne vouloit pas la laisser faire, comme elle laissoit faire le monde, & qu'il lui fût mauvais gré de ce qu'elle ne l'imitoit pas, elle devoit se résoudre à souffrir ce reproche, & le recevoir comme une partie de sa pénitence.*

Sa piété ne rendit pas d'abord Mr. de Longueville plus prévenu pour elle, quoique toujours très-pol; car il fut quelque tems à regarder cette nouvelle ferveur, comme une faillie de dévotion qui s'amortiroit bientôt : mais lorsqu'il vit sa persévérance, la gravité de sa conduite & l'uniformité de sa vie, il changea de sentimens à son égard ; & ses procédés, d'une indifférence qu'il n'avoit peut-être pas, se convertirent en admiration. Elle en informa Mr. de Singlin, qui l'av-

vertit que cela devoit l'engager à prendre encore plus de soin de sa Famille & de sa Maison, puisque désormais elle le pouvoit faire avec plus d'autorité.

Quand il lui eut représenté les devoirs & les réparations dont elle étoit chargée, elle entra dans tout ce qu'il lui prescrivit. Elle commença par s'appliquer à donner au Duc de Longueville toutes les marques de la plus sincère estime, & ne s'en tint pas aux discours. Elle ne fit plus de voyages à Paris, que de son agrément. Assidue à lui faire compagnie dans les visites de son Gouvernement & dans ses Terres, elle veilloit sur ses Domaines, & plus encore sur la santé de ce Prince, qui commençoit à demander des soins assez continués.

Mais ce renouvellement d'inclination dans Mr. de Longueville, étoit quelquefois pour elle un embarras. Comme il connoissoit mieux que jamais le trésor qu'il possédoit, il appréhendoit de le perdre, & condamnoit les excès où la ferveur de sa Femme la portoit, & par tendresse la traver-

soit dans le cours de ses pratiques trop austères. Quelque docilité qu'elle eût pour le sage Directeur de sa conscience, elle l'avoit seulement informé de ces Oraisons méthodiques où ses Confesseurs précédens l'avoient engagée (car elle n'avoit jamais pu faire entrer de l'art & de l'étude dans la façon de prier) mais elle ne s'étoit point déclarée sur les mortifications corporelles qu'on lui avoit imposées, & qu'elle continuoît toujours, & c'étoit ce qui causoit de l'inquiétude à Mr. de Longueville. Quand Mr. de Singlin en fut informé, il comprit que ce Prince avoit raison de s'en plaindre, & fit entendre à Madame de Longueville qu'elle devoit se soumettre à ce qu'il souhaitoit, pourvu que d'ailleurs il ne l'obligeât pas à se livrer à des compagnies qui l'auroient rejetée dans des divertissemens qu'elle n'aimoit plus.

Ce qui lui donnoit un surcroît de mérite dans l'accomplissement de tous les devoirs dont elle s'acquittoit envers son Mari, c'est qu'elle y sacrifioit une inclination dominante, qui l'entraînoit

vers la Solitude des Carmélites, qu'elle ne cessoit de désirer, quand elle se souvenoit de quelle manière, quelques années avant son retour à Dieu, Mademoiselle d'Epernon s'étoit renfermée dans ce Désert. Après y être venue de si loin, peu s'en fallut qu'elle ne murmurât contre les obstacles qui l'empêchoient d'en faire autant.

„ Je vous avoue, écrit-elle à la Prieure des Carmélites, que je n'ai jamais vu la grandeur de mes malheurs mieux que je les vois. Le monde & ses engagemens me sont des fardeaux insupportables. Cependant il faut demeurer, & adorer même la Providence qui m'y a abandonnée. C'est un assez pitoyable état, & c'est tout ce que je puis faire dans les momens où je vois le plus clair, que de confesser que j'en mérite un pire.

Il régnoit dans toutes les Lettres un sentiment, qui faisoit bien voir que depuis sa conversion tout étoit pour elle objet & matière de Pénitence; & ce qu'elle avoit à faire ou à souffrir, lui rappelloit toujours cette

idée. La Religieuse à qui elle écrivoit en ces termes, étoit celle qu'elle avoit eue dans le monde pour Amie sous le nom de Mademoiselle du Vigean. Madame de Longueville aimoit à lui retracer le souvenir de ce tems, pour la féliciter des heureuses suites qu'il avoit eues à son égard, & pour se plaindre elle-même d'en avoir éprouvé de si différentes. „ Je ne „ fais plus autre chose, *lui mande-t-* „ *elle*, que de me souhaiter dans vo- „ tre Maison à tous les momens de „ ma vie; & je prens comme la pu- „ nition de mes péchés, la privation „ d'une chose où je vois plus que ja- „ mais mon salut attaché. Si je m'em- „ barquois à vous dire ce que je pense „ là-dessus, je ne finirois jamais. Je „ ne vous dirai donc qu'une chose sur „ ce sujet, qui est que comme l'a- „ mour des Carmélites étoit sorti de „ mon cœur avec celui de Dieu, je „ sens que ce dernier n'y peut reve- „ nir sans ramener l'autre. Hélas! „ ce n'est pas que celui de Dieu y „ rentre bien fortement, & j'ai bien „ à m'humilier là-dessus; mais je dé-  
si.



„ fire de l'avoir, & j'abhorre tout  
 „ ee qui a tenu la place tant d'an-  
 „ nées de ma vie. Mais après avoir  
 „ quitte Dieu volontairement, il n'est  
 „ pas juste que je le retrouve dans  
 „ ces premiers momens de la re-  
 „ cherche que j'en fais ; & pourvu  
 „ qu'à la fin de ma vie, je ne me  
 „ trouve pas séparée de lui, c'est  
 „ beaucoup pour moi. . . . J'ai été  
 „ si uniquement au Monde quand  
 „ je l'ai aimé, & j'y ai employé u-  
 „ ne si grande partie de ma vie,  
 „ qu'il est bien juste que celle que  
 „ l'on voudroit donner à Dieu soit  
 „ si partagée : c'est la peine de mes  
 „ égaremens, & je prie Dieu de me  
 „ la faire prendre en esprit de pé-  
 „ nitence.

„ Sa délicatesse & ses austérités la  
 „ rendoient souvent malade. Un jour  
 „ que la Marquise de Gamache lui en  
 „ écrivit pour lui en faire des repro-  
 „ ches. „ Ah ! que la maladie, *lui répon-*  
 „ dit-elle, qui seroit causée par la péni-  
 „ tence, seroit une grande santé à l'a-  
 „ me ! mais vraiment je n'en suis pas-là.  
 „ Toutes ces Lettres s'écrivoient de

Rouën , où Madame de Longueville faisoit alors son séjour le plus ordinaire , mais sa résidence n'étoit pas oisive. Tout ce qu'il y avoit de Misérables & de Pauvres dans l'étendue de la Province & du Gouvernement de Normandie y étoient les objets de sa compassion. Elle remplissoit auprès de son Mari tous les devoirs , non seulement d'obligation & de bienfaisance , mais elle alloit quelquefois avec Mademoiselle de Vertus son Amie au Monastère de Maubuisson , pour y visiter une Fille naturelle de son Mari , laquelle pour-lors en étoit Abesse , & n'y donnoit pas un trop bon exemple.

Elle fit avec lui le voyage de Bourbon , où ce Prince trouva quelque soulagement à ses infirmités. Quand il eut achevé ses eaux , il partit ; & Madame de Longueville ayant commencé les siennes plus tard , elle resta encore quelque tems à Bourbon. Ce fut pour tous les Malades un des plus beaux exemples de piété & de charité que l'on eut jamais vu dans ce lieu , tant qu'elle y demeura. Tous les Pau-

Pauvres furent nourris de ses aumônes, & elle prit des mesures pour l'avenir, afin que tous les Malades hors d'état de faire la dépense du séjour & des remèdes, y trouvassent des assistances suffisantes.

Elle avoit pris une estime toute particulière pour son Médecin Mr. Dordard, très-distingué dans sa profession, mais plus estimable encore aux yeux de cette Princesse, par la beauté de son génie & par sa piété. Ces deux genres de mérite alors n'auroient pu lui plaire séparément : elle avoit toujours goûté la science & l'esprit, & sa conversion ne lui en avoit pas fait perdre le goût, car elle y étoit trop accoutumée pour s'en pouvoir passer : mais depuis son changement, la plus belle Philosophie du monde sans beaucoup de Religion ne réussissoit plus auprès d'elle. Bientôt elle honora Mr. Dordard de sa confiance, je veux dire de celle que l'on a pour un Ami, la grande inégalité des conditions ne lui en re-trancha que le titre.

Quand de Bourbon elle fut retournée à Rouën, la Princesse Palatine,

qui n'aimoit pas moins Madame de Longueville devenue Pénitente, qu'elle l'avoit aimée Mondaine, vint passer quelques jours avec elle. Ces deux Princesses, que la supériorité de leur esprit proportionnoit si bien l'une à l'autre, passèrent ensemble de délicieuses journées, où leur entretien tomba souvent sur la vanité des Choses Humaines. Elles se quittèrent à regret, après que cette Princesse, pendant tout son séjour, eut été magnifiquement régalée par Mr. de Longueville.

Ce fut environ dans ce tems-là que Mr. de Longueville maria sa Fille avec le Duc de Némours, Frère de celui que Mr. de Beaufort avoit tué; mais qui au bout de dix-huit mois mourut à l'Hôtel de Longueville, où sa Veuve continua d'être respectée par les excellentes qualités de son esprit.

Madame de Longueville, qui remarquoit que la santé de son Mari s'altéroit de jour en jour, & qui favoit qu'à la Cour on avoit pour lui beaucoup d'estime, lui conseilla de solliciter

liciter la survivance du Gouvernement de Normandie pour ses deux Fils. Le Roi & la Reine lui accordèrent très-volontiers cette grace. Ce Prince étant venu présenter ses deux Fils au Roi, ils prêtèrent entre les mains de Sa Majesté le serment de fidélité pour ce Gouvernement, avec l'agrément universel de toute la Cour, en considé-<sup>Ga-</sup>ration des services que le Duc de Lon-<sup>zette</sup>gueville avoit rendus au Roi dans ce <sup>de</sup>Poste depuis quarante ans. <sup>Fran-</sup>  
<sup>co.</sup>

Madame de Longueville vivoit dans une si profonde retraite, qu'enfin son grand esprit ne causoit plus d'alarmes à personne. Ses Ennemis s'appaisèrent à la Cour. Et la Reine elle-même, ne la voyant plus se mêler de rien, conçut peu à peu une haute estime de son mérite, en sorte qu'insensiblement les graces & les bienfaits rentrèrent dans cette illustre Maison. Cette Princeesse, qui tiroit des conséquences chrétiennes de tous les évènements; en eut une nouvelle occasion à la mort du petit Duc de Bourbon son Neveu, second Fils du Prince de Condé. C'étoit toujours avec les Carmélites qu'elle

le s'entretenoit dans ces conjonctures.  
„ Vous avez bien raison, *dit-elle à*  
„ *son Amie la Sous-Prieure*, de ne pas  
„ vous affliger avec moi de la perte  
„ de mon Neveu; puisque l'esprit de  
„ la foi doit empêcher les Chrétiens  
„ de plaindre comme morts, ceux  
„ qu'elle leur apprend être vivans  
„ pour l'Eternité. Cet Enfant est  
„ bien heureux sans-doute d'avoir été  
„ tiré du Siècle, avant que d'avoir  
„ participé à sa malignité. Celles qui  
„ comme nous n'ont pas été jugées  
„ dignes, par ce profond jugement de  
„ Dieu, d'une pareille grace, doivent  
„ s'humilier en sa présence, & se châ-  
„ tier des crimes qui leur préparoient  
„ un sort tout contraire, si la misé-  
„ ricorde de Dieu ne leur eut fait  
„ faire une pénitence proportionnée  
„ à leurs péchés. Vous devez bien  
„ louer celui qui vous a tirée du mi-  
„ lieu de ceux qui ne la font point;  
„ & qui la devroient toujours faire,  
„ pour vous introduire dans la Maison,  
„ & vous en faire faire une si sérieuse  
„ & si continuelle. Pour moi qui n'ai  
„ que votre malheur, & qui n'ai pas

„ sa

„ sa réparation, jugez où je dois avoir  
 „ mon refuge, & où se doivent met-  
 „ tre les Pécheurs. Puisque le Juste  
 „ est à grand' peine sauvé, implorez,  
 „ ma très-chère Mère, les grandes  
 „ compassions de J. C. sur mes misè-  
 „ res.

Le souvenir de ces heureux jours  
 qu'elle avoit passés dans le tems qu'elle  
 vouloit être Carmélite, lui reve-  
 noit toujours dans l'esprit. Chaque  
 personne de considération qui se con-  
 sacroit à Dieu dans cet Ordre, lui  
 donnoit de la jalousie. „ Je loue  
 „ Dieu, *dit-elle*, de l'entrée de Ma-  
 „ demoiselle d'Albret. Elle est bien  
 „ heureuse en toutes façons, d'avoir  
 „ si peu participé au Siècle, & d'aller  
 „ pourtant faire une si grande pénitence.  
 „ Elle aura cet avantage dans  
 „ la sienne, qu'elle la fera avec plus  
 „ de conformité à celle de J. C. qu'il  
 „ a faite étant non seulement inno-  
 „ cent, mais l'innocence même.  
 „ Comme donc elle en a beaucoup,  
 „ elle fera pénitence en Sainte. J'ai  
 „ encore pensé sur cette entrée que  
 „ va faire cette pauvre Fille, qu'elle  
 „ fe-

„ fera comme J. C. qui s'en alla au  
 „ Désert après son baptême. Ainsi  
 „ pour conserver l'innocence du sien,  
 „ & non pas pour le réparer, elle en-  
 „ tre dans le Désert des Carmélites.  
 „ Dieu n'a pas fait ainsi à toutes les  
 „ Nations, & cela m'humilie bien  
 „ sous sa justice, qui m'a livrée au  
 „ Siècle à cause de mes infidélités.  
 „ Demandez miséricorde à Dieu pour  
 „ moi.

Cette Sous-Prieure des Carmélites,  
 qui entretenoit volontiers un commer-  
 ce de Lettres avec Madame de Lon-  
 gueville, pour continuer à l'affermir  
 dans ses nouveaux sentimens, ne per-  
 doit pas d'occasions de lui écrire. El-  
 le n'y manqua pas, quand on fut à Pa-  
 ris la dangereuse maladie du Prince  
 de Condé. Toute la France y parut  
 prendre intérêt. Ce Prince fit prier  
 la Reine de lui envoyer le Médecin  
 Guenaut, en qui il avoit beaucoup de  
 confiance; & quand sa santé fut réta-  
 blie, Madame de Longueville fut  
 tellement accablée de visites où l'on  
 venoit prendre part à sa joie, qu'elle  
 ne put faire réponse à la Carmélite  
 aussi-



„ aussi-tôt qu'elle auroit voulu. „ L'ac-  
 „ cablement des complimens de tou-  
 „ te la France m'a, *dit-elle*, empê-  
 „ chée de faire réponse à votre Let-  
 „ tre, jusqu'à ce que j'aye reçu la se-  
 „ conde. Les sentimens de toutes  
 „ les deux sont si obligeans, que je  
 „ n'ai point de parole pour vous ex-  
 „ primer ceux qu'ils ont produits dans  
 „ mon cœur. Vous jugez bien que  
 „ j'eusse été par conséquent beaucoup  
 „ plus aise de vous entretenir, que  
 „ de répondre à mille gens qui ne se  
 „ soucient ni de mon Frère ni de moi.  
 „ Mais c'est-là un des endroits de la  
 „ vie où l'on ne fait point ce que l'on  
 „ voudroit le plus faire, & où l'on  
 „ fait justement ce que l'on a moins  
 „ envie de faire.

Madame de Longueville avoit été  
 très-sensible à la grace que le Roi a-  
 voit faite à ses deux Fils, en leur ac-  
 cordant la survivance du Gouverne-  
 ment de Normandie : mais bientôt a-  
 près ces témoignages de bienveillance  
 dont Sa Majesté l'avoit honorée, elle  
 en reçut de bien plus touchans, quand  
 à la Paix générale entre la France &

l'Es-

l'Espagne, ce Frère, dont depuis plusieurs années elle pleuroit l'éloignement, lui fut rendu. L'article qui regardoit la personne de ce Prince prolongea long-tems les Négociations, mais nullement par ses instances; car il fit savoir à ses Agens, pour le déclarer aux Ministres des deux Couronnes, qu'il n'étoit pas juste que la Paix entre ces deux grands Rois fût retardée davantage à sa considération, qu'on eût seulement soin de ses Amis, & qu'à son égard on lui laissât suivre sa fortune.

Le Cardinal Mazarin soutenoit fortement que les intérêts du Prince de Condé ne devoient point entrer dans les Conférences sur la Paix; que le Roi connoissoit son caractère impétueux; & que d'ailleurs ayant tant de panchant à suivre les conseils d'une Princesse aussi entreprenante que Madame de Longueville, il n'y avoit nulle apparence d'exposer le Royaume aux mêmes troubles dont à peine il étoit délivré. Don Louïs de Haro, de son côté, représentoit les intentions du Roi Catholique; qui, plein de reconnoissan-

ce pour les services qu'il avoit reçus de Mr. le Prince; demandoit qu'il fût rétabli dans tous les honneurs, dans tous les droits de sa naissance, & dans les bonnes grâces du Roi Très-Chrétien; que Madame de Longueville étoit devenue tout autre qu'elle n'avoit été dans les Guerres Civiles; & qu'après tout il ne falloit pas appréhender qu'une Femme seule pût troubler la tranquillité d'un Etat. Vous autres Espagnols, reprenoit le Cardinal Mazarin, vous en parlez bien à votre aise. Vos Femmes ne se mêlent que de faire l'amour, mais en France ce n'est pas de-même, & nous en avons trois qui seroient capables de gouverner ou de bouleverser trois grands Royaumes, la Duchesse de Longueville, la Princesse Palatine, & la Duchesse de Chevreuse. Toute son éloquence ne persuada pas le Ministre d'Espagne, qui demeura ferme, & déclara que si le Prince de Condé n'étoit pas compris dans le Traité, comme devant rentrer dans tous ses avantages de premier Prince du Sang, le Roi Catholique alloit lui donner en

propre dans les Païs-Bas un certain nombre de Places fortes qu'il érigeroit en Souveraineté : *Nous verrons alors*, ajouta Don Louïs, *comment vous accommoderez' d'un pareil Voisin*. Le Ministre de France, malgré son opposition au Prince de Condé, fut obligé d'acquiescer; & quand on eut arrêté les conventions par lesquelles il étoit spécifié qu'il rentreroit dans tous ses Biens, tous ses Droits, tous ses Titres, tous ses Gouvernemens, & qu'il pourroit revenir en France & à la Cour, le Chevalier de Guitaut, suivant les Articles du Traité qui regardoient Mr. le Prince, vint à Toulouse, où la Cour étoit pendant les Conférences des Plénipotentiaires, & de la part du Prince de Condé fit au Roi les protestations souscrites de la signature de ce Prince; & le Roi lui ayant fait un très-bon accueil, aussi bien que le Cardinal Mazarin, le Chevalier de Guitaut s'en retourna très-satisfait.

Madame de Longueville, ayant eu soin de se faire informer de toutes ces

par-

particularités , écrivit au Prince de Condé qu'elle alloit l'attendre à Colomiers. En même tems elle partit de Rouën avec son Mari & ses deux Fils, & passant par Paris se trouva le lendemain au rendez-vous. Mr. le Prince, en partant de Bruxelles, fut conduit une lieue hors de la Ville par le Marquis de Caracène Gouverneur des Païs-Bas, & deux jours après il se rendit à Colomiers. On peut se représenter aisément quelle fut l'entrevue du Frère & de la Sœur, dont la mutuelle tendresse étoit fondée sur de si beaux titres & de si solides raisons. Cependant la joie de Madame de Longueville ne l'empêcha pas de se reprocher en voyant Mr. le Prince, qu'elle étoit un peu coupable de ses malheurs, & elle craignit qu'il n'eut conservé quelque ressentiment contr'elle; mais elle reconnut bientôt qu'il ne restoit dans ce Grand Homme nulle trace d'aigreur ou de chagrin. Les passions tristes séjournoient si peu dans son cœur, qu'elles ne lui laissoient

point de vapeurs noires dans l'esprit, Deux jours après son départ de Flandres, la Princesse de Condé partit de Malines, où tout ce qu'il y avoit de Princes, de Princesses & de Seigneurs vinrent auparavant lui faire leurs adieux. Elle reçut sur sa route tous les honneurs imaginables, & se rendit à Colomiers, où le Duc & la Duchesse de Longueville lui firent toutes sortes de caresses. Le Duc de Longueville partit pour aller rejoindre la Cour. La Princesse de Condé, Mademoiselle de Bourbon sa Fille, & Madame de Longueville allèrent à Trie. Le Duc d'Enguien alla chez le Président Perrault, à sa Terre d'Angerville. Et Mr. le Prince partit pour aller saluer le Roi. Comme la Cérémonie du Mariage avoit été retardée, la Cour étoit allée de Toulouse passer l'hiver en Provence. Ce Prince arriva sur les cinq heures du soir à Aix, accompagné du Prince de Conti, du Maréchal de Grammont, & de quelques autres Seigneurs qui étoient allés au-

de-

devant de lui jusqu'à Lambesc, & le Cardinal Mazarin le présenta au Roi dans la chambre de la Reine. Ce Prince rendit ses respects à Leurs Majestés, avec un air convenable à son devoir & à son repentir ; & le Roi, sans se faire la moindre violence, le reçut avec tous les témoignages d'une vraie bonté. On sait que dès les commencemens de son Règne, il affaisonna ses grâces & ses bienfaits d'une politesse majestueuse qui leur donnoit un nouveau prix.

Le Duc d'Orleans étant mort, pendant que la Cour étoit en Provence, cet événement mettoit dans un rang encore supérieur Mr. le Prince, qui après qu'il eut rendu sa visite à MONSIEUR, se retira dans l'appartement qui lui avoit été préparé. Toute la Cour fit voir une joie extraordinaire à son retour, & le lendemain le Cardinal Mazarin le traita très-somp tueusement à dîner, avec le Prince de Conti, le Duc de Longueville, le Maréchal de Grammont, & divers

autres Seigneurs. Rien n'étoit plus curieux dans ce repas, que de voir comme les passions personnelles se taisoient, & se renfermoient par respect pour la Politique. Le Prince de Condé resta plus de quinze jours à la Cour, & Leurs Majestés étant parties d'Aix aux acclamations de tout le Peuple, il vint vers la fin du mois avec le Duc d'Enguien son Fils à la Maison de St. Maur, d'où il se rendit à Paris. Tous les Ordres le reçurent avec une grande joie, & qui fut redoublée par le récit qu'il fit à tous ceux qui le visitèrent, du plaisir flatteur que lui avoient causé les bontés dont Leurs Majestés l'avoient honoré pendant le tems qu'il avoit été en Provence, & des démonstrations affectueuses du Cardinal.

Quelques jours après ce Prince partit de Paris avec le Duc d'Enguien pour aller à Rouën, où le Duc de Longueville l'emmena pour le délasser un peu de toutes ses fatigues, & de toutes les agitations que lui avoient fait éprouver les vicissitudes de la Fortune.



Il alla ensuite à son Gouvernement de Bourgogne, & y reçut tous les hommages qui lui étoient dûs. Lorsqu'il en partit, le Duc de Longueville alla le rejoindre à Orléans, où ils attendirent la Cour, qui revenoit triomphante après la conclusion de la Paix & la consommation du Mariage du Roi. S'étant rendus à Amboise, Leurs Majestés y arrivèrent, & le Prince de Condé y fut reçu plus favorablement encore que la première fois. Madame de Longueville étoit très-sensible à tous ces différens honneurs dont on combloit Mr. le Prince. D'ailleurs tout ce qu'elle voyoit, étoit bien capable de faire dans son cœur une diversion avec ses projets de Retraite, & d'y réveiller le goût des Joies Mondaines. La Cour n'avoit jamais été plus calme & plus brillante, les Guerres étoient finies & au dedans & au dehors. Après le pompeux appareil avec lequel on avoit célébré l'arrivée de la jeune Reine, on continuoit de ne songer qu'aux plaisirs. Chaque jour il en renaissoit

de nouveaux, & le Roi ni la Reine Mère n'avoient plus pour Madame de Longueville que des sentimens favorables. Sa beauté, son esprit & sa politique ambitieuse, lui avoient formé pendant les Troubles le plus charmant empire qu'une Princesse du Sang pouvoit avoir; & sans-doute à l'âge de quarante-deux ans qu'elle avoit alors, elle pouvoit figurer encore à la Cour avec autant d'éclat que jamais: mais n'aspirant plus qu'à l'empire de ses passions, elle ne fut point assez flatée pour se rengager de-nouveau dans le Monde, rien ne l'ébranla dans la résolution qu'elle avoit prise de consacrer le reste de ses jours aux exercices de la Pénitence.

Un évènement considérable arrivé dans ce tems-là, devoit ce semble la retenir à la Cour. Elle n'y auroit plus vu le Cardinal Mazarin, qui douze jours après avoir marié sa chère Hortense, la plus-belle de toutes ses Nièces, au Duc de la Meilleraye, nullement le plus beau de tous les hommes, mourut au  
Châ-

Château de Vincennes, dans la cinquante neuvième année de son âge. Le pouvoir de ce Ministre, & son crédit sur l'esprit de la Reine, avoient souvent embarrassé Madame de Longueville; & n'ayant plus à craindre d'en être inquiétée, personne à l'avenir n'auroit indisposé contre elle ni le Roi ni la Reine Mère, ni continué de prévenir son Mari contre sa conduite. Enfin tout s'aplanissoit pour donner un libre cours à la vie tranquille & vertueuse qu'elle auroit voulu mener, mais rien ne fut capable de la tenter. Ainsi dans le tems qu'il y avoit le plus de Fêtes, de Spectacles, de Réjouissances & de Concorde à la Cour, elle fut inspirée d'aller passer un certain nombre de jours en Solitude, pour y faire une nouvelle confession générale. Comme on lui ordonna d'écrire toutes les différentes dispositions dans lesquelles elle se trouveroit pendant cette retraite, & que la relation en est tombée entre nos mains, nous en rapporterons quelques

malgré la stérilité des faits, Madame de Longueville est plus reconnoissable dans ce dernier état de sa vie, que dans l'autre. On la voyoit alors beaucoup agir, sans trop savoir comment elle pensoit. Ici l'on verra comme elle pense, quoiqu'elle n'agisse pas beaucoup : & ce que nous aprenons d'elle est d'autant moins suspect, que c'est elle-même qui nous en instruit. Il ne sera donc question que de bien faire l'analyse de ses dispositions spirituelles : car il est, ce me semble, plus intéressant de connoître les Hommes par leurs pensées & leurs sentimens, que par leurs actions extérieures.

Elle annonce d'abord qu'elle fut poussée à faire cette retraite que nous avons dit, par la vue que Dieu lui donna que l'état d'indépendance où elle vivoit depuis quelques années, étoit très-préjudiciable à son ame; qu'au lieu de faire dans la voie de la vertu quelques progrès, elle s'affoiblissoit & tomboit dans un état de tie-deur qui lui faisoit craindre qu'elle n'entrât bientôt, si elle n'y étoit dé-  
jà

à, dans cette voie qui paroît droite à l'homme, & qui pourtant conduit à la mort.

Elle dit qu'elle sentoît un grand désir de s'humilier par cette confession générale qu'elle se proposoit de faire, & qu'en effet c'étoit une grande humiliation pour elle de retoucher à ses plaies & de remuer encore ce fumier,

Le Ministre qui la conduisoit, jugeant bien que la délicatesse de sa conscience étoit la cause du dessein qu'elle avoit de renouveler sa ferveur, & que dans cette Solitude elle feroit occupée de sentimens bien vifs & bien tendres, crut la devoir engager à les écrire, pour connoître mieux qu'il ne faisoit les dispositions de son ame. Elle fut exacte à lui obéir, & l'attention avec laquelle elle observa tous ses mouvemens, montre dans quelle discussion rigoureuse elle entra sur ses devoirs, & sur les opérations dont elle se croyoit comptable à la Justice Divine,

On voit d'abord combien elle étoit soumise à ce qu'on exigeoit d'elle, & à combien d'humiliantes pratiques on

l'avoit assujettie, mais il faut la laisser parler elle-même. „ Au commencement de ma retraite j'ai été, *dit-elle*, un peu effrayée d'entrer dans „ une voie plus étroite, mais j'ai senti néanmoins un certain soutien intérieur, qui m'a imprimé le contraire du découragement. Plus j'ai été „ en avant dans cette retraite, moins je m'y suis ennuyée. J'ai eu, ce „ me semble, une vue assez forte „ que ma vie a été fort inutile, je dis „ depuis que j'ai voulu servir Dieu; „ car auparavant elle mérite un autre „ nom. Je me suis donc sentie attirer à une plus grande séparation, „ non seulement par une persuasion „ où je me suis trouvée que c'est le „ chemin par lequel je dois marcher à „ l'avenir, mais encore par une pente à suivre cette lumière avec une „ facilité fort grande. Il y avoit „ long-tems que je cherchois, ce me „ semble, la voie qui mène à la Vie, „ mais je croyois toujours n'y être pas „ sans savoir précisément ce qui étoit „ mon obstacle. Je sentoisi qu'il y en „ avoit un entre Dieu & moi, mais je „ ne

„ ne le connoissois point; & propre-  
 „ ment je me sentoís comme n'étant  
 „ pas à ma place avec une certaine  
 „ inquiétude, sans pourtant savoir où  
 „ elle étoit, ni par où il falloit la  
 „ chercher. Il me semble enfin que  
 „ j'ai trouvé ce que je cherchois,  
 „ c'est-à-dire la vraie entrée au che-  
 „ min de la Vie Chrétienne, &  
 „ autour duquel j'avois erré jusqu'ici.  
 „ Il me semble donc que je n'ai  
 „ plus qu'à marcher sous l'obéissance  
 „ où je me suis engagée; & pourvu  
 „ que je sois fidèle à aller beaucoup  
 „ à Dieu, & à beaucoup fuir les Créa-  
 „ tures, j'espère que Dieu donnera  
 „ sa bénédiction à cette nouvelle  
 „ conduite. J'ai eu pourtant quel-  
 „ que peine, croyant avoir perdu  
 „ tout le tems que j'ai passé en quel-  
 „ que apparence de piété. J'ai eu  
 „ peur que mes confessions n'aient  
 „ pas été faites dans les dispositions  
 „ qui les pouvoient rendre valables,  
 „ & que ma vie n'ait été une espè-  
 „ ce d'hypocrisie, qui m'ait rendué  
 „ aux yeux de Dieu un vrai sépul-  
 „ cre blanchi.

Un

Un jour qu'elle prioit Dieu pour une personne qui étoit morte dans des dispositions douteuses pour son salut, elle se sentit pénétrée d'une grande reconnoissance pour Dieu, qui ne l'avoit pas retirée du Monde dans un état criminel, comme il en retire beaucoup d'autres. Cette réflexion l'enflammoit d'amour pour J. C. & lui inspiroit le désir de lui donner sans réserve tout ce qu'il demandoit d'elle. Elle se sentoît dans l'ame une certaine paix, & même quelque joie d'ôser se croire un objet sur lequel la Divine Miséricorde s'étoit appliquée, il en résultoit en elle un rayon d'espérance; & ce mouvement nouveau pour elle lui dilatoit le cœur, & la tiroit d'une certaine tristesse effrayante, où d'ordinaire elle étoit quand elle pensoit à Dieu: „ Quand je suis devant lui, „ *dit elle*, je m'y tiens pour ainsi dire „ à force de bras.

Elle dit que quand elle avoit l'esprit actuellement occupé de quelque chose, elle en étoit toujours vivement touchée, & que pour tout le reste elle n'avoit que de la négligence & de la



la froideur ; en sorte que ceux qui la voyoient dans ses passions, & même dans ses plus petites inclinations, la croyoient d'un caractère violent & fort emporté ; & que ceux qui la voyoient lorsque rien ne la touchoit, la croyoient lente, paresseuse, & presque morte. „ Cet inégalité, *dit-elle*, a fait „ que l'on m'a définie comme s'il „ y avoit en moi deux personnes „ d'humeur opposée, & que j'en „ changeasse à tout moment. Mais „ cela venoit des différentes situations „ où l'on me trouvoit ; car j'étois „ morte, comme les morts, à tout „ ce qui ne me frappoit guères, & „ toute vivante aux moindres choses „ qui me touchoient. J'ai toujours le „ diminutif de cette humeur, & je „ ne m'en laisse que trop dominer.

Voici un aveu bien détaillé, & très-propre à faire connoître son vrai caractère. „ L'amour des plaisirs, *dit-elle*, a partagé mon ame avec l'orgueil, dans les jours de ma vie criminelle. Quand je dis du plaisir, „ c'est-à-dire de celui qui a touché „ mon esprit, les autres naturellement „ ment

„ ment ne m'attirant pas; & ces deux  
„ misérables mouvemens ont été fi  
„ bien d'accord ensemble, que pen-  
„ dant ces misérables jours ils ont é-  
„ té les principes de toute ma con-  
„ duite. Ayant donc mis ce plaisir  
„ que je cherchois à tout ce qui flat-  
„ toit mon orgueil, & proprement à  
„ me proposer à moi-même ce que le  
„ Démon proposa à nos premiers Pè-  
„ res, VOUS SEREZ COMME DES  
„ DIEUX. Cette parole, qui fut com-  
„ me une flèche qui perça leur cœur,  
„ a tellement blessé le mien, que de  
„ cette profonde plaie le sang coule  
„ encore, & coulera long-tems, si J.  
„ C. par sa grace ne l'arrête. . . . Il  
„ est plus clair que le jour, que je me  
„ suis trompée depuis que j'ai fait la  
„ découverte de cet orgueil, que j'ai  
„ presque ignoré durant tant d'an-  
„ nées. Les choses qu'il me produi-  
„ soit ne m'étoient pas inconnues,  
„ mais je m'arrêtois seulement à les  
„ effets, que je considérois bien com-  
„ me de grandes imperfections: mais  
„ par tout ce qu'on m'a découvert,  
„ je vois bien que je n'allois pas à cet-

„ te sœur,,. Elle ajoute que cette découverte l'a plongée dans une profonde tristesse, & presque réduite à un entier découragement. Elle se défit même de ses sentimens les plus justes: & comme elle se soumettoit sans peine à tout ce qu'on lui ordonnoit pour la guérison de son ame, elle craignoit que sa docilité ne vînt aussi de son orgueil, „ qui, *dit-elle*, se „ transforme peut-être en Ange de „ lumière, pour m'attirer l'estime de „ ceux à qui je me montre docile, & „ pour regagner auprès d'eux, par cet „ aveu franc de mes crimes, ce que „ j'aurois perdu de réputation en les „ commettant.

Voilà sans-doute des délicatesses qui supposoient une grande précision dans ses idées; en voici d'autres témoignages encore, qui ne sont pas moins remarquables. Elle soupçonnoit que quand elle se condamnoit elle-même, il pouvoit bien y avoir un certain désir de voir ses condamnations condamnées, & de découvrir par-là si on avoit d'elle quelque bonne opinion. „ Par-  
„ ce qu'on est, *dit-elle*, obligé de me

„ rassurer. Or quand on le fait, ce-  
„ la me donne un certain plaisir, où  
„ il me paroît que je sens l'orgueil  
„ tout pur, & séparé de la raison qu'il  
„ y auroit de se réjouir selon Dieu,  
„ quand on nous montre que nous ne  
„ lui sommes pas desagréables autant  
„ que nous appréhendions de l'être.  
„ Je me défigure donc en partie, pour  
„ m'attirer le plaisir de connoître  
„ qu'on croit plus de bien de moi que  
„ je ne pensois: & c'est même un ar-  
„ tifice de mon amour-propre & de  
„ ma curiosité, de me pousser à me  
„ dépeindre défectueuse, pour savoir  
„ au vrai ce que l'on croit, & satisfai-  
„ re par cette même voie en même  
„ tems ma curiosité & mon orgueil.

Cet Ecrit où Madame de Longue-  
ville se peint elle-même est assez  
long, & nous n'en avons rapporté  
que le plus essentiel. Quand on  
compare ce que l'on vient de lire a-  
vec ce qu'elle étoit avant ce tems-  
là, ses vastes entreprises, ses déci-  
sions au milieu des Conseils Militai-  
res & des Généraux d'Armées, ses  
Traités avec l'Espagne, l'étendue  
de

de ses Projets Politiques, on a peine à se persuader que ce soit la même personne.

Quoiqu'après sa retraite elle se tint encore plus séparée du Monde, elle ne put se dispenser, quand la Fille du Prince Palatin épousa le Duc d'Enguien son Neveu, de se trouver au repas que fit la Princesse Palatine à Messieurs les Princes, mais elle ne tarda pas ensuite à reprendre le chemin de la Normandie. Après qu'elle y eut mis en règle toutes ses affaires temporelles, elle résidoit tantôt à Rouën, ou dans les Terres qu'elle avoit en cette Province, & tantôt à Paris, uniquement occupée à visiter ses Amies les Carmélites le plus fréquemment qu'elle pouvoit, désirant toujours de demeurer avec elles si Dieu l'avoit ainsi disposé.

Mais elle fut bientôt en état de le faire plus promptement qu'elle ne pensoit. Lorsque Mr. de Longueville mourut, cette Princesse étoit devenue si délicate sur ses devoirs, qu'elle avoit fait entrer dans les œuvres de sa Pénitence toutes les réparations dont

*Ga-  
zette  
de  
Fran-  
ce.*

*Ga-  
zette  
de  
Fran-  
ce.  
17.  
Mai  
1663.*

elle se croyoit redevable à son Mari  
Sa mort l'affligea plus que l'on ne se  
l'imagina; car on continua long-tems  
à interpréter malignement sa conduite.  
Ce Prince étoit digne assurément qu'on  
le regrettât: aussi dans les Nouvelles  
Publiques de notre France on en voit  
un très-long & très-magnifique éloge,  
mais dont le récit nous écarteroit trop.  
Ce Prince mourut dans la Capitale de  
son Gouvernement, entre les bras de  
sa Famille affligée. Après avoir été  
sept jours exposé dans son Palais avec  
un appareil des plus superbes, il fut  
transféré dans l'Eglise de Notre-Da-  
me de Rouën, & posé sous une Cha-  
pelle ardente. Toutes les Compagnies  
de la Ville se trouvèrent au Service  
sans y avoir été invitées, & au Dis-  
cours Funèbre prononcé par le P. Gi-  
rou Jésuite; & le Corps accompagné  
de deux-cens Gentilshommes, fut en-  
fin conduit jusqu'à Chateaudun, pour  
être mis dans la sépulture de ses An-  
cêtres.

Les deux Princes ses Enfans étant  
venus six jours après à Paris, le Roi  
leur fit l'honneur de les aller voir  
dans

dans leur Hôtel, pour les assurer de la part qu'il prenoit à leur commune perte. Lorsqu'au bout de douze jours Madame de Longueville fut aussi arrivée, le Roi lui alla faire les mêmes complimens. Elle en reçut aussi sur ce même sujet au nom des deux Reines, & fut visitée de Monsieur, de Madame, de Madame la Duchesse Douairière d'Orleans, de Mademoiselle d'Alençon, & de tout ce qu'il y avoit de Dames & de Seigneurs à la Cour.

Au commencement de l'Ecrit qu'elle avoit fait dans sa retraite, elle déclaroit, comme nous l'avons vu, qu'elle avoit été inspirée à faire une nouvelle confession générale; parce qu'elle se trouvoit dans un état indépendant, qui l'entretenoit dans une vie tiède & paresseuse. Cette indépendance dont elle parle, étoit sans-doute l'affranchissement de tous ses desirs, & de tous ses projets ambitieux; car Mr. de Longueville vivoit encore, & il ne mourut que deux ans après. Comme donc ce ne fut que dans ce tems-là qu'elle se vit dans une indé-

pendance absolue, il faut maintenant rapporter l'usage qu'elle en fit.

La Pénitence qu'elle s'étoit prescrite, ne consistoit point en des regrets spéculatifs, mais en satisfactions effectives. Elle se fit instruire de l'état où se trouvoient les Provinces que les Troupes avoient ravagées pendant les Guerres entreprises à son occasion, &, s'il faut ainsi dire, par ses ordres : & pour réparer ces dévastations, elle y envoya faire des restitutions immenses. Elle ne se contenta pas de prendre une connoissance exacte des Pauvres qu'il y avoit dans ses Terres, mais aussi dans tout le Gouvernement de Normandie, où elle répandit des charités excessives. Tous les Bénéfices de son Patronage ne furent plus donnés qu'à ceux qui ne les lui faisoient point demander, & les demander étoit un sujet formel d'exclusion. Ayant un jour obtenu de l'Archevêque de Rouën (de Harlay) quelque bon office purement civil, mais qu'il avoit assaisonné de toutes les politesses que s'attiroit une Princesse dont le mérite n'étoit indifférent à personne,

ce



ce Prélat crut qu'en reprefaille elle accorderoit volontiers à fon Parent, le Marquis de Bréval, un Bénéfice où elle nommoit; & qu'il demandoit pour quelqu'un: mais elle lui repréfenta le plus poliment du monde, qu'après la mort de Mr. de Longueville elle s'étoit faite instruire des règles de l'Eglise fur cet article, & qu'elle avoit appris qu'il ne falloit donner des Bénéfices qu'à ceux qui ne les demandoient point. „ On ne peut, *dit-elle*, „ le, fe faire des amis aux dépens de „ fa conscience. J'estime tout-à-fait „ Mr. & Madame de Bréval; mais „ comme une partie de mon estime „ tombe fur leur piété, j'espère que „ cette même piété fera qu'ils me „ donneront. Je me fais en cela une „ extrême violence, & même j'ai senti „ augmenter mon déplaisir, par la „ considération de Mr. l'Archevêque. „ Je crois pourtant qu'il ne peut pas „ desaprouver ma conduite, puisqu'elle „ est fondée fur des règles qu'il „ fait, & qu'il respecte par conséquent &c.,. Elle ne négligea point les Pauvres qu'elle avoit tous les jours



ut dire que l'un  
 es-différemment,  
 grands chagrins  
 s qu'elle se fut  
 aîné, le Com-  
 toit fait Jésuite,  
 ue tems après;  
 foibles idées,  
 e Mineurs.  
 abit Ec-  
 Rome,  
 e, con-  
 et, le fit re-  
 ire au danger  
 dans ce séjour  
 ne de son âge  
 ie.

aul, son second  
 es d'une autre  
 s vu de Prince  
 ompli pour les  
 ns de l'esprit,  
 ur; mais il s'a-  
 érèglement de  
 me de Longue-  
 erdûment, ne  
 On l'avoit d'a-  
 leurs Bénéfices  
 très-

sous les yeux, & n'en renvoya jamais sans les secourir. Elle étoit naturellement charitable; & dans le tems que l'esprit du Monde dominoit le plus en elle, on vit paroître cette inclination. En une seule année elle délivra des prisons neuf-cens Misérables, & dans les derniers tems de sa vie plus de quatre mille Personnes subsistoient de ses aumônes.

Cependant les Exercices de sa Vie Solitaire & Pénitente ne l'empêchèrent pas de remplir les bien-séances dont elle jugeoit qu'elle ne pouvoit se dispenser. Ainsi quand les Ambassadeurs des Cantons Suisses eurent été bien régalés par les ordres du Roi, Madame de Longueville les envoya quérir dans un grand nombre de carrosses, & les traita dans son Hôtel avec toute la magnificence & toute la politesse imaginable, comme Souveraine de Neuchâtel. Mais ce qui fit son attention principale, ce fut l'éducation de ses deux Fils. Comme elle avoit la survivance du Gouvernement de Normandie, elle s'appliqua davantage encore à ce qui concernoit leurs mœurs;

mœurs : mais l'on peut dire que l'un & l'autre, quoique très-différemment, lui causèrent les plus grands chagrins qu'elle ait eus depuis qu'elle se fut séparée du Monde. L'aîné, le Comte de Dunois qui s'étoit fait Jésuite, en quita l'habit quelque tems après ; & sans consulter que ses foibles idées, prit la Tonsure & les quatre Mineurs. Après s'être revêtu d'un Habit Ecclésiastique, il fit le voyage de Rome, d'où Madame de Longueville, conseillée par l'Evêque d'Alet, le fit revenir pour le soustraire au danger qu'il y avoit à craindre dans ce séjour pour un Jeune Homme de son âge & de son médiocre génie.

Le Comte de St. Paul, son second Fils, lui causa des peines d'une autre nature. On n'a guères vu de Prince mieux fait, ni plus accompli pour les qualités & les agrémens de l'esprit, ni plus rempli de valeur ; mais il s'abandonna si fort au dérèglement de ses passions, que Madame de Longueville, qui l'aimoit éperdûment, ne s'en pouvoit consoler. On l'avoit d'abord revêtu de plusieurs Bénéfices  
très-

très-considérables : mais dès-qu'il se fut déterminé pour la Profession des Armes , Madame de Longueville n'eut point de repos qu'elle n'en eût porté la démission entre les mains du Roi , qui la voyant si détachée fut tellement surpris d'un procédé si rare & si nouveau, qu'il déclara publiquement qu'il n'avoit jamais vu d'action plus généreuse & plus chrétienne : car quoiqu'il la pressât de lui proposer quelqu'un pour substituer à la place de son Fils, elle s'en défendit toujours, quoique ce fût un sacrifice de cinquante-mille écus de revenu.

Le Roi eut lieu d'admirer encore plus en elle ses idées sur la Justice & la délicatesse de sa Morale, dans une autre occasion importante. Mr. Péliſſon raporte le fait, & le tenoit de Mademoiselle d'Epernon , Carmélite très-étroitement alors dans la confidence de Madame de Longueville. Cette Princesse n'ayant pu obtenir une grace du Roi pour une Créatures , elle en fut si vivement touchée qu'il lui échappa, dit Mr.

Mr. Péliſſon, *des paroles fort indiscrettes & fort peu reſpectueuſes , pour ne rien dire de plus.* Un ſeul homme qui les avoit entendues, ne lui fut pas fidèle. La choſe revint au Roi, & du Roi à Mr. le Prince, qui aſſura à Sa Maieſté que cela ne pouvoit être, & que ſa Sœur n'avoit pas perdu l'eſprit. *Je l'en croirai elle-même,* repliqua le Roi, *ſi elle dit le contraire.* Le Prince va voir ſa Sœur, qui ne lui cache rien. Envain il tâche, durant une après-dînée toute entière, de lui perſuader qu'en cette occaſion la ſincérité feroit une vraie ſimplicité, qu'en la juſtifiant auprès du Prince il avoit cru dire la vérité, mais qu'il falloir laiſſer tomber tout cela, & qu'elle feroit même plus de plaiſir au Roi de nier que d'avouer ſa faute. „ Voulez-  
 „ vous, *lui dit-elle,* que je la répare  
 „ par une plus grande, non ſeulement envers Dieu, mais envers le  
 „ Roi? Je ne ſaurois gagner ſur moi-même de lui mentir, lorsqu'il a  
 „ aſſez de généroſité de m'en croire  
 „ & de ſ'en raporter à moi. Ce  
 „ Gen

„ Gentilhomme a grand tort, mais  
„ après tout il ne m'est pas permis  
„ de le faire passer, quand je le pour-  
„ rois, pour un imposteur & pour  
„ un calomniateur, puisqu'en effet  
„ il ne l'est pas. Elle alla le lende-  
main à la Cour, & après avoir obtenu de parler au Roi en particulier, elle ne fit que se jeter à ses pieds, lui demandant pardon de la parole indiscrete qui lui étoit échappée ; elle ajouta que Mr. le Prince n'avoit pu l'en croire capable, & que c'étoit pour cela qu'il avoit entrepris de l'en justifier auprès de Sa Majesté, mais qu'elle aimoit mieux lui avouer sa faute, que d'être justifiée aux dépens d'autrui. Le Roi, par une action encore plus héroïque, non seulement lui pardonna de grand cœur, mais lui fit quelques autres graces qu'elle ne s'attendoit pas de recevoir. Elle crut même remarquer qu'il la traita depuis avec plus de considération & plus de bonté qu'auparavant. Ces sortes de faits n'ont pas besoin d'être qualifiés, le récit les qualifie suffisamment ; car on voit à découvert le triomphe de la



vérité dans ce courageux aveu, qui peint au naturel Madame de Longueville, & d'un seul trait son caractère. Mais dans le procédé du Roi sa modération & sa grandeur d'ame ont une dignité si supérieure, qu'à peine trouveroit-on dans l'Histoire autant d'héroïsme en fait de mœurs & de sentimens : mais il faut laisser faire au Lecteur les réflexions.

Les sentimens d'estime que de-là en avant le Roi conçut pour Madame de Longueville, ne firent que s'accroître de jour en jour. Il en avoit pris d'aussi favorables pour Mr. le Prince, qui depuis son retour jouissoit dans le sein de la Paix de son éclatante réputation. Le Prince de Conti n'avoit pas moins de part aux graces & à la bienveillance du Souverain, qui depuis le mariage de ce Prince avec la Nièce du Cardinal lui avoit donné, comme nous l'avons dit, les plus beaux Gouvernemens de Province, & les Commandemens d'Armées. Ainsi Madame de Longueville, avec le mérite de ses vertus, se trouvoit au milieu de deux Frères tout brillans  
de

de gloire, dont elle étoit parfaitement estimée, & tous deux très-dignes de la tendresse qu'elle avoit pour eux, quand même elle n'eût été fondée que sur les qualités de leur esprit. Ils en avoient l'un & l'autre infiniment, & même beauté de génie. Dans celui de Mr. le Prince quelque chose de plus libre & de plus naturel, mais plus d'ordre & plus de suite dans celui du Prince de Conti. La conversation du dernier avoit donné bien de la joie à sa Sœur, quand elle l'avoit vu entrer si courageusement & si constamment dans la carrière de la Piété; car rien ne la réjouissoit plus que ces fortes d'événemens. Depuis la mort de Mr. de Longueville elle fit à Paris une résidence plus continue, & même n'alloit plus guères en Normandie, que quand quelques réglemens dans ses Terres & dans ses Domaines exigeoient indispensablement sa présence.

Après la mort du Prince son Mari, Mr. de Singlin, pour lui fournir une solide consolation dans sa viduité, lui avoit donné pour Amie Mademoi-

felle de Vertus. On ne peut trop s'étendre sur le mérite de cette personne. Elle étoit de l'illustre Maison de Bretagne, Sœur puînée de Madame la Duchesse de Montbazou, & Tante de Marie Claire Geneviève de Bretagne, aujourd'hui Princesse de Courtenay. Madame de Longueville n'eut point de meilleure & de plus fidèle Amie: aussi tout avoit concouru pour former entr'elles une liaison parfaite: la grande naissance, les graces personnelles, la trempe & la supériorité des esprits, même détachement du Monde, même expérience de ses illusions. Mademoiselle de Vertus avoit conçu le désir de la retraite au milieu des Compagnies les plus brillantes, & lorsqu'elle en faisoit plus particulièrement les délices: car dans le tems qu'elle devoit s'y plaîre davantage, Dieu la prévint d'une grace si puissante, qu'elle comprit tout-à-coup le néant des Joie Mondaines, & le frivole de tous les Amusemens du Siècle. Elle ne respira plus que la Pénitence; & foible & délicate comme elle étoit, elle se consacra sans réserve aux exercices les

plus austères. Toutes ces délicieuses conversations dont elle avoit été l'agrément au milieu des plus rares Génies, furent sacrifiées. Ces vives lumières qu'elle avoit pour conduire les affaires les plus importantes, furent éteintes, & elle ne pensa plus qu'à son salut. Madame de Longueville ne trouvoit plus de douceurs au monde que dans son commerce. Il est certain que dans ces premiers tems de sa conversion, elle fut heureuse d'acquiescer une Amie d'un si charmant caractère, & en qui elle trouvoit tout ce qui étoit le plus capable de l'encourager & de la soutenir. Tout le monde admiroit l'assortiment de leur union: elles n'avoient l'une & l'autre qu'à se regarder, pour se rappeler Dieu dans leur esprit: & si-tôt qu'elles se retrouvoient ensemble, rien ne leur manquoit, elles étoient en paix, & les joies profanes qui les avoient autrefois séduites, ne leur paroissent plus qu'une véritable misère. Nous pouvons par avance & dès-à-présent dire ici que Mademoiselle de Vertus survécut quinze ans à Madame de Lon-

Longueville, mais qu'elle passa tout ce tems dans des infirmités continuelles; en sorte que les cinq ou six dernières années, elle fut réduite à ne pouvoir plus se lever sans tomber en défaillance, & sans souffrir des oppressions qui l'étouffoient. Cependant ses souffrances ne la rendirent pas oisive: elle lisoit, elle prioit, elle travailloit, & s'étoit fait de son lit un Oratoire & un Laboratoire. Ainsi renfermée entre ses rideaux, elle jouïssoit d'une paix que le seul acquiescement à la volonté de Dieu peut donner. Les Pauvres trouvèrent en elle un trésor inépuisable, & le surplus de son nécessaire, qu'elle prenoit sur une pension assez modique pour une personne de son rang, & d'ailleurs assez mal payée, devenoit leur patrimoine. Elle eut long-tems une naturelle appréhension de la mort; mais quand elle fut sur le point de mourir, Dieu dissipâ toutes ses frayeurs, & elle mourut avec les sentimens d'une âme qui va plutôt paroître devant son Père que devant son Juge.

Pour revenir à Madame de Longue-

gueville, on ne sauroit exprimer combien elle reçut de différens secours d'une pareille Amie. Quand elles eurent toutes deux perdu Mr. de Singlin, elles se mirent sous la direction de Mr. de Sacy, mais elle n'y furent pas long-tems; car on le mit à la Bastille en 1666. Privées de ce secours, Madame de Longueville choisit pour son Directeur de confiance Mr. Marcel, Curé de St. Jaques du Haut-Pas. Elle avoit acheté l'Hôtel d'Epernon dans la rue St. Thomas du Louvre, où il conserve toujours le nom d'Hôtel de Longueville; mais dès auparavant elle avoit pris une maison dans la première cour des Carmélites, où depuis si long-tems elle désiroit une demeure. Ses écuries avoient pour logement une maison voisine dans le Faubourg, & Mr. Nicole au retour de ses différentes transigrations y venoit demeurer. Cette Princesse avoit pour sa personne une très-grande estime; elle aimoit à l'entendre parler sur les principes de la Religion & de la Morale; parce qu'elle en retiroit des instructions très-

très-solides, quoique cela ne l'empêchât pas de se réjouir quelquefois de ses petites ignorances de politesse mondaine. Quand elle eut choisi le Curé de St. Jaques du Haut-Pas, elle eut pour ses avis une soumission parfaite, & ne lui cacha rien de ce qui se passoit dans son ame. En voici quelques témoignages dans les extraits de différentes Lettres qu'elle lui écrivit. Nous les rapporterons tout de suite, pour ne pas interrompre trop souvent la narration, & pour mieux rassembler les divers caractères de ses sentimens, selon les divers évènements de sa vie.

„ La bonne opinion que vous avez  
 „ de moi, *lui dit-elle*, me doit donner de la confusion, parce que je  
 „ fais que je ne la mérite pas. Je me  
 „ fais préparer un appartement dans  
 „ le Couvent, sans avoir aucune des  
 „ dispositions que vous me supposez.  
 „ Mon esprit est si froid qu'il en affoiblit mon corps; & contre le cours  
 „ ordinaire de la Nature & de la Grâce, au lieu que c'est le corps qui  
 „ entraîne l'esprit, c'est mon esprit

„ qui entraîne mon corps. Si le  
„ premier avoit de la ferveur, je suis  
„ persuadée que la force me revien-  
„ droit à proportion; mais au pied de  
„ la lettre, j'ai l'esprit plus animal  
„ que le corps. Tout de bon, cet é-  
„ tat est un sujet très-légitime d'effroi,  
„ quoique vous en vouliez dire; & si  
„ Dieu ne me réveille par quelque  
„ coup, je crains bien que mon som-  
„ meil ne soit un avant-coureur de la  
„ mort.

Lorsqu'elle se trouvoit dans une  
autre disposition, voici comme elle  
s'en expliquoit. „ A mesure que ma  
„ santé diminue, ma ferveur la suit  
„ aussi. Je deviens d'une si terri-  
„ ble délicatesse, que je ne suis plus  
„ capable de rien. Je pensai m'éva-  
„ nouir deux fois le lendemain de ma  
„ saignée. Enfin, si Dieu ne me  
„ donne un cœur qui répare la foi-  
„ blessé de mon corps & la stérilité de  
„ mon esprit, je dois beaucoup crain-  
„ dre de n'avoir rien à lui offrir, &  
„ qu'il ne me trouve bien vuide lorf-  
„ que je paroîtrai devant lui.

Quand elle ne pouvoit pas surmon-  
ter



ter ses peines, elle ne manquoit jamais de regarder son impuissance comme une punition de ses égaremens passés. „ J'essayerai, *dit-elle*, „ de me calmer sur les choses dont „ vous me parlez dans votre dernière Lettre, mais je ne réponds „ pas d'en venir entièrement à bout; „ parce que ces sortes de peines sont „ d'ordinaire plus fortes que moi, „ quand elles viennent se présenter. „ Il est bien juste que les Pécheurs „ n'ayent pas leur repos en ce Monde, „ puisqu'ils ont mérité d'en être „ privés durant l'Eternité. Plus ils „ peuvent espérer que Dieu ne veut „ pas leur en donner une malheureuse, „ plus il est juste au-moins „ que leur tems ne soit pas si tranquille; & afin que Dieu oublie „ leurs crimes, il est raisonnable „ qu'ils ne les oublient pas eux-mêmes.

Il est remarquable qu'une personne que la supériorité de son esprit avoit accoutumée à toujours agir par ses propres lumières, fut devenue si dépendante de celles d'autrui; car

elle rendoit son Confesseur l'arbitre de tous ses mouvemens.

„ Je n'ai jamais été , *lui dit-elle*,  
„ moins appliquée que le dernier jour  
„ que j'ai communié, & si disposée à  
„ m'ennuyer de tout ce que je fais;  
„ & cela m'avoit même résolue à vous  
„ demander si je communierois en-  
„ core Jeudi prochain. J'attendrai vo-  
„ tre réponse, & je ferai ce que je  
„ pourrai pour ne me point laisser al-  
„ ler à la pensée qui me fait juger  
„ mal de mon état. J'ai essayé de le  
„ porter devant Dieu, comme une  
„ punition assez proportionnée au  
„ mal que j'ai fait de me détourner  
„ de lui, par la recherche de la joie &  
„ du divertissement ; me semblant  
„ bien juste qu'on s'ennuye en reve-  
„ nant à lui, quand on s'est diverti  
„ en s'en séparant. Comme il fait la  
„ joie des Saints qui sont dans le Ciel,  
„ & de ceux qui sont sur la Terre,  
„ il n'est pas étrange qu'une Pêche-  
„ resse comme moi ne trouve pas la  
„ sienne en lui. Je trouve tout cela  
„ si juste, que je n'ai rien à y répon-  
„ dre ; & pourvu que l'éloignement  
„ de

„ de mon esprit ne vienne pas de ce-  
 „ lui de mon cœur, je vous assure  
 „ que j'en serai contente.

Quelque infidélité de sa vie passée  
 dont elle ne s'étoit pas souvenue, s'é-  
 tant représentée à son esprit, elle en  
 fut tellement frappée, que sans con-  
 sultier personne elle se condamna elle-  
 même à des sacrifices proportionnés,  
 „ & se sentoît, *dit-elle*, sensiblement  
 „ soulagée par le bien qu'elle trouvoit  
 „ à la réparation de ses fautes. La  
 „ vie est courte, *continue-t-elle*, pour-  
 „ vu qu'elle soit appliquée à cet usage,  
 „ & que quand elle finira quelque  
 „ partie de notre ouvrage soit fait,  
 „ on ne doit pas plaindre les petites  
 „ mortifications qui la remplissent.

Nous avons déjà dit que Madame  
 de Longueville avoit des liaisons in-  
 times avec certains Prélats, & les con-  
 sultoit sur ses affaires même temporel-  
 les, dès-qu'elles avoient quelque rap-  
 port avec celles de sa conscience. Voi-  
 ci ce qu'elle mandoit au Curé de St.  
 Jaques touchant ces Evêques. „ La  
 „ maladie de Mr. d'Alet me tient  
 „ dans une peine incroyable, non

„ seulement pour l'intérêt de l'Eglise  
 „ & le mien en général, mais pour  
 „ le mien en particulier. J'avois des  
 „ consultations à lui faire encore, que  
 „ je ne pouvois confier à la poste. Je  
 „ les lui avois consultés déjà ; mais les  
 „ changemens qui sont arrivés dans  
 „ ma Famille, en ont apporté aux dé-  
 „ cisions que Mr. d'Alet avoit faites ;  
 „ de sorte que sur un nouvel état, il  
 „ faut un nouvel avis. Si Dieu ne  
 „ permet pas que j'aye celui de ce  
 „ Saint Homme, je craindrai que ce  
 „ ne soit un jugement sur mes péchés.  
 „ Car comme Mr. d'Alet savoit la  
 „ suite de toutes mes affaires, joint à  
 „ ce que ses avis sont toujours plus  
 „ droits que ceux des autres, & cal-  
 „ ment mieux mon esprit, j'attendois  
 „ beaucoup de repos par cette voie,  
 „ & même beaucoup de sûreté, de  
 „ sorte que je suis dans une extrême  
 „ inquiétude. Je le mérite bien, &  
 „ c'est ce qui me fait craindre en tou-  
 „ te occasion ; parce que je suis con-  
 „ vaincue que je mérite tous les châ-  
 „ timens que Dieu me peut envoyer.  
 „ J'espère que vous ne m'oublierez  
 „ pas,

„ pas, & que vous demanderez à Dieu  
 „ avec bien de la ferveur que je sois  
 „ véritablement sortie de l’Égypte,  
 „ & que je n’y retourne jamais.

Mr. d’Alet mourut de la maladie  
 dont elle parle; & comme ce fut en  
 1677 que cette mort arriva, on peut  
 conjecturer que la plupart des Lettres  
 que Madame de Longueville écrivoit  
 au Curé de St. Jaques, sont écrites  
 environ dans ce tems-là.

„ Il faut avouer, *lui dit-elle dans*  
 „ *une autre Lettre*, que la perte de  
 „ l’Archevêque de Sens (Gondrin) me  
 „ touche au dernier point; & qu’ou-  
 „ tre une liaison de vingt-cinq ans  
 „ que j’avois avec lui, je le regardois  
 „ comme un des plus solides appuis  
 „ de l’Eglise. Il pouvoit suppléer tout  
 „ seul à mille autres, & je ne sai si  
 „ les autres peuvent suppléer à ce  
 „ que celui-là pouvoit faire. Les  
 „ tentations vont apparemment aug-  
 „ menter, & les personnes qui peu-  
 „ vent nous soutenir nous sont ôtées.  
 „ L’Eglise ne périra point, elle est  
 „ appuyée sur les promesses de J. C.  
 „ mais les Particuliers ne les ont pas  
 „ re-

reques. On ne fait si l'on est de  
ces plantes qui ne peuvent être ar-  
rachées, parce qu'elles ont été plan-  
tées de la main du Père Céleste :  
ainsi l'on craint la tentation, parce  
que ce sera elle qui discernera les  
Enfans de Dieu d'avec ceux qui  
n'en ont que l'apparence. Nous  
méritons peut-être d'avoir des Pas-  
teurs qui nous trompent, ainsi on  
ne peut trop pleurer ceux qui ne  
nous auroient pas trompés. . . .  
Je crois que vous savez que l'His-  
toire de . . . & de son Mari fait  
grand bruit dans le monde, & que  
l'on dit déjà que je la dois faire ve-  
nir à Trie. On ne doit pas man-  
quer de charité pour ces Dames,  
mais assurément il faut aller avec  
elles fort bride en main, car leur  
légèreté fait qu'on ne leur sert de  
rien ; & leur même légèreté nous  
peut beaucoup nuire, quand nous  
nous mêlons de leurs affaires.

Il paroît par cette Lettre que Ma-  
dame de Longueville étoit en rela-  
tion avec Mr. l'Archevêque de Sens,  
même avant sa conversion , & dans

le tems qu'elle étoit à Stenay ; puis-  
qu'en 1664. elle dit qu'il y avoit  
vingt-cinq ans qu'ils étoient Amis ;  
& ces relations saintes qu'elle entre-  
tenoit même au milieu de sa Vie  
Mondaine, ont sans-doute contribué  
beaucoup à la soutenir & à la rame-  
ner dans la bonne voie.

Son esprit avoit différens assauts à  
soutenir ; tantôt des scrupules exci-  
tés dans une conscience aussi délica-  
te ; tantôt des ennemis à l'occasion  
de tout ce qui s'offroit de médiocre  
à la supériorité de ses lumières ; &  
souvent des dégoûts invincibles, cau-  
sés par l'amertume de certains exer-  
cices qu'elle s'étoit prescrits , mais si  
contraires à ceux dont elle s'étoit  
fait autrefois une si douce habitude.

Lorsque ses affaires temporelles ne  
tournoient pas comme elle eut sou-  
haité , elle en revenoit toujours à  
son indignité prétendue. „ Je méri-  
„ te bien cette humiliation, *disoit-*  
„ *elle* ; & il seroit si juste que l'on  
„ n'eût aucun égard pour moi , que  
„ je ne devrois sentir nulle peine  
„ quand on me fait quelque injusti-

„ ce. . . Rien n'est plus juste  
„ que Dieu se serve des hommes  
„ pour punir le mal que j'ai fait,  
„ d'avoir agi plus pour eux que pour  
„ lui.

D'abord qu'elle eut été convertie, elle s'étoit adressée à l'Evêque de Grenoble (le Camus) autre Prélat pénitent, qui la conseilla très-prudemment dans une Lettre qu'il lui écrivit, & qui seroit trop longue à rapporter. „ Dieu, *lui dit-il*, vous  
„ mènera plus loin que vous ne pensez, & demande de vous des choses dont il n'est pas encore tems de vous parler. Si l'on examine  
„ sa conduite sur les Principes de  
„ l'Evangile, on y trouvera des vices  
„ des effroyables : mais ce n'est pas  
„ assez de les appercevoir, si l'on ne  
„ les remplit d'œuvres qui puissent  
„ subsister au jugement de J. C.

Ses dérèglements passés lui étoient toujours si présents, qu'elle avoit toutes les peines du monde à s'établir dans une entière confiance. „ Je  
„ vais y essayer, *écrit-elle à son Directeur*, mais c'est une terrible en-

„ tre



„ treprise,, Elle se plaignoit à lui de ce que la délicatesse de son corps lui rendoit le jeûne si difficile, & se sentoît humiliée de ses impuissances pour les vertus, après avoir eu tant de force pour mal faire; & cette insensibilité de cœur où Dieu la laissoit, elle l'appelloit une Excommunication. Si à l'occasion de quelque contre-tems elle ressentoit la moindre agitation intérieure, elle n'ôsoit plus communier; & tout ce qu'on lui représentoit pour calmer ses inquiétudes, ne la rendoit pas plus tranquille. „ Je ne puis, dit-elle, me résoudre à communier „ demain, parce que je le ferois avec trouble, & que je crois qu'il „ vaut mieux remettre une action „ de cette nature, que de la faire avec inquiétude. Le plus grand „ repos que puisse avoir mon esprit, „ n'est pas suffisant pour me faire „ communier sans peine; ainsi je suis „ persuadée que je ne le dois pas „ faire, lorsque j'en ai tant dont je „ ne suis pas la maîtresse.

Comme dans le Manuscrit dont  
nous

nous avons eu la communication; la plupart de ces Lettres ne sont point datées, peut-être ne les rapportons-nous pas dans leur ordre; mais on ne laisse pas d'y remarquer les différentes dispositions où se trouvoit l'esprit de Madame de Longueville.

Soit à cause de la proximité des Carmélites, soit pour offrir encore à cette Princesse de nouveaux objets de ferveur, Mr. de Singlin l'avoit engagée à faire connoissance avec quelques Religieuses de Port-Royal, qui dans la suite se trouvant du nombre de celles qui furent envoyées à leur Monastère des Champs, ne laissèrent point d'être toujours chères à Madame de Longueville. Et en même tems qu'elle se fortifioit dans la piété, par ces sortes de liaisons qu'elle contractoit pour s'encourager, elle mouroit de plus en plus à tout peu à peu, & se dégageoit de tout.

Deux évènements arrivés dans ce tems-là, lui persuadèrent encore mieux la fragilité des Grandeurs Humaines. Le premier fut la mort de la Reine Mère, en 1666; & ce n'est pas ici le

lien

lieu d'entrer dans un détail qui n'est ignoré de personne. Le second fut la mort du Prince de Conti. Madame de Longueville ne lui étoit pas seulement attachée par les liens du sang, mais encore plus fortement par les sentimens de piété que ce Prince avoit conçus depuis quelques années; car on n'a guères vu de conversion plus solide & plus complete que la sienne. Il revenoit sans-doute de bien loin. Les commencemens de son mariage avoient été bien tristes pour la Princesse sa Femme, qui néanmoins supporta toujours patiemment, & même poliment, toutes ses infidélités & ses froideurs. Il avoit fait tous ses efforts pour se défaire des remords de sa conscience, qui l'importunoient & le troubloient au milieu de ses plaisirs, jusques-là qu'il avoit entrepris d'étouffer & d'éteindre ce qui lui restoit de foi. Comme depuis qu'il étoit Gouverneur de Languedoc, il avoit entendu prêcher plusieurs fois l'Evêque d'Alet durant la tenue des Etats, cet Evêque lui parut prêcher comme un Homme per-

lier derobe. Les discours  
sonnemens du Prélat l'agito  
coup. Enfin un jour qu'i  
dans l'Eglise ces paroles de  
le, *il y a si long-tems que je*  
*vous, & vous ne me connoiss*  
peu de mots prenant feu à  
celle de foi qui lui restoit: *E*  
cria-t-il, *il y a long-tems en e*  
*C. est avec moi, & je ne le*  
*pas.* Ce fut un changemen  
dont les suites ont fait l'écla  
le monde fait. Il fit les r  
les plus exactes & les plus  
naires qu'un Prince ait jam  
tant à l'égard des Biens Eccl

quités, furent remis & abandonnés : il répandit des millions dans diverses Provinces, & donna des ordres par son testament pour continuer après sa mort ce qu'il ne put achever lui-même. Le Roi avoit une si haute estime de son mérite, que quand ce Monarque pensa mourir de la rougeolle qu'il avoit à Versailles, il avoit résolu de remettre entre les mains du Prince de Conti la personne & l'éducation de Mr. le Dauphin. Toutes les vertus de ce Prince furent célébrées en détail dans son Oraison Funèbre, que prononça l'Evêque de Comminge (Choiseuil) au Monastère des Grandes Carmélites ; & Madame de Longueville continua de vivre dans une liaison tendre & sincère avec la Princesse de Conti, dont le caractère & les sentimens étoient si fort de son goût. Quand Madame de Longueville alloit à la Cour, la Reine, qui connoissoit sa piété, la mettoit volontiers de toutes ses parties de dévotion. Pour l'engager même à la revenir voir plus souvent, bien des gens lui disoient qu'elle devoit faire de plus fréquentes visites à

la Reine, afin de donner un bon exemple à la Cour. *Le meilleur exemple que je puisse y donner*, disoit-elle, *c'est de n'y point aller*. Ce n'étoit jamais sans prendre bien des précautions qu'elle y retournoit. Elle dînoit chez la Duchesse de Richelieu son Amie, & s'en alloit ensuite saluer le Roi & la Reine. Un jour de Carême, comme elle arrivoit à St. Germain pour y rendre ses devoirs, Mr. le Prince qui l'aperçut dans le tems qu'il parloit au Roi dans une embrasure de fenêtre: *Voilà*, dit-il, *ma Sœur qui sera bien attrappée; car la Duchesse de Richelieu est allée à Paris, il faudra qu'elle dîne au Cabaret*. Non, dit le Roi, *elle ne dînera point au Cabaret, elle dînera avec moi*. Distinction purement gratuite en sa faveur, & fondée seulement sur le respect que le Roi ne pouvoit refuser à sa vertu. Le Courtisan fut fort étonné de voir à la même table, vis-à-vis du Roi, cette même Princesse qui durant plusieurs années avoit paru les armes à la main contre l'Autorité

Ro

Royale ; & il fallut en cette occasion toute la politesse du Prince pour la tenir dans une contenance libre, & rassurer sa timidité naturelle, que sa dévotion n'avoit pas vraisemblablement diminuée. Lorsqu'on eut dîné Mr. le Prince lui dit en s'aprochant d'elle : *Ma Sœur, ne viendrez-vous pas au Sermon, nous avons le Père Bourdaloue.* Elle y consentit de la meilleure grace du monde. Ils allèrent se placer quelque tems avant que le Roi arrivât. Madame de Longueville s'endormit, & quand le Père Bourdaloue parut en chaire, Mr. le Prince lui dit assez haut, *Alerte, Madame, voilà les ennemis.* Elle fut très-contente & très-touchée du Sermon, aussi ne manquoit-elle guères à Paris les Discours de cet éloquent Prédicateur. Quand elle devoit aller à la Cour, elle se fortifioit par des prières très-longues, & la dernière fois qu'elle alla à Fontainebleau, elle pria trois heures durant, & presque toujours prosternée, avant que d'aller chez le Roi, & dit à Madame de Billy, Femme de son Ecuyer qui étoit seule avec elle :

*Madame , prions Dieu présentement , car nous n'aurons guères aujourd'hui le tems de le faire.* Elle entretenoit toujours des correspondances avec le Port-Royal des Champs , où elle se propo-  
soit d'avoir un logement pour s'y retirer quelquefois. „ Plaignez-moi , *man-*  
„ *de-t-elle à la Mère Agnès ,* de ce  
„ que je ne suis pas digne en quittant  
„ le Monde , d'aller apprendre chez  
„ vous à le haïr , & à en être haïe.  
„ Mais ce seroit trop pour moi , ou  
„ pour mieux dire , ce seroit trop  
„ peu ; car je ne pourrois regarder  
„ comme une pénitence , d'achever  
„ le reste de ma vie avec vous.

La Cour avoit pris une face toute nouvelle depuis la mort du Cardinal Mazarin. Le Roi , qui n'avoit alors que vingt-trois ans tout au plus , étoit lui-même devenu son Premier Ministre. On a vu les suites d'un si sage Gouvernement , & il fut si tranquille dans la longue durée d'un si beau Règne , qu'il parut bien que les Troubles précédens n'avoient eu d'autres causes durant la Minorité , qu'une défectueuse Administration.

Cet-



Cette profonde paix dont jouïssoit tout le Royaume, règnoit aussi dans le cœur de Madame de Longueville ; mais elle entreprit encore de contribuer à la rétablir dans l'Ordre Ecclésiastique , divisé depuis long-tems par des contestations que fomentaient des Esprits brouillons, & des Théologiens subalternes, qui donnoient à leurs passions basses, & à leurs jalousies particulières, un air de zèle pour les intérêts de l'Eglise.

Ceux de nos Prélats qui composoient la plus noble portion de l'Episcopat, entrèrent avec l'agrément du Roi dans le dessein de tout pacifier ; & ce fut en ce tems-là que Madame de Longueville commença de s'intéresser plus particulièrement à ces divisions dont l'Eglise de France étoit alors agitée. Mais pour mieux éclaircir cet endroit, l'un des plus beaux de sa vie, il faudra remonter un peu plus haut.

Mr. de Singlin avoit engagé cette Princesse dans une grande liaison avec les Religieuses de Port-Royal, & quand on détacha de leur Monastère

de Paris un certain nombre pour aller résider à celui des Champs, nous l'avons déjà dit, celles qui furent de ce détachement se trouvant le plus intimement unies à cette Princesse, elle continua d'entretenir un tendre commerce avec elles. La persécution qu'elles souffroient l'affligeoit beaucoup, sans qu'elle entrât dans la discussion des motifs que l'on avoit eus pour leur causer cette vexation : car Mr. de Singlin ne l'en avoit point instruit, & ne parloit jamais aux personnes qu'il dirigeoit, que de ce qui avoit immédiatement rapport à leur conscience & à leur salut. Après la mort de ce sage Ecclésiastique, elle trouva des gens qui la mirent au fait touchant ces Matières, & qui lui donnèrent à lire ce qu'il y avoit de plus curieux & de plus solide sur toutes ces Disputes. Alors elle demeura persuadée, non seulement que les Religieuses de Port-Royal étoient persécutées fort injustement, mais que l'on ne tourmentoit pas avec moins d'injustice de grands Théologiens & des Evêques les plus respectables du Ro-

yau-

# DE LONGUEVILLE. LIV. VI. 89

yaume. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur toutes ces particularités, on a détaillé ces évènements dans de bons Mémoires; mais on ne peut se dispenser d'en extraire ce qui regarde Madame de Longueville, & qui est une dépendance de son Histoire.

*Relation de la*

Lorsqu'elle eut appris que le Cardinal Rospigliosi, nouvellement élu Pape, (le 20. Juillet 1669.) deux mois après la mort d'Alexandre VII. arrivée le 20. Mai 1667. étoit, par son

*Paix de Clément*

*IX. 2 vol. 1706.*

caractère doux & vraiment paternel, dans de favorables dispositions pour un accommodement; qu'il n'étoit point jaloux de ses propres sentimens; qu'il ne procédoit point par des voies obliques; que dès son entrée au Pontificat, il avoit pacifié les différends entre l'Espagne & le Portugal, & ménagé les secours de France pour la défense de Candie contre les Turcs: elle crut qu'elle pouvoit directement s'adresser à lui-même, sur-tout ayant auprès du Saint-Père pour Ami le Cardinal Azolin, qui pendant qu'il fut Secrétaire des Brefs aux Princes, s'étoit acquis une belle réputation par les agré-

*mens.*

mens de son stile & de son esprit, & sous le nouveau Pape Clément IX. étoit devenu Secrétaire-d'Etat, & le plus avant dans sa confiance.

On trouvera sans-doute que Madame de Longueville s'engageoit dans une difficile entreprise; mais les Négociations importantes ne l'effrayoient pas, & n'avoient pour elle rien de nouveau, ni rien d'étranger. Elle s'en pouvoit mêler dans ces derniers tems sans scrupule, & d'une manière qui ne sentoit pas l'intrigue. Comme autrefois ses exercices de Pénitence n'avoient pas éteint le feu de son esprit, dans l'occasion présente elle crut en devoir faire usage, d'autant plus volontiers que l'objet étoit plus digne de sa religion & de ses soins, & feroit plus d'honneur à ses talens. La lecture qu'elle avoit faite de divers Ecrits l'ayant instruite sur ce qui regardoit Mr. Arnould, lequel n'ôsoit se montrer non-plus que Mr. Nicole & l'Abbé de la Lane, elle les réfugia tous trois dans son Hôtel. D'ailleurs ayant sçu les Brefs menaçans qu'Alexandre VII. avant sa mort, même après

près avoir reçu l'extrême-onction, avoit envoyés contre les quatre Evêques\* qui dans leurs Mandemens touchant la signature du Formulaire, avoient établi la distinction du Fait & du Droit, elle fut encore informée que pour profiter des dispositions où l'on voyoit le nouveau Pape, quelques Prélats des plus considérables du Royaume étoient occupés à chercher les moyens de rendre la paix à l'Eglise de France, & que celui de tous qui s'y intéressoit le plus étoit l'Archevêque de Sens (Gondrin), avec qui depuis plusieurs années elle étoit en relation; elle avoit eu peine à trouver quelqu'un plus digne de son estime, d'un caractère plus convenable au sien, & plus capable de la bien conseiller dans ce qu'elle entreprenoit. Comme il conduisit en chef toute cette Affaire, il faut en donner une juste idée. Voici le portrait qu'on en fait dans les Mémoires, nous n'en changerons pas un terme.

*Relation de la Paix de Clément IX.*

„ C'é-

\* Pavillon Evêque d'Alet, Caulet de Pamiers, Buzanval de Beauvais, & Arnaud d'Angers.

„ C'étoit, *dit-on*, un Prélat d'une  
„ haute & illustre naissance, d'une  
„ vivacité & d'une étendue d'esprit  
„ tout-à-fait rare, & en qui ces qua-  
„ lités ne paroïssent jamais davanta-  
„ ge, que lorsqu'il trouvoit plus d'op-  
„ position dans les choses qu'il entre-  
„ prenoit, & qu'il avoit moins prévu  
„ les difficultés qu'il y pouvoit rencon-  
„ trer. Il étoit très-actif & très-appli-  
„ qué aux choses qu'il affectionnoit,  
„ n'épargnant ni ses soins, ni ses pei-  
„ nes, ni sa santé, ni son bien, mais  
„ plutôt le prodiguant pour y réussir.  
„ La vivacité de son esprit lui faisoit  
„ trouver sur le champ des expédiens  
„ dans les conjonctures les plus impré-  
„ vues & les plus embarrassées, & il  
„ n'avoit pas moins de promptitude &  
„ d'adresse pour exécuter ce qu'il a-  
„ voit résolu, que de lumières pour  
„ discerner ce qu'il falloit résoudre.  
„ Ces grandes qualités étoient jointes  
„ à une facilité merveilleuse de s'ex-  
„ pliquer sur le champ, & de donner  
„ à tout ce qu'il disoit un tour noble,  
„ agréable & relevé. Il avoit une lu-  
„ mière & une pénétration extraor-  
„ di-

„ dinaire pour connoître le fort & le  
 „ foible de ceux avec qui il avoit à  
 „ traiter. Il gaignoit leur affection a-  
 „ vec une adresse fingulière; & la lon-  
 „ gue expérience qu'il avoit de la ma-  
 „ nière de traiter toutes sortes d'Af-  
 „ faires, ne le rendoit pas moins  
 „ confidérable dans le Clergé, que le  
 „ rang qu'il y tenoit par l'antiquité  
 „ de son Ordination, étant le second  
 „ des Archevêques de France.

Madame de Longueville fut en-  
 couragée par l'exemple & par les pro-  
 jets de ce grand Prélat, qui prévoyant  
 l'impression que feroit sur l'esprit du  
 Pape une Lettre de cette Princesse,  
 la confirma dans le dessein qu'elle a-  
 voit de l'écrire. Peut-être en diri-  
 gea-t-il l'ordre & les raisonnemens,  
 quoiqu'elle n'eût pas grand besoin  
 d'un tel secours. Enfin les vives in-  
 stances de Mademoiselle de Vertus la  
 déterminèrent à cette démarche. Cet-  
 te Lettre est parfaitement belle, mais  
 sa longueur nous empêche de la rapor-  
 ter ici toute entière. Pour ne pas  
 trop interrompre le cours de la nar-  
 ration, nous n'en extrairons que les  
 en-

endroits les plus remarquables, elle étoit à l'une de ses Terres quand elle l'écrivit.

*de Trie le 27. Juillet 1667.*

### TRESSAINT PERE,

„ Il ne faut qu'être Fille de l'Egli-  
 „ se pour prendre part à l'exaltation  
 „ de celui que Dieu vient présente-  
 „ ment d'en établir Chef, & pour ê-  
 „ tre bien-aïse d'être des premières à  
 „ révéler J. C. en sa personne, & à  
 „ lui demander, comme je fais avec  
 „ un profond respect, les prémices  
 „ des Bénédiction's Paternelles qu'il  
 „ doit répandre de la part de Dieu  
 „ sur tout le Corps des Fidèles.

Après cet exorde elle déclare au Saint-Père, qu'elle ne l'auroit pas détourné de ses grandes occupations dès l'entrée de son Ministère Apostolique, si la charité ne la pressoit pour de pauvres Filles affligées, dont les Ennemis sont si puissans & si redoutables par leur crédit, que personne n'ose prendre la défense de leur innocence & de leurs vertus. „Ce qui doit,

„ dit-



„ *dit-elle* , donner un grand désir à  
 „ ceux que Dieu charge du Gouver-  
 „ nement de son Eglise, d'aprofon-  
 „ dir ces fortes d'affaires, où les di-  
 „ verses passions & les divers intérêts  
 „ obscurcissent la vérité.

Elle ajoute que c'est comme per-  
 sonne desintéressée, mais parfaitement  
 instruite du fait, qu'elle écrit au Pa-  
 pe; & que d'ailleurs elle espère qu'il  
 voudra bien l'en croire sur sa parole,  
 lorsqu'il s'agit de justifier la conduite  
 des Religieuses de Port-Royal, de quel-  
 ques Théologiens très-savans, & de  
 quelques Evêques des plus recom-  
 mandables du Royaume.

A l'égard de ces Religieuses, Ma-  
 dame de Longueville dit qu'elles se  
 trouvent depuis vingt ans en bute à la  
 haine d'une Compagnie puissante, &  
 qu'elles en ont éprouvé les plus cruel-  
 les calomnies, d'où elle prend occa-  
 sion de faire la description de leur vie  
 austère & détachée. „ Comme leurs  
 „ ennemis, *dit-elle* , n'y trouvent rien  
 „ à reprendre, ils ont imaginé de les  
 „ contraindre à faire une chose qu'ils  
 „ *savoient* apparemment qu'elles croi-  
 „ roient

» roient connaître à la délicatesse de  
 » leurs consciences, & par ce moyen  
 » de les faire regarder comme deso-  
 » béissantes à leurs Supérieurs.

Elle fait à cette occasion une re-  
 marque très-importante, qui consiste  
 à distinguer ceux qui ont ordonné la  
 signature, d'avec ceux qui ont poussé  
 les Supérieurs à l'ordonner. „ Les  
 » premiers, *dit-elle*, ont agi bonne-  
 » ment sur ce qu'on leur présentait,  
 » & les autres ont eu dessein par-là  
 » de perdre ceux & celles qu'ils n'a-  
 » voient pu perdre par leurs calom-  
 » nies.

Ensuite elle emploie tous les divers  
 raisonnemens que l'on a coutume  
 d'employer, pour prouver que ces  
 Religieuses ne devoient point être in-  
 quiétées pour le refus d'une telle signa-  
 ture; mais elle assaisonne ses raisons  
 de toutes les graces de son éloquence  
 naturelle. „ Tout ce que l'on tolè-  
 » re, *dit-elle*, dans les autres, on le  
 » punit dans ces Religieuses. Toutes  
 » les duretés, toutes les rigueurs ne  
 » tombent que sur ces pauvres Filles,  
 » à qui l'on ne peut reprocher que  
 „ d'être

„ d'être extraordinairement sincères.  
 „ C'est pour ce crime si nouveau &  
 „ si peu commun en ce siècle, qu'on  
 „ a porté la rigueur jusqu'à les priver  
 „ des Sacremens depuis trois ans, à  
 „ les leur refuser à la mort, même à  
 „ leur refuser un Prêtre pour les en-  
 „ terrer.

Madame de Longueville, qui sa-  
 voit ce que le Pape avoit fait d'abord  
 après son exaltation, & redonnant  
 des Evêques au Portugal, en récon-  
 ciliant des Souverains, en procurant  
 les secours de la France aux Venitiens  
 contre les Turcs, se sert auprès de Sa  
 Sainteté de ces actions éclatantes pour  
 lui persuader avec tous les talens de  
 son esprit de se rendre favorable à ces  
 Religieuses. „ En-vérité, Très-Saint  
 „ Père, *lui dit-elle*, ce seroit une ac-  
 „ tion digne de votre piété, & peut-  
 „ être une des plus agréables à celui  
 „ dont Votre Sainteté tient la place,  
 „ qu'elle aura jamais occasion de fai-  
 „ re. Car elle sait que ce ne sont pas  
 „ les grandes choses que le Monde  
 „ estime qui plaisent davantage à Dieu.  
 „ Un devoir de charité envers les  
*Tom II.* G „ moi-

„ moindres des siens, une bonté qui  
„ s'abaisse jusqu'à vouloir bien pren-  
„ dre connoissance de ce qui regarde  
„ un Monastère de pauvres Filles  
„ pour en empêcher la ruïne dans la  
„ seule vue du bien des ames, peut,  
„ ce me semble, être d'un plus grand  
„ prix devant Dieu, qu'un grand  
„ nombre d'actions éclatantes dont on  
„ doit toujours appréhender la ré-  
„ compense dans la gloire même que  
„ l'on en reçoit. Il aura même cela  
„ de particulier dans celle-ci, que  
„ Votre Sainteté ne la partagera avec  
„ personne, & qu'elle sera l'ouvrage  
„ de la seule charité. Car dans l'a-  
„ bandonnement où sont maintenant  
„ ces Religieuses, & parmi tant de  
„ considérations humaines qui peu-  
„ vent porter à les laisser-là, & même  
„ à aggraver leurs liens pour complai-  
„ re à leurs ennemis, il n'y a que la  
„ bonté d'un vrai Père qui puisse apli-  
„ quer un Successeur de St. Pierre à  
„ une affaire qui pourra paroître se-  
„ lon le Monde peu digne de ses soins,  
„ mais qui lui sera certainement d'un  
„ grand mérite devant Dieu, & qui  
„ at-

„ attirera sur la Personne Sacrée, &  
 „ sur son Gouvernement, les béné-  
 „ dictions du Ciel par les prières de  
 „ ces Servantes de J. C. sur qui il  
 „ n'aura pas dédaigné de jetter les  
 „ yeux, pour les délivrer de tant de  
 „ maux qu'elles n'ont pas mérités.

Madame de Longueville, avant  
 que de finir, parle au Saint Père de  
 ce qui concerne les Théologiens per-  
 sécutés, & des Brefs fulminans d'A-  
 lexandre VII. contre les quatre Evê-  
 ques; mais elle s'étend moins sur ces  
 deux articles, & revenant encore en  
 dernier aux Religieuses de Port-Royal  
 détenues captives. „ Je veux espérer,  
 „ *dit-elle*, que les entrailles de votre  
 „ charité paternelle en seront émues;  
 „ & que les regardant d'un œil de  
 „ compassion comme ses très-humbles  
 „ Filles, elle essuyera leurs larmes,  
 „ & fermera leurs plaies. Je l'en su-  
 „ plie au nom de celui qu'elle repré-  
 „ sente sur la Terre, & de recevoir  
 „ ce que j'ai pris la liberté de lui dire  
 „ sur ce sujet, dont certaines parties  
 „ sont au-dessus de moi, comme un  
 „ effet de l'hommage que J. C. m'o-

„ blige de rendre au Saint Sièg A-  
 „ postolique , & un témoignage du  
 „ profond respect qu'il a gravé dans  
 „ mon cœur pour celui qu'il y vient  
 „ de faire asseoir , & que je le prie  
 „ qu'il y conserve pendant une lon-  
 „ gue suite d'années , pour la gloire  
 „ de Dieu & pour le bien de son  
 „ Eglise. Ce sont les vœux de celle  
 „ qui est en N. S.

## TRES-SAINT PERE

## DE VOTRE SAINTETÉ

La très-humble & très-obéis-  
 sante Fille & Servante. AN-  
 NE GENEVIEVE DE BOUR-  
 BON , Duchesse Douairière  
 DE LONGUEVILLE.

La Lettre au Cardinal Azzolini  
 roule sur les mêmes raisonnemens ,  
 que celle qu'elle écrit au Pape pour  
 les quatre Evêques , pour les Théo-  
 logiens persécutés , & pour les Reli-  
 gieuses de Port-Royal ; & ces Lettres  
 furent envoyées par une voie sûre à  
 l'Eminence , qui avoit beaucoup  
 de

de part à l'estime de cette Princesse, & il la méritoit.

„ Tous les Gens d'esprit, *lui dit-*  
 „ *elle*, sont convaincus qu'il n'y a  
 „ rien de plus mal fondé que la pré-  
 „ tendue nécessité de reprimer de  
 „ nouveaux Hérétiques, ce que l'on  
 „ a pris jusqu'ici pour l'unique rai-  
 „ son qu'il y avoit de pousser cette  
 „ affaire; & c'est ce qui afflige tous  
 „ ceux qui aiment sincèrement l'E-  
 „ glise, de voir qu'on lui cause de  
 „ véritables maux sous prétexte d'en  
 „ étouffer d'imaginaires, & que l'on  
 „ force d'habiles gens à employer pour  
 „ leur défense ce que Dieu leur a  
 „ donné de suffisance d'esprit, qu'ils  
 „ employeroient beaucoup plus volon-  
 „ tiers à défendre la Religion Catho-  
 „ lique contre ses Adversaires, & à  
 „ édifier les Ames par des Ouvrages  
 „ de Dévotion.

Après avoir exposé que cette conduite & ces divisions engagent les vrais Hérétiques à insulter à l'Eglise, & à détourner ceux d'entre eux qui voudroient y rentrer, elle finit par ces paroles si touchantes en faveur des Re-

ligieuses de Port-Royal. „ Il est vrai,  
 „ Monsieur, que la compassion que  
 „ j'ai de ces pauvres Filles, est la  
 „ principale cause qui m'a fait réso-  
 „ dre d'en écrire à Sa Sainteté, &  
 „ qui m'a portée aussi à conjurer vo-  
 „ tre Eminence de vouloir être leur  
 „ Intercesseur, en vous assurant que  
 „ je m'en tiendrai infiniment obligée,  
 „ & qu'il n'y aura point d'occasion où  
 „ je ne m'efforce de vous en témoi-  
 „ gner ma reconnoissance. Je suis,  
 „ Monsieur, de V. E. la très-affec-  
 „ tionnée Servante DE BOURBON.

Ces deux Lettres de Madame de Longueville furent reçues à Rome avec tout l'agrément qu'elle en pouvoit espérer, & produisirent tacitement de bons effets. On ne s'en expliqua pas ouvertement, parce qu'en ce pais-là tout est mystère.

On gardoit aussi le secret en France sur cette Négociation, pour en soustraire la connoissance aux Ennemis de la Paix, qui s'y feroient opposés. Vialart, Evêque de Châlons sur Marne, s'étant joint à l'Archevêque de Sens dans le même dessein de pré-  
 ve-



venir les maux dont l'Eglise étoit menacée, ils y concoururent de bon cœur, & n'épargnèrent rien pour y réussir. Ils écrivoient fréquemment aux quatre Evêques, dont ils recevoient aussi de fréquentes réponses, & il fallut du tems pour aplanir les difficultés & lever tous les obstacles.

D'ailleurs, il fallut s'insinuer dans l'esprit du Nonce Bargellini, nouvellement arrivé de Rome. Les Cardinaux Ottoboni & Azzolini, Confidens du Pape, lui avoient fort recommandé de ne pas perdre l'occasion d'écouter les propositions d'Accommodement, sans néanmoins se déclarer; & ces deux Ministres du Pontificat l'avoient averti de ne rien faire sans les avis de l'Evêque de Laon, qui dans la suite devint le célèbre Cardinal d'Étrées, & qui négocioit en bon Citoyen François. Ce Nonce étoit un bon Gentilhomme, que sa politesse & sa probité faisoient estimer; mais peu éclairé, ce qui le rendoit défiant & souvent irrésolu; de sorte qu'il n'étoit habile qu'en certain manège naturel à tous ceux de sa nation, & il

19.  
Avril  
1668.

ne séduisit guères nos savans Négociateurs.

L'Archevêque de Sens se proposant de pénétrer dans l'esprit de ce Ministre, eut bientôt forcé les dehors qui en défendoient les aproches, & s'en empara tellement que le Nonce, flatté de s'être fait un Ami de cette importance, se rendit facile à tous les expédiens & les tempérammens proposés.

Tout ce que nos trois Prélats écrivoient ou recevoient de Lettres des quatre Evêques, tout ce qu'ils avoient d'entretien ensemble, ou avec le Nonce dans la journée, ils alloient les soirs en faire leur rapport à l'Hôtel de Longueville, où la Princesse avec sa Compagnie les attendoit. Rien ne leur manquoit alors pour tenir conseil. L'étendue & l'activité du génie dans l'Archevêque de Sens, la prudence & l'équité dans l'Evêque de Châlons, la noblesse des sentimens & la dignité des manières dans l'Evêque de Laon, la profondeur & la force du raisonnement dans Mr. Arnauld, la justesse & la précision des idées

dans

dans Mr. Nicole, le bon goût & le discernement dans Mademoiselle de Vertus, & le charme insinuant de la persuasion dans Madame de Longueville: de tous ces différens caractères réunis pour délibérer, il devoit résulter d'heureuses conclusions.

Cependant l'Archevêque de Sens & l'Evêque de Châlons appréhenderent que leurs opérations ne fussent traversées par un nouvel événement, qui néanmoins ne déranger rien, & dont nous ne rapporterons qu'un incident de conversation.

Dans le tems que parut la Traduction du *Nouveau Testament de Mons*, dont la Révision s'étoit faite à l'Hôtel de Longueville, en présence de Mrs. de Pontchâteau, Arnauld, Nicole, de la Lane & de Sacy, il courut un Ecrit injurieux contre l'Archevêque d'Embrun, qui ne manqua pas de l'attribuer aux Théologiens de Port-Royal. Ce Prélat en fit sa plainte par une Requête présentée au Roi, dans laquelle ceux qu'il croyoit Auteurs du Libelle sont calomniés sans ménagement, & la nouvelle Traduction y est attaquée.

mont, le Duc de Montausier, pendant tout le tems que le Roi fut à s'habiller. On lui demandoit pour-quoi il s'étoit mis à dos ces gens de Port-Royal, & qu'il n'y avoit rien à gagner avec eux. Le Roi ne s'expliquoit qu'en riant. Il dit seulement à l'Archevêque, voyant qu'il se fâchoit: *Ne vous échauffez pas Mr. d'Embrun: ne voyez-vous pas bien que c'est pour rire tout ce qu'ils vous disent?* & il passa ensuite dans son Cabinet avec Mr. de Louvois. Mr. le Prince qui sortit rencontra le Maréchal de la Feuillade, aussi irrité que son Frère, & qui disoit tout haut qu'il couperoit le nez à tous les Jansénistes. *Ab! Mr. le Maréchal*, lui dit Mr. le Prince sans s'arrêter, *je vous demande grace pour le nez de ma Sœur.* Ces petits discours furent bientôt répandus par-tout, & ne tardèrent pas d'aller à l'Hôtel de Longueville.

L'incident de ces Requêtes n'ayant point déconcerté les mesures des Prélats Médiateurs, ils continuèrent d'agir toujours secrètement, & ce fut avec un si bon succès, qu'en-

fin

fin Rome & la France se prêtèrent de bonne foi aux voies de conciliation, & l'Accommodement fut arrêté de la manière qu'on l'a vu dans un grand nombre de bons Mémoires. Nous ne ferons qu'indiquer les faits, autant qu'ils peuvent entrer dans la Vie de Madame de Longueville.

Le Nonce signa & parapha le Pro-<sup>1</sup> *Sep-*  
jet de la Lettre que les quatre E-<sup>tembre</sup>  
vêques devoient écrire au Pape, tel <sup>1668.</sup>  
que l'Archevêque de Sens le lui pré-  
senta. Quand ce Projet, revêtu de  
cette signature, fut entre les mains  
de cet Archevêque, on ne put ex-  
primer quelle fut sa joie, aussi ne  
put-il la retenir en lui-même; car  
après avoir été rendre grâces à Dieu  
dans une Eglise où il entendit la  
Messe, il alla sur le champ à l'Hô-  
tel de Longueville; où l'on étoit  
dans l'impatience & dans l'inquié-  
tude des nouvelles de ce qui se feroit  
passé entre le Nonce & lui; car on  
n'osoit presque se flater que le Mi-  
nistre Italien aproveroit ce Projet  
de Lettre, bien loin d'espérer qu'il  
le signeroit & le parapheroit. Ces fa-  
ci-

cilités du Nonce étoient fondées sur la Réponse qu'il avoit reçue de la Lettre écrite au Cardinal Rospigliosi Neveu du Pape, dans laquelle il avoit représenté que le Parti des Jansénistes étoit très-puissant, & que c'étoit par condescendance & non par autorité que l'on devoit espérer de le détruire: qu'outre la Duchesse de Longueville & la Princesse de Conti, qui s'étoient hautement déclarées, Mr. le Prince, Mr. le Duc, & un grand nombre de Personnes de la première distinction & des premiers Seigneurs de la Cour se trouvoient enveloppés dans ce Parti: que des seuls Evêques de France, il y en avoit près de cinquante dans les intérêts des quatre Evêques: que ce qu'il y avoit de pis, les trois Ministres étoient gouvernés & gagnés par ces sortes de gens: & qu'en un mot dans les Audiences qu'il avoit du Roi, Sa Majesté le prévenoit toujours sur ces matières, de telle sorte qu'il ne pouvoit presque rien lui représenter avec fruit, & qu'il étoit très-visible qu'elle vouloit que cette affaire s'accommodât. Il n'est pas surprenant qu'après

une Lettre de ce stile, il eut reçu une Réponse qui le rendoit facile à un Accommodement.

Quand les Couriers envoyés aux quatre Evêques eurent rapporté leurs signatures conformes au Projet paraphé par le Nonce, l'Archevêque de Sens en alla porter la nouvelle à ce Ministre ; & ne le trouvant pas à son Hôtel, il l'alla chercher au Luxembourg où il se promenoit, & voyant venir à lui le Prélat à grands pas, il se douta bien qu'il lui venoit apprendre quelque chose d'agréable. Dès-qu'il sut ce que c'étoit, il embrassa l'Archevêque de Sens, & permit à sa joie toutes sortes de démonstrations. Ils demeurèrent ensemble un quart-d'heure : mais faisant réflexion qu'ils étoient dans un lieu un peu trop public, l'Archevêque se pressa d'aller à l'Hôtel de Longueville, où la Princesse l'attendoit avec Mademoiselle de Vertus & leurs Prisonniers Mrs. Arnauld, Nicole & de la Lane. On ne peut se représenter quels furent les transports de leur joie.

Les deux Prélats Médiateurs donnè-

nèrent avis de cette nouvelle aux Ministres, pour les avertir de préparer le Roi à l'audience du Nonce. Ce Ministre partit de Paris pour St. Germain le 16. de Septembre. Les deux Prélats Médiateurs qui l'avoient devancé, prièrent Mr. de Lionne & Mr. le Tellier de leur faire avoir audience. Ils y furent admis avec toutes les distinctions les plus agréables, & quand ils eurent fait au Roi le récit de toutes choses, ce Prince, qui les avoit reçus seuls dans son Cabinet, dit tout haut quand ils sortirent, afin que tout le monde l'entendît : *Messieurs, vous aurez une grande gloire de cet accommodement.*

Le Nonce eut ensuite son audience, & déclara que l'Affaire des quatre Evêques étoit finie. Il reçut du Roi mille témoignages de bienveillance, & il en fut tellement touché, qu'en sortant, sans songer que cette Paix n'étoit pas encore divulguée, il répéta plusieurs fois, *è finito, e piu ch'è finito.*

Le Père Annat, sur les bruits qui avoient couru de cet Accommodement, quel-



ques jours auparavant, étoit allé trouver le Nonce pour le presser de lui en découvrir la vérité, & s'étoit plaint à lui qu'il lui cachoit une chose où toute sa Compagnie étoit si fort intéressée; le menaçant en quelque façon de son ressentiment & de celui de sa Société, & lui reprochant assez aigrement qu'il avoit ruiné par sa foiblesse d'un quart-d'heure l'ouvrage de vingt années: mais le Nonce, qui étoit alors dans son accès de force & de courage, lui avoit dit en le rebutant d'un air assez ferme, qu'il l'allât demander au Roi.

Aussi ce Père ne manqua pas d'y aller, & il avoit tâché, selon sa coutume, de faire entendre à Sa Majesté que cet Accommodement alloit à la ruine de la Religion & de l'Etat: mais le Roi lui avoit répondu assez froidement. *Pour ce qui est de la Religion, c'est l'affaire du Pape. S'il est content, nous le devons être vous & moi. Et pour ce qui est de mon Etat, je ne vous conseille pas de vous en mettre en peine, je saurai bien faire ce qu'il faudra.*

Cependant le Nonce, inquiété par

Evêques ne donnâssent un  
qu'ils avoient signé & fait  
Formulaire dans leur Diocè  
chevêque de Sens fut sur  
difficulté semblable; mais a  
voir bien réfléchi, il dit à M  
lier, qu'il consentiroit po  
donner ce certificat au  
quatre Evêques, à cond  
dans le moment qu'il le  
au Nonce, ce Ministre ren  
Bref du Pape pour le Roi  
mains de Mr. de Lionne  
déclareroit sur l'heure à tou  
de que la Paix étoit ex  
faite.

ficat. Ce Billet étoit conçu en ces termes. „ Nos Messieurs ne sont „ point effrayés du certificat, pour- „ vu qu'il soit relatif à la Lettre : „ mais ils imaginent un tour qu'ils „ vous diront demain, qui ne rend „ pas la chose plus difficile. Enfin „ cette affaire ne rompra pas la Paix „ de l'Eglise.

Le Nonce remit donc le Bref du Pape entre les mains de Mr. de Lionne, & publia ce qui avoit été arrêté touchant la Paix de l'Eglise. Alors la joie se répandit dans tout Paris, tout le monde alla féliciter Bargellini dans son Hôtel, tous les Généraux d'Ordre & tous les Supérieurs Ecclesiastiques y allèrent, mais il y eut encore plus de concours chez les deux Prélats Médiateurs.

L'Archevêque de Sens, pour affermir encore plus la Paix de l'Eglise par des démonstrations extérieures, imagina de faire voir au Nonce Mr. Arnauld. Ayant donc donné à dîner à ce Docteur & à ses deux Amis, il les mena ensuite chez le Nonce, qui les attendoit. L'entre-

vue se fit avec tous les agrémens imaginables de part & d'autre. Le Nonce y fit observer pour la réception de cette compagnie, toutes les cérémonies pratiquées à l'Italienne, & parut si transporté de joie en embrassant Mr. Arnould, qu'il ne lui laissa pas achever le petit compliment qu'il lui avoit préparé.

Quand le Roi fut revenu de Chambord, & qu'il eut su que le Nonce avoit vu Mr. Arnould, il dit qu'il vouloit le voir aussi. Mr. de Lionne en avertit Mr. de Pomponne, qui venoit d'être nommé Ambassadeur en Hollande, & qui fit savoir à son Oncle l'intention du Roi. Le lendemain il l'alla prendre à l'Hôtel de Longueville pour le mener à St. Germain. A l'heure de l'audience marquée pour eux, Mr. de Lionne les fit passer dans le Cabinet, où se trouva Mr. le Prince, qui fut ravi de le voir, & sortit quand le Roi entra. Mr. Arnould commença son compliment en ces termes: *SIRE, je regarde comme le plus grand bonheur qui me soit jamais arrivé, l'honneur que V. M. me fait*  
de

*de me souffrir devant elle &c. Le Roi l'écouta poursuivre sans l'interrompre, & quand il eut fini il lui dit d'un air obligeant, qu'il avoit ouï faire beaucoup d'estime de lui, & qu'il souhaittoit qu'il pût employer les talens que Dieu lui avoit donnés, à défendre l'Eglise. Ces paroles dites par un si grand Prince, humilièrent profondément Mr. Arnauld, qui témoigna à Sa Majesté que s'étoit avec quelque peine qu'il s'étoit trouvé engagé dans toutes les contestations passées. Cela est passé, dit le Roi, il n'en faut plus parler; & il ajouta qu'il seroit bien-aise que dans la suite on n'écrivît plus rien, ce que Mr. Arnauld reçut avec beaucoup de respect. Puis le Roi se tournant vers Mr. de Pomponne: Je crois Mr. de Pomponne, lui dit-il, que vous avez bien de la joie de voir ce qui se passe. Mr. de Pomponne ne répondit que par la démonstration la plus respectueuse.*

Mr. Arnauld eut du Roi la permission d'aller voir Monseigneur, Monsieur, & Mr. le Prince. Comme après tous ces honneurs qu'il avoit reçus à

la Cour, chacun s'empressoit de lui rendre visite, il engagea ses Amis à lui faire éviter toutes ces félicitations, pour ne point irriter ceux qui ne l'aimoient pas, & qui voyoient son triomphe avec dépit.

L'Arrêt du Conseil rendu pour la Pacification des Troubles causés dans l'Eglise au sujet du Livre de Jansénius, fut publié le 23. d'Octobre ; & le Roi, en conséquence du Bref du Pape qu'il avoit reçu le 2. Septembre, écrivit aux quatre Evêques une Lettre obligeante sur le rétablissement de la Paix. Ces quatre Prélats peu de tems ensuite reçurent un Bref du Pape, qui voulut leur donner ces témoignages du retour de sa bienveillance pour eux. Le Saint Père écrivit encore un autre Bref aux deux Prélats Médiateurs, pour leur marquer la reconnoissance qu'il avoit de leur heureuse Négociation.

Le Roi voulut encore donner à Mr. de Pomponne l'agrément de voir la liberté rendue à Mr. de Sacy. Cet illustre Parent alla le prendre à la Bastille où il étoit depuis cinq ans.

19.  
Janv.  
1669.

31.  
O<sup>ct.</sup>  
1668.

1664.

172.

DE LONGUEVILLE. LIV. VI. 119

Pamena saluer le Roi, qui le reçut obligamment; ensuite chez l'Archevêque de Paris, qui lui fit beaucoup de caresses; & de-là ils allèrent à l'Hôtel de Longueville, où la Princesse & Mademoiselle de Vertus l'attendoient avec toute l'impatience que l'on peut s'imaginer. Comme il fa-voit les obligations qu'il avoit de sa sortie aux soins qu'avoit pris l'Archevêque de Sens, ce Prélat n'étant plus pour-lors à la Cour, il lui écrivit une Lettre, où sa reconnoissance étoit bien vivement exprimée.

Les Religieuses de Port-Royal furent extrêmement sensibles à ce dernier trait de la bonté du Roi, & la Mère Agnès leur Prieure en écrivit cette Lettre à Madame de Longueville.

„ Je n'ai pu, Madame, me réjouir <sup>15.</sup>  
 „ pleinement de la Paix de l'Eglise, <sup>Fév. 1669.</sup>  
 „ qu'après la liberté de Mr. de Sacy;  
 „ c'est ce qui a retardé les très-hum-  
 „ bles reconnoissances que nous de-  
 „ vons à V. A. S. d'avoir travaillé à  
 „ ce grand ouvrage avec tant de zèle  
 „ & d'affection. Je sai, Madame,  
 H 4 que

„ que vous avez la bonté de conti-  
„ nuer à faire tout ce qui se peut,  
„ pour nous faire avoir part à ce bon-  
„ heur universel. Il y a présente-  
„ ment tant de difficultés, qu'il sera  
„ besoin d'un miracle pour faire réus-  
„ sir votre dessein; mais il est facile  
„ à Dieu d'en faire autant qu'il sera  
„ nécessaire pour accomplir ses des-  
„ seins. J'espère qu'il nous fera la  
„ miséricorde d'accepter de bon cœur  
„ ce qu'il ordonnera, & ce sera un  
„ miracle de la Grace qui sera préfé-  
„ rable à tous les autres. Quoiqu'il  
„ arrive, Madame, vous aurez le  
„ mérite d'avoir fait tout ce que Dieu  
„ demandoit de V. A. S. qu'il a mise  
„ en une place si éminente pour être  
„ la protection des Petits, ce qui fait  
„ la principale partie des moyens qu'il  
„ donne aux Grands pour les sauver;  
„ comme il donne à ceux qui reçoivent  
„ leurs bienfaits, l'humble re-  
„ connoissance qu'ils doivent à leur  
„ secours. J'espère, Madame, qu'il  
„ nous rendra dignes de satisfaire à  
„ ces devoirs, & que nous ne retom-  
„ berons jamais dans l'ingratitude &  
„ dans



„ dans l'oubli, qui y sont si contraires. Je suis &c.

Madame de Longueville continua de faire rendre à ces Religieuses l'usage des Sacremens, & tous les autres avantages dont on les avoit privées; & les prudentes sollicitations de cette Princeſſe ſe firent un accès juſqu'au Trône. Le Roi dit un jour à l'Archevêque de Paris, qu'il avoit eu particulièrement en vue dans cet Accommodement, de lui procurer du repos; qu'il ne reſtoit plus que les Religieuſes de Port-Royal à tirer d'affaire, & qu'il falloit qu'il vît bonnement ce qu'il falloit faire pour cela. Quand ce Prélat eut remercié Sa Maieſté, de ce qu'elle lui avoit dit d'obligeant pour lui, il dit en général pluſieurs moyens qu'il avoit dans l'eſprit pour le rétabliſſement de ces Religieuſes, & partit promptement de St. Germain pour revenir à Paris, recevoir à l'Archevêché l'abjuration de Mr. de Turenne, qui s'étoit déterminé à quitter la Religion Proteſtante.

Dans ces heureuſes conjonctures où

la piété de Madame de Longueville venoit d'être si consolée & si satisfaite, ce dernier évènement fit sur elle une nouvelle impression de plaisir. Elle conservoit toujours une estime très-distinguée pour ce Grand Homme, dont elle avoit connu le mérite éclatant & solide, lorsque les desordres d'une Guerre fatale les avoit tenus en intelligence & en commerce, & elle fut charmée de le voir entrer dans le sein de l'Eglise lorsque le calme s'y rétablissoit.

L'Archevêque de Paris, après la conversion de ce Héros, rendit enfin son Ordonnance, dans laquelle il déclaroit en termes exprès pour les Religieuses de Port-Royal des Champs,  
 „ Nous les restituons à la participa-  
 „ tion des Sacremens, dont nous leur  
 „ avons interdit l'usage par notre  
 „ Ordonnance du 6. Septembre 1665;  
 „ les absolvant pour cet effet de toutes les censures qu'elles pourroient  
 „ avoir encourues, par la contravention à nos Ordonnances précédentes &c.

Le Prélat envoya pour l'exécution  
 de

de cette Ordonnance son Vicaire-Général, Mr. Du Plessis de la Brunetière, qui fut depuis Evêque de Xaintes; & pour leur administrer les Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, le Père Hugues Bouchard, Prêtre de l'Oratoire, lequel pour sa piété singulière étoit regardé comme un véritable Homme de bien.

On peut juger quels furent les sentimens de ces Filles, de voir non seulement leurs personnes rentrées dans la jouissance de tous les Trésors de l'Eglise, mais leur Monastère en liberté de recevoir des Pensionnaires & des Novices comme auparavant. Voici la Lettre que Madame de Longueville en écrivit à la Mère Agnès.

„ La joie que m'a causée la Paix <sup>15.</sup>  
 „ de l'Eglise n'a point été entière, <sup>Fév.</sup>  
 „ tant que votre Maison n'y a point <sup>1669.</sup>  
 „ participé: c'est pourquoi je puis dire  
 „ que ce n'est que depuis les nouvelles  
 „ que Mr. l'Evêque de Meaux  
 „ me manda hiér, que je ressens une  
 „ satisfaction toute pure de cet heureux  
 „ commencement dont la miséricorde  
 „ de Dieu a favorisé son E-  
 „ gli-

„ glise. Je le loue de tout mon cœur  
„ de ce qu'il vous a donné la force de  
„ souffrir pour la Justice, & de ce  
„ qu'il met une heureuse fin à vos  
„ souffrances, dont vous avez édifié  
„ tous ceux à qui il donnoit de l'a-  
„ mour pour la Vérité. Comme per-  
„ sonne n'en a plus été touchée que  
„ moi tant qu'elles ont duré, person-  
„ ne aussi n'apprend votre délivrance  
„ avec plus de consolation. Je suis  
„ persuadée que vous me faites la gra-  
„ ce de n'en pas douter, & que vous  
„ ne me refuserez pas celle de me  
„ continuer le secours de vos prières;  
„ afin que j'accomplisse plus fidèle-  
„ ment que je n'ai fait jusqu'ici, la  
„ volonté de Dieu sur moi, selon tous  
„ ses desseins, & selon mes obliga-  
„ tions. . . . Je demande à toute vo-  
„ tre Communauté vos prières pour  
„ mon Fils, le Comte de St. Paul.

Le Comte de St. Paul dont il est  
parlé dans la Lettre de Madame de  
Longueville, étoit allé l'année pré-  
cédente au Siège de Candie, où il se  
distingua par sa valeur. Madame de  
Longueville, qui s'intéressoit autant &

plus

plus à son salut qu'à sa gloire, lui avoit donné pour compagnie le Père de Chévigny, ci-devant Capitaine aux Gardes, & qui s'engageant dans la Congrégation de l'Oratoire, avoit conservé le courage & les expériences de la Profession Militaire, & n'en avoit pas moins acquis les plus austères vertus du Christianisme. Le Prince qu'il accompagnoit, avoit une supériorité de mérite, non seulement pour les Armes, mais pour les Sciences: & dès l'âge de quatorze ans qu'il avoit soutenu des Thèses de Philosophie aux Jésuites, il s'étoit fait admirer par la force de son jugement & de son esprit, & par les graces de sa personne. Mais le Ciel ne lui avoit donné, ce semble, tant de qualités estimables, que pour fournir à Madame de Longueville une occasion de faire un jour à Dieu le sacrifice le plus héroïque. Ce qui fait mieux voir combien les sentimens de prédilection qu'elle avoit pour lui étoient bien fondés, ce sont les peines qu'elle eut à souffrir de la part de son Fils aîné. Le dérangement de son esprit

aug-

augmentant de jour en jour, il lui vint envie de se faire Prêtre; & comme plus le génie est foible, plus les fantaisies sont fortes; il le voulut opiniâtement. Mr. le Prince, qui crut qu'en le laissant entrer dans cet engagement; on pourroit fixer son inconstance, ne s'opposa point au second voyage que son Neveu voulut faire à Rome, peut-être même y contribua-t-il. Madame de Longueville eut beau faire solliciter auprès du Pape & des Cardinaux pour empêcher qu'on lui conférât l'Ordre Sacerdotal; il fut fait Prêtre, & n'en devint pas plus sage. On sait comment il passa le reste de sa vie jusqu'à sa mort, c'est-à-dire à donner de continuels chagrins à sa Mère. Elle eut une peine extrême de ce qu'il étoit si peu soumis à ses volontés; mais elle en eut encore davantage, d'avoir trouvé sur ce sujet Mr. le Prince dans des sentimens contraires aux siens. Cependant sa plus grande douleur étoit fondée sur l'indignité de son Fils, qui s'alloit engager dans un état où non seulement étoit incapable de servir l'Eglise, ni

où infailliblement il deshonoreroit le Ministère. On verra mieux tout ce qu'elle pensoit sur cela, dans une Réponse qu'elle avoit faite à la Mère Agnès du Port-Royal, qui sachant cet évènement, lui en avoit écrit une Lettre pour la consoler & la fortifier. On peut observer dans cette Réponse, que Madame de Longueville avoit encore le desagrément de voir que son second Fils, ni peut-être la Princesse de Conti, ne pensoit pas comme elle sur ce sujet. D'ailleurs on remarquera par le desordre & la négligence de son stile, qu'elle étoit dans une assez grande agitation.

„ Vous ne m'aurez pas prévenue, <sup>1 Nov.</sup>  
 „ ma chère Mère, & je vous aurois <sup>1669,</sup>  
 „ appris la malheureuse affaire sur la-  
 „ quelle vous m'écrivez, si cette af-  
 „ faire même ne m'en avoit empê-  
 „ chée. Elle m'a fait venir ici (à  
 „ Paris) avec tant de précipitation,  
 „ & m'a tellement altéré la santé,  
 „ joint aux embarras où j'ai été enga-  
 „ gée pour détourner, s'il se peut,  
 „ le projet de toute ma Famille, que  
 „ cela tout ensemble m'a ôté le pou-  
 „ voir

„ voir & le loisir de vous écrire. Je  
„ le fais même aujourd'hui, quoique  
„ j'en aye fort peu, & c'est ce qui  
„ fait que je ne vous dis point toutes  
„ les particularités de cette pitoyable  
„ aventure. Mademoiselle de Vertus  
„ vous en contera les circonstances.

Dans la suite de cette Lettre, elle s'afflige de ce que tous les mouvemens qu'elle se donne, seront inutiles pour empêcher l'engagement de son Fils dans le Sacerdoce. Elle revient toujours à dire, que ses propres péchés sont la cause de tous les obstacles qu'elle rencontre à ses desseins. Elle s'accuse même d'avoir manqué dans ce qu'elle a cru faire de mieux. „ J'ai  
„ si mal fait; *dit-elle*; de bonnes choses, que je ne puis m'empêcher de  
„ voir clairement devant Dieu, qu'elles sont devenues mauvaises. Ainsi  
„ je n'aurai que le mal de toute cette  
„ aventure, & je n'en tirerai point le  
„ succès que j'en eusse pu tirer; si  
„ j'eusse été moins humaine que je ne  
„ suis.

Comme on la voyoit suivre des idées contraires à celles de son second

Fils



Fils & de Mr. le Prince, on la regardoit comme prévenue par de pitoyables scrupules, que l'on qualifioit même de folie. Elle se consoloit avec sa conscience, de tout ce que l'on pensoit d'elle. Mais elle étoit très-délicate sur ce que Dieu pouvoit en penser. „ Il voit, *dit-elle*, le fond de  
 „ mon cœur, il juge de moi bien autrement que tous les hommes, &  
 „ que ceux qui parlent mal, & que  
 „ ceux qui parlent bien de moi : & s'il est  
 „ vrai qu'il ne voie pas en moi les  
 „ grands manquemens que les autres  
 „ y soupçonnent, il est vrai aussi qu'il  
 „ ne voit pas le bien dont les autres  
 „ sont édifiés. Il juge ma justice, &  
 „ voit qu'elle est accompagnée de tant  
 „ de fautes qu'elle en est défigurée.  
 „ Elle l'est à mes propres yeux, qui  
 „ sont si peu clairvoyans ; comment  
 „ donc ne le seroit-elle pas aux siens,  
 „ qui voient les défauts les plus imperceptibles ? Je n'ai plus rien à faire ici sur l'affaire de mon Fils, ainsi  
 „ je m'en retourne à la Campagne,  
 „ Je vous confesse que dans l'état où  
*Tome II.* I „ je

„ je suis, ce m'a été une assez grande  
„ dureté à porter, que de n'y pas  
„ remener avec moi Mademoiselle de  
„ Vertus, qui étant ma seule conso-  
„ lation dans la vie, me paroïssoit af-  
„ fez nécessaire présentement ; mais  
„ il la faut plus aimer pour elle que  
„ pour moi. Je n'ai pas cru lui de-  
„ voir donner la peine qu'elle eût eue  
„ à me refuser, si j'eusse exigé d'elle  
„ le retardement de sa retraite. Il  
„ est vrai que j'aurais souhaité infini-  
„ ment que la mienne pût être exé-  
„ cutée en même tems, & que je me  
„ suis fait une grande violence de  
„ consentir qu'elle me prévînt. J'es-  
„ père que cet effort que je me suis  
„ fait en ce qui regarde ma consola-  
„ tion, fera qu'elle ne me refusera  
„ pas au-moins ce qui regarde mon  
„ besoin, & qu'elle voudra bien re-  
„ venir quand il sera tems, pour  
„ m'aider à achever celles de mes af-  
„ faires que je ne puis faire sans elle.  
„ Je veux espérer que vous l'y porte-  
„ rez vous-même, si elle avoit besoin  
„ d'y être excitée par quelque autre  
„ chose que par son affection pour  
„ moi

„ moi ; & par la connoissance qu'elle  
 „ a du besoin que j'aurai de son assis-  
 „ tance dans les choses qui me restent  
 „ encore à démêler avec mes En-  
 „ fans.

Cette Demoiselle fut en effet d'un grand secours à Madame de Longueville ; pour l'aider à supporter patiemment les peines qu'elle eut à souffrir à l'occasion de son Fils aîné. Son engagement dans la Prêtrise ne réforma rien en lui ; après son retour de Rome ; & l'affoiblissement de son esprit croissant toujours , le conduisit enfin si absolument à la véritable démence , que l'on fut obligé de le soustraire aux yeux du Public.

Madame de Longueville alla le voir en Normandie avec Mademoiselle de Vertus & Mr. le Nain , pour examiner avec ce sage Magistrat , Chef de son Conseil , les dispositions de ce Prince. Elle fut véritablement affligée à la vue de son misérable état ; & dans une Lettre qu'elle écrivit au Curé de St. Jaques , elle lui mandoit.  
 „ Vous jugerez par ce que vous dira  
 „ Mr. le Nain de l'état de mon Fils ,

„ & de ce que sa vue aura pu faire  
 „ en moi. J'avoue que je sentis une  
 „ grande contradiction contre cette  
 „ sorte de croix, & même quelque ai-  
 „ greur. Cette émotion me fut plus  
 „ sensible, que celle que la pitié auroit  
 „ pu faire; parce que la malignité de  
 „ mon Fils est si visible au milieu de  
 „ la folie, que je me sentis plus at-  
 „ tendrie sur moi que sur lui.

Elle ne laisse pas de finir cette Let-  
 tre par le récit de la manière dont elle  
 avoit été reçue à Rouën. „ Ma for-  
 „ tie de Rouën, *dit-elle*, a été com-  
 „ me mon entrée. Le peuple m'ac-  
 „ compagna comme il m'avoit reçue,  
 „ en me donnant de grandes bénédic-  
 „ tions, en pleurant, & en me mon-  
 „ trant tout ce qu'une amitié sincère  
 „ peut faire voir. Mr. Le Nain & le  
 „ Père Dubreuil pleurèrent sans s'en  
 „ pouvoir empêcher. Enfin il est cer-  
 „ tain qu'on n'a rien vu de pareil à  
 „ leur empressement de me voir, &  
 „ que la place de devant ma Maison,  
 „ les degrés & les chambres étoient si  
 „ comblées de monde, qu'on ne pou-  
 „ voit ni entrer ni sortir. Un reste  
 „ d'Es-

„ d'Esprit du Monde m'a fait ptendre  
 „ quelque plaisir à cela.

Delà en avant on ne nomma plus ce Prince que l'Abbé d'Orleans, après qu'on lui eut fait faire une donation de tout son bien, de tous ses meubles, & de toutes ses pierreries au Comte de St. Paul, devenu Duc de Longueville, seul Gouverneur de Normandie, & propriétaire de 300000. livres de rente.

Le commerce de Lettres que Madame de Longueville avoit commencé d'avoir avec la Mère Agnès de Port-Royal, l'avoit prévenue de beaucoup d'estime pour sa personne, & d'inclination pour son Monastère; & Mademoiselle de Vertus, qui s'y étoit retirée depuis quelque tems, lui donnoit encore un nouveau goût pour cette Maison. Ces Religieuses en étoient sensiblement touchées : car Madame de Longueville, par l'intérêt qu'elle avoit pris à leurs affaires, leur avoit assez témoigné qu'elles les aimoit; & se trouvoit si heureuse d'être en société de prières avec elles, que dans une Lettre à la Mère Agnès,

elle lui déclara que c'étoit la desobliger, que de lui faire des remerciemens sur l'impatience qu'elle avoit d'aller faire une longue résidence dans leur Monastère.

Tout ce qui avoit quelque rapport à la Mère Agnès la touchoit extrêmement; & quand le Roi nomma Mr. de Pomponne, Ministre & Secrétaire-d'Etat des Affaires Etrangères, elle ne put s'empêcher de témoigner publiquement sa joie, & l'intérêt qu'elle y prenoit. D'ailleurs ce Ministre avoit d'étroites liaisons avec Mademoiselle de Vertus, laquelle, pendant qu'il étoit Ambassadeur en Suède, lui avoit écrit pour tâcher que par son crédit on pût avoir un commerce de Lettres avec Mr. de Sacy, pour-lors prisonnier à la Bastille. Mr. de Pomponne avoit fait sur cela d'inutiles tentatives auprès de Mr. le Tellier & de Mr. de Lionne, & avoit répondu à Mademoiselle de Vertus, que ses prières avoient eu d'autant moins de poids auprès de Sa Majesté, que pour les affoiblir ses Ennemis n'avoient eu qu'à leur donner un tour de Jansénisme,  
dont

dont ils se servoient en tant de rencontres pour lui nuire.

La Mère Agnès, confuse de tant de marques d'amitié qu'elle recevoit de Madame de Longueville, ne put s'empêcher de lui faire une réponse très-flateuse. „ A quoi me reduisez-  
 „ vous, Madame, en m'interdisant  
 „ les petites reconnoissances que je  
 „ dois rendre à V. A. S. pour tant  
 „ de témoignages de bonté qu'elle  
 „ nous donne tous les jours: mais il  
 „ est bien juste qu'elle prenne tout  
 „ l'avantage pour elle, l'humilité que  
 „ Dieu lui donne l'élevant bien au-  
 „ dessus de ce qu'il l'a fait être par sa  
 „ naissance. C'est, Madame, ce qui  
 „ me fait admirer l'ambition que vous  
 „ avez de tenir un nouveau rang par-  
 „ mi les Servantes de J. C. qui au-  
 „ ront de la peine à trouver une pla-  
 „ ce assez abaissée pour imiter votre  
 „ exemple. Quand il vous plaira de  
 „ venir, Madame, les portes des  
 „ Cœurs & de la Clôture vous seront  
 „ ouvertes, pour recevoir une per-  
 „ sonne qui vient au nom du Sei-  
 „ gneur, pour y trouver de la solitu-

„ de avec la pauvreté qui lui auroit  
„ manqué ailleurs. Je crois, Madame,  
„ que Mademoiselle de Vertus  
„ nous aura rendu ce bon office,  
„ que de vous prévenir sur les dif-  
„ formités de nos bâtimens, & sur  
„ la mortification de la vue, qui est  
„ si bornée qu'il se faut contenter  
„ de ce qui se présente devant soi,  
„ sans la vouloir étendre plus loin.  
„ Quelque idée qu'on en ait prise,  
„ on est encore surpris de trouver  
„ plus de desagrément qu'on n'auroit  
„ cru qu'il y en avoit : & ce qui nous  
„ met encore plus en peine, c'est que  
„ notre conversation n'est pas plus a-  
„ gréable que le reste. Le Royaume  
„ de Dieu qui est en vous, Madame,  
„ suppléera à tout, puisque rien ne  
„ manque à ceux qui le possèdent.

On jugé bien que Madame de Longueville ne fut pas dégoûtée par ce Billet. Ainsi, dès-qu'elle fut libre, elle partit pour le Port-Royal, où depuis si long-tems elle avoit envie d'aller. Les Esprits & la Solitude lui plurent également : & quand elle eut choisi la place du bâtiment qu'elle vou-



loit faire construire, elle revint, & envoya sur les lieux des personnes capables de prendre de justes mesures pour son dessein: mais tout ce détail se verra mieux dans deux Lettres que nous allons rapporter. La première est de Mademoiselle de Vertus à la Mère Agnès.

„ Quoique ce ne soit pas un mira- 28.  
 „ cle de revenir contente de chez *Juin*  
 „ vous, ma chère Mère, il est cer- 1671.  
 „ tain que ce qui s'est passé dans la  
 „ visite que Madame de Longueville  
 „ vous a rendue, en est un si grand,  
 „ qu'il y en a très-peu où la puissance  
 „ de Dieu paroisse plus manifestement  
 „ que dans tout ce que je vois là-des-  
 „ sus. Vous en conviendrez avec  
 „ moi, ma chère Mère, quand je  
 „ vous entretiendrai; & je suis très-  
 „ assurée que ce ne sera pas à mes  
 „ prières que vous attribuerez un tel  
 „ succès. Il en faut de plus efficaces  
 „ & de plus agréables à Dieu que les  
 „ miennes, je vous conjure de l'en  
 „ bien remercier par avance. Je m'en  
 „ retournerai bientôt à Paris. Ce se-  
 „ ra au-moins quand je pourrai souf-

„ frir la fatigue des chemins, car je  
„ ne suis pas encore en état de m'y  
„ exposer. Voilà une Lettre de Ma-  
„ dame de Longueville. Plus je lui  
„ parle, & plus je la vois contente de  
„ vous, & de toute votre Maison.  
„ J'ai bien envie de voir ce qu'elle y  
„ veut faire bâtir prêt à être habité,  
„ & je me trouve bien heureuse de  
„ n'avoir besoin ni d'Architecte ni de  
„ Maçons pour m'aller renfermer au-  
„ près de ma chère Mère. Je la su-  
„ plie de demander à N. S. de lever  
„ tous les obstacles qui me pourroient  
„ retarder ce bien; & permettez-moi,  
„ ma chère Mère, de faire ici mes  
„ très-humbles complimens à toutes  
„ les personnes à qui j'en dois. Ce que  
„ je mande de Madame de Longue-  
„ ville, n'est que pour vous & pour  
„ ma Sœur Angélique de St. Jean,  
„ que j'embrasse de tout mon cœur.

Voici la Lettre de Madame de  
Longueville à la Mère Agnès.

„ J'ai reçu, ma chère Mère, le  
„ Billet que vous m'avez écrit de vo-  
„ tre main, lorsque j'étois enco-  
„ re au Bouchet. Je suis ravie que

„ vous

„ vous vouliez bien que notre com-  
 „ merce ne passe point par aucun ca-  
 „ nal étranger, & qu'ainsi je puisse  
 „ en toute occasion vous parler des  
 „ choses qui me font de la peine, &  
 „ dont j'espère que vous m'aidez à  
 „ faire usage, si Dieu ne veut pas  
 „ m'en délivrer entièrement par l'as-  
 „ sistance de vos prières & de vos con-  
 „ seils. Au reste j'ai senti une vraie  
 „ joie, en apprenant que ces Messieurs  
 „ qui vont faire des desseins pour  
 „ mon bâtiment étoient arrivés à  
 „ Port-Royal. Il me semble que ce-  
 „ la m'apporte du terme où je dois y  
 „ aller moi-même : & quoique ce ne  
 „ soit que d'un pas, c'est toujours  
 „ beaucoup pour moi ; puisque je ne  
 „ suspens mon entier découragement,  
 „ (pour ne pas dire un mot plus ex-  
 „ pressif), que dans l'espérance d'en-  
 „ trer dans votre Maison, prenant  
 „ cet établissement comme une mar-  
 „ que que Dieu ne m'a pas abandon-  
 „ née ; ce que je craindrois tout-à-fait  
 „ (pour ne pas dire ce que je croirois)  
 „ sans cette marque à laquelle mon  
 „ espérance est attachée. Car je vous  
 „ avoue

„ avoue que toutes les autres, c'est.  
 „ à-dire quelque ombre de piété dans  
 „ ma vie, ne me tire pas de la pen-  
 „ sée que tout au plus je suis dans cet-  
 „ te voie qui paroît droite & qui con-  
 „ duit à la mort; puisque je ne vois  
 „ point encore de fruit qui me fasse  
 „ entrevoir que je suis un bon arbre.  
 „ De plus il n'y a guères de jours où  
 „ je ne connoisse de nouvelles plaies  
 „ dans mon ame, & où je ne voie  
 „ de certains fonds dont je ne péné-  
 „ tre pourtant pas la profondeur. Je  
 „ n'ai qu'autant de lumière qu'il en  
 „ faut pour voir que ce sont des abî-  
 „ mes, mais je ne vois pas ce qui y  
 „ est. Ainsi je crains bien que Dieu  
 „ ne regarde toute ma vie comme u-  
 „ ne vraie hypocrisie.

Voilà de terribles épreuves par où  
 Dieu faisoit passer cette Princesse.  
 Chaque fois qu'il lui en arrivoit de  
 nouvelle, elle en informoit exacte-  
 ment la Mère Agnès pour lui de-  
 mander ses conseils, mais il faut la  
 laisser parler encore.

108. „ Je suis retombée dans mes éloi-  
 1671. „ gnemens sensibles de la Prière, &  
 „ de

„ de tous les Exercices de Piété. Le  
 „ commencement de la vie retirée  
 „ que je mène ici, avoit un peu suspen-  
 „ du cette malheureuse disposition;  
 „ mais elle est si intime & si établie  
 „ en moi, qu'elle revient plus aisé-  
 „ ment qu'elle ne s'en va. Cela m'a  
 „ fait tirer une conséquence, qui me  
 „ fait peur que les moyens extérieurs  
 „ ne nous soient peu utiles, si la gra-  
 „ ce intérieure ne nous touche en  
 „ même tems. J'avois cette vérité-  
 „ là bien établie dans mon esprit,  
 „ mais néanmoins j'avois un certain  
 „ fond qui la contredisoit; & je met-  
 „ tois assurément ma confiance à ces  
 „ sortes de moyens, non seulement  
 „ plus que je ne devois, mais encore  
 „ plus que je ne pensois. Me voilà  
 „ détrompée par ma propre expérien-  
 „ ce: mais elle me fait bien craindre  
 „ que mon imagination toute seule ne  
 „ soit ce qui agit en moi, lorsque j'ai  
 „ un peu plus de sentiment de Dieu,  
 „ & que ce ne soit pas lui-même qui  
 „ se fait sentir à mon ame.

Quand elle eut formé l'habitude  
 d'aller souvent à Port-Royal, où elle  
 fa-

savoit que Mr. de Pontchâteau, On-  
cle du Duc de Coislin, vivoit en Soli-  
taire inconnu, elle eut une extrême  
envie de le voir. Il résidoit aux Gran-  
ges, Ferme de la Maison, & il exer-  
çoit la fonction de Jardinier. On lui  
fit savoir ce que cette Princesse sou-  
haitoit, & ce ne fut pas sans peine  
qu'il consentit à la venir voir. Com-  
me elle le pria de prendre un siège:  
*Que penseroit-on, Madame, lui dit-il,*  
*si l'on voyoit un Jardinier s'entretenir*  
*avec vous, & être assis en votre présen-*  
*ce? On penseroit,* reprit-elle en sou-  
riant, *que je suis bien humble.*

On s'imagina aisément qu'elle dût  
être la conversation de deux personnes  
de ce caractère, & qui, ce semble, é-  
tant nés pour vivre toujours dans le  
Monde avec tout l'éclat & tout l'a-  
grément qui leur convenoit; s'aplau-  
dissoient d'avoir connu le néant & la  
vanité de tout ce qu'il y a de plus flat-  
teur. Nous avons eu occasion de re-  
marquer entre Mademoiselle de Mont-  
pensier & Madame de Longueville une  
certaine aliénation qui n'étoit pas trop  
édifiante. Le Roi voulut enfin qu'elle  
le

le cessât ; & leur ayant fait dire à toutes deux qu'il fouhaitoit de les voir réconciliées, elles se trouvèrent aux Carmélites, où leur réunion se fit le plus sincèrement du monde.

Cependant Madame de Longueville soupiroit toujours après une résidence plus continue à Port-Royal, dont la solitude ne l'effrayoit point. Avant que de s'y pouvoir fixer plus régulièrement, elle essayoit, pour ainsi dire, son courage dans les différentes Terres de Normandie, où privée de toutes consolations humaines, elle s'affermissoit dans un noble dégoût pour un Monde qu'elle avoit aimé trop long-tems, dont elle avoit été trop aimée & trop admirée, & dont elle n'ignoroit pas que peu s'en falloit qu'elle ne fût alors oubliée. Toutes ces idées importunes ne devoient pas faire sur elle des impressions fort agréables : mais néanmoins combien devoit-elle être dégagée de toutes les passions qui l'avoient si vivement agitée autrefois, pour s'en expliquer aussi franchement qu'elle faisoit à la Mère Agnès ? „ Je suis ici, lui écrit-elle, „ dans

„ dans une solitude très-grande; & je  
„ m’y trouve si bien, quoique je n’aie  
„ personne au monde avec qui je puis-  
„ se parler, ni que je puisse écouter  
„ avec quelque satisfaction : cela me  
„ donne une grande espérance que  
„ ma retraite entière ne me sera pas  
„ si dure, que ma foiblesse me le fait  
„ quelquefois appréhender. Car puis-  
„ que la solitude, dépourvue de tout  
„ ce qui la peut soutenir un peu agréa-  
„ blement, me tient lieu de consola-  
„ tion; que sera-ce quand je serai dans  
„ celle de Port-Royal, où tant de  
„ choses édifiantes & consolantes sou-  
„ tiendront ma foiblesse?

L’arrangement que Madame de Longueville avoit mis dans sa Famille, eût été pour elle une espèce d’adou-  
cissement à ses peines, s’il n’avoit point  
été troublé par la perte de Madame  
la Princesse de Conti, qui mourut à  
l’âge de trente-cinq ans, après cinq  
jours de maladie. Madame de Longue-  
ville vivoit avec elle dans une liaison  
si tendre, qu’elle fut sensible à cette  
séparation au-delà de tout ce qu’on  
pour-



pourroit dire, & certainement les regrets étoient fondés.

On ne peut, ce me semble, se refuser ici de faire un court épisode pour une Princesse d'une vertu si éminente, & d'ailleurs si particulièrement unie avec celle dont nous écrivons l'Histoire. Nous extrairons ce récit d'une Lettre dont nous rapporterons les propres termes.

„ Anne Marie de Martinozzi, née  
 „ en 1638, avoit toutes les qualités  
 „ les plus capables de plaire. Dès sa  
 „ tendre jeunesse elle étoit sérieuse,  
 „ gracieuse, tranquille; & quoique  
 „ très-vive, ferme & hardie, elle  
 „ n'en étoit pas moins modeste, ni  
 „ moins délicate sur tous les égards  
 „ nécessaires pour s'établir dans le  
 „ Monde. Une réputation saine &  
 „ totalement hors d'atteinte, toutes  
 „ ses démarches étoient si mesurées  
 „ qu'on la proposoit pour modèle. Sa  
 „ modestie avoit les dehors d'une pié-  
 „ té qu'on lui supposoit au-dedans, &  
 „ qu'elle n'avoit pourtant pas : car  
 „ tout cet extérieur n'étoit que l'art  
 „ d'une prudence naturelle, qui con-  
 „ Tome II. K „ ser-

„ servoit les bienséances, & cachoit  
„ un amour-propre ambitieux, mais  
„ habile à se contrefaire. Cependant  
„ un violent désir d'être heureuse la  
„ dévorait nuit & jour, & la faisoit  
„ aspirer à quelques-unes de ces hau-  
„ tes Alliances que le crédit du Car-  
„ dinal Mazarin son Oncle, & que sa  
„ beauté lui donnoient lieu d'espérer.  
„ Enfin, à l'âge de dix-sept ans, el-  
„ le parvint à cette élévation qu'elle  
„ avoit tant désirée. Elle épousa  
„ le Prince de Conti, sans néanmoins  
„ trouver ce bonheur parfait, c'est-à-  
„ dire ce rassasiement intérieur à quoi  
„ elle s'étoit attendue. Car comblée  
„ de Faveurs, de Gouvernemens, de  
„ Grandeurs, de Richesses; aimée &  
„ estimée de tout ce qu'il y avoit de  
„ Grand à la Cour & dans la France;  
„ environnée de plaisir, & dans une  
„ telle magnificence que sa dépense  
„ domestique monta la première année  
„ de son mariage à 1200000 livres; tout  
„ cela, loin de remplir & de satisfaire  
„ son cœur, la laissoit plus vuide &  
„ plus altérée qu'auparavant. Ainsi  
„ quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans,

„ elle ne s'attendit pas à devenir plus  
 „ heureuse par l'augmentation de ses  
 „ grands Etablissmens. Elle vit dans  
 „ le néant de tout ce qu'elle possé-  
 „ doit, ce néant de tout ce qu'elle  
 „ pouvoit espérer encore : mais elle  
 „ ne s'avisa pas de tourner ses regards,  
 „ ses desirs & son ambition vers ce  
 „ Royaume des Cieux, qui est au-de-  
 „ dans de nous. Jusqu'alors elle n'a-  
 „ voit eu de Dieu, & de tous les Biens  
 „ Spirituels, que des idées toutes con-  
 „ fuses ; son cœur néanmoins étoit  
 „ rebuté de tout ce que le Monde lui  
 „ pouvoit offrir. Ainsi dès cet âge  
 „ de dix-huit ans, elle se regardoit  
 „ comme dans un abîme & dans un  
 „ vuide où elle-auroit peut-être à pas-  
 „ ser de longues années jusqu'à la fin  
 „ de sa vie. Dans le dessein de cal-  
 „ mer ses inquiétudes, elle fit des ef-  
 „ forts pour éteindre les restes de sa  
 „ foi languissante ; mais Dieu ne per-  
 „ mît pas qu'elle y réussît, & elle ne  
 „ trouva de soulagement à ses tristes  
 „ agitations, que dans quelques dou-  
 „ tes affectés, & dans la résolution où  
 „ l'engagea son desespoir. Ce fut

„ d'attendre avec sa malheureuse in-  
„ trépidité cette heure fatale qui de-  
„ voit faire évanouir toutes ses Gran-  
„ deurs, & décider de tout ce qu'elle  
„ deviendrait. Dans ce déplorable é-  
„ tat, il lui survint des infirmités qui  
„ la conduisirent à grands pas vers sa  
„ fin : une périlleuse maladie la rédui-  
„ sit à l'extrémité ; mais Dieu qui l'en  
„ délivra, ne la tira pas de ses doutes.  
„ Le Prince de Conti, revenu depuis  
„ quelque tems de ses égaremens, lui  
„ disoit tout ce qu'il pouvoit imaginer  
„ de plus touchant pour l'ébranler,  
„ & ne faisoit que l'importuner & l'ai-  
„ grir contre la Piété, qu'elle regar-  
„ doit comme son ennemie, craignant  
„ qu'elle n'éteignît dans le cœur de  
„ ce Prince la passion qu'il avoit alors  
„ pour elle.

„ Dans ces conjonctures où el-  
„ le étoit abandonnée de tout se-  
„ cours humain, & d'elle-même,  
„ plus que personne, Dieu prit ce  
„ tems pour parler à son cœur, &  
„ pour la remplir de sa connoissance  
„ & de son amour. Tout d'un coup,  
„ & sans savoir comment cela se fit,

„ et

„ elle se trouva tournée vers Dieu,  
 „ persuadée des Vérités de la Foi &  
 „ de la Religion, & toute brûlante du  
 „ désir de s'unir à J. C. Ayant fait  
 „ appeller le Prince de Conti, elle  
 „ lui dit comme la meilleure nouvel-  
 „ le: *Je crois que Dieu m'a changée,*  
 „ *je vous prie de m'envoyer Mr. l'Abbé*  
 „ *Ciron.* C'étoit ce sage Directeur en-  
 „ tre les mains de qui le Prince de  
 „ Conti avoit été mis par l'Evêque  
 „ d'Alet.

„ On fait jusqu'où cette Princesse  
 „ porta la pénitence, & ce détail nous  
 „ écarteroit trop. Sur le lit de parade  
 „ où l'on exposa son corps, il fut visité  
 „ par une infinité de personnes, dont  
 „ les larmes exprimoient la douleur  
 „ que toute la Cour & toute la Ville a-  
 „ voient ressentie. C'étoit bien réelle-  
 „ ment qu'elle étoit devenue un exem-  
 „ ple des plus éminentes Vertus, qui rè-  
 „ gnoient en elle avec un air si naturel,  
 „ qu'elles sembloient ne lui rien coûter,  
 „ tant l'habitude les lui avoit rendues  
 „ familières. Madame de Longueville,  
 „ accompagnée des Dames du plus haut  
 „ rang, conduisit aux Carmélites du

„ Fauxbourg St. Jaques le cœur de  
„ cette Princesse. Le lendemain on  
„ porta le corps à St. André la Pa-  
„ roisse, où, selon ce qu'elle avoit or-  
„ donné par son testament, elle fut con-  
„ duite & inhumée sans nul appareil.  
„ Le Duc de Longueville fit les hon-  
„ neurs de cette triste cérémonie, &  
„ l'Oraison Funèbre fut prononcée par  
„ l'Evêque d'Autun (de Roquette.)  
„ Les jours d'après cette mort, il se  
„ trouva beaucoup de visites chez  
„ Madame de Longueville, *Et de gens,*  
„ dit un Auteur, *qui jouèrent parfai-*  
„ *tement le rôle de personnes affligées.*  
Cette perte étoit bien cruelle pour  
Madame de Longueville, mais elle ne  
fut pourtant que le préliminaire d'une  
autre, encore bien plus éclatante, &  
qui l'accabla six mois après.

Nous voici parvenus au tems de la  
Guerre de Hollande, & à cette fa-  
meuse Campagne dont presque toutes  
les journées furent célébrées par des  
conquêtes & par des victoires.

Le Duc de Longueville jouissoit à  
bon titre de la plus brillante réputa-  
tion, lorsqu'il partit avec Mr. le Prin-

DE LONGUEVILLE. LIV. VI. 151

ce, qui commandoit une grande Armée dans cette guerre, & qui menoit à ses côtés un Neveu qu'il aimoit si tendrement. Comme personne n'ignore le Passage du Rhin, & les particularités de ce grand évènement, nous n'en rapporterons ici que ce qui regarde le Duc de Longueville.

Lorsqu'il n'y avoit plus rien à faire pour rendre la victoire complète, on découvrit quelque reste d'Infanterie ennemie, qui n'ayant pu se retirer assez vite, s'enfermoit entre des haies & des barrières. Tous nos Volontaires y coururent, surtout Mr. le Duc de Longueville, avec cette émulation qu'il y avoit entr'eux. Mr. le Prince ne pouvant d'abord les retenir, courut quoique blessé pour tâcher d'en venir à bout ; & le Prince de Marillac & quelques autres crièrent à ce reste d'Ennemis qu'on leur feroit bon quartier. Une partie avoit déjà mis les armes bas, quand Mr. de Longueville & ceux qui le suivoient de plus près, croyant avoir trouvé un chemin pour forcer la barrière, commencèrent à crier,

*tue, tue sans quartier!* Ce peu d'Ennemis au desespoir se ravisant, s'aperçoivent que les nôtres ne sont que dix ou douze qui se viennent enfermer d'eux-mêmes, n'ayant que leurs épées pour la plupart; car les pistolets de ceux qui avoient passé à la nage ne pouvoient plus tirer. Ils firent donc une décharge, où Mr. de Longueville fut tué tout roide par une grêle de mousquetterie, & fut trouvé blessé de cinq coups de mousquets. On mit son corps dans le même bateau où il avoit passé tout vivant, & deux heures après Mr. le Prince, pénétré de la plus vive douleur, le fit mettre près de lui couvert d'un manteau. Le Chevalier de Montchevreuil, attaché à ce Prince, & qui fut blessé auprès de lui, fut si touché de sa mort, qu'il ne vouloit point qu'on le pansât.

Il ne s'agissoit plus que de savoir comment on annonçeroit cette nouvelle à Madame de Longueville. Depuis deux jours Mademoiselle de Vertus étoit retournée à Port-Royal, où elle étoit presque toujours. On l'alla querir pour la charger de cet-



te commission, & son retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste. En effet dès-qu'elle parut. *Ah ! Mademoiselle ! comment se porte Mr. mon Frère ? Madame, il se porte bien de sa blessure. Et mon Fils ?* On ne lui répondit rien, mais c'étoit assez lui répondre. Le cœur maternel fut rudement frappé de ce coup, mais le cœur pénitent encore plus du contre coup. Elle tomba dans un morne silence, qui dura près d'un quart-d'heure, & dont personne n'ôta la retirer. On peut aisément juger quelles différentes pensées, durant cet intervalle, agitèrent & tourmentèrent son esprit. Elle reprit la parole, en disant ces mots, *Est-il mort sur le champ ?* mais point de réponse. *Ah, Mademoiselle, répondez-moi, mon Fils, mon cher Enfant, n'a-t-il pas eu un seul moment ?* Car chez elle la Nature ne parloit qu'après la Religion. *Ah mon Dieu !* continua-t-elle, *quel sacrifice !* Et comme Mademoiselle de Vertus ne répondoit que par des airs *Ma-* consternés, elle tomba sur son lit. Ce *dame* que la plus vive douleur peut faire par *de Sé-* des *vigné.*

des torrens de larmes, par des cris étouffés, par des élans vers le Ciel, par des plaintes tendres & pitoyables, elle éprouva tout. Presque personne ne la vit dans les premiers jours, à la réserve des Princes & des Princesses du Sang, qui vinrent la complimenter, & dont elle ne pouvoit refuser les visites. Le Roi lui envoya le Marquis de Hautefort, pour lui témoigner l'intérêt qu'il prenoit à sa perte & à sa douleur. Toute la Cour, ou plutôt toute la France, regretta ce Prince, qui s'attiroit tous les cœurs, & qui s'élevoit si noblement à la gloire la plus brillante. Le Roi ne se contenta pas d'avoir envoyé d'abord le Marquis de Hautefort à Madame de Longueville, il lui écrivit une Lettre conçue dans les termes les plus obligeans, pour lui marquer qu'il étoit sensiblement affligé d'une perte aussi considérable, que celle d'un Prince qui rassembloit en sa personne tant de différentes sortes de mérite. Madame de Longueville eut dans la suite la consolation d'apprendre que ce Prince, avant que de partir, avoit fait une confession générale entre

*Gazette  
de  
France.*

*Madame  
de Sé.  
vigné.*

les mains d'un Homme éclairé, & que par son testament il avoit laissé une grande partie de son bien à un Fils naturel, qui fut nommé le Chevalier de Longueville. Il faisoit en secret beaucoup de libéralités & d'aumônes, dont il exigeoit qu'on ne parlât point; & cela ne laissa pas de donner quelque soulagement à Madame de Longueville, qui n'en sçut rien qu'après sa mort.

Quand sa santé fut un peu meilleure, elle s'en alla dans la Solitude du Port-Royal, & ce fut où Mr. le Prince à son retour vint avec le Duc d'Enguien la visiter. Le récit de <sup>Ga-</sup> cette entrevue est rapporté dans les <sup>zette</sup> de Nouvelles Publiques. Madame de <sup>de</sup> Fran-Longueville ressentit en cette occa-<sup>ce.</sup> sion renouveler sa douleur sur la per-<sup>20.</sup> te d'un tel Fils, en sorte qu'elle ne <sup>Août.</sup> 1672. put s'empêcher d'en donner encore des marques les plus tendres : néanmoins elle ne put aussi refuser à la visite de Mr. le Prince des témoignages de joie, de ce que le Ciel avoit conservé en sa personne ce qui lui restoit de plus cher, & ce qu'elle

le avoit par conséquent le plus appréhendé de perdre.

Quand on apporta le corps du Duc de Longueville à Paris, le bruit de ce triste spectacle rassembla une foule extraordinaire de peuple, qui faisoit entendre ses plaintes sur la mort précipitée d'un Prince si jeune, & si distingué par tant de qualités éminentes. Il étoit onze heures du soir, & ce nombreux cortège, que son affection seule avoit formé, conduisit ce convoi jusqu'aux Célestins, où le lendemain l'Evêque de Tournay prononça l'Oraison Funèbre.

*Mémoires  
de  
Choiseul.*

Quand Madame de Longueville eut trouvé dans les ressources de sa foi quelque soulagement à sa douleur, elle revint à Paris, & continua dans la suite à partager sa résidence entre le Port-Royal des Champs & les Carmélites du Fauxbourg St. Jaques. Elle eut néanmoins encore le désagrément d'un procès, qu'il lui fallut essuyer contre sa Belle-Fille, Madame de Nemours, qui depuis la mort de son Frère, le Duc de Longueville, prétendit à la Principauté de Neuchâtel. Il se  
fit

fit des Factums de part & d'autre. De fameux Théologiens, mais peu Jurisconsultes, travaillèrent à ceux de Madame de Longueville. Ils y mirent beaucoup d'esprit : mais comme la Jurisprudence & la Théologie ont différente manière de raisonner, la bonne cause qu'ils soutenoient n'en auroit peut-être pas retiré de grands avantages, si le Roi ne fut intervenu pour faire cesser la dispute ; & de cette sorte, la possession continua d'être à Madame de Longueville.

De tems en tems elle faisoit de petits voyages en Normandie, se voyant obligée de visiter ses Terres, & de veiller à l'administration de ses Domaines. Ceux qu'elle en avoit chargés la contredisoient, la traversoient, & la ménageoient d'autant moins, qu'ils faisoient qu'elle les épargneroit & ne les presseroit pas dans la rigueur du droit. Bien loin de le faire, elle ne prenoit d'autre parti que de reconnoître dans ces traverses, la punition des complaisances qu'elle avoit eues dans l'estime des Hommes ; & disoit qu'il étoit juste qu'après n'avoir agi que pour lui  
plai-

plaire, elle en fût maltraitée, comme elle méritoit de l'être. Elle s'accusoit elle-même de tout ce qu'elle avoit à souffrir; & les injustices qu'elle éprouva de la part de ce Monde, ne firent qu'ajouter un nouveau lustre à ses vertus. Le Public, dans les jugemens qu'il porte sur le mérite personnel, passe aisément d'un excès à l'autre. Il avoit élevé Madame de Longueville au plus haut des Cieux; mais dès-qu'elle fut consacrée à la retraite, bien des gens interpretèrent malignement toute sa conduite, & l'on n'hésita pas à qualifier ses actions *le Deshonneur du Sang Royal*. C'étoit sans-doute en secret que l'on tenoit de pareils discours; car si ceux qui ne l'aimoient pas étoient obligés quelquefois à paroître devant elle, sa présence les intimidoit, quoique depuis sa conversion il n'y eut dans sa personne ni faste ni hauteur affectée; mais de l'éclat de son origine, il sortoit toujours un air de fierté, qui, si l'on ose s'exprimer de la sorte, transpiroit naturellement au travers de sa modestie, & forçoit ses ennemis à n'oser lever les yeux devant

vant elle. D'un autre côté l'on rapporte que la vie qu'elle menoit faisoit tant d'honneur à la vertu, que celles d'entre les Femmes de la Cour qui vouloient vivre dans une piété régulière, entroient le plus intimement qu'elles pouvoient en liaison avec cette Princesse. Heureusement pour elle, toutes ces vicissitudes de réputation lui étoient devenues fort indifférentes, non par un mépris philosophique, mais par un désir de tout sacrifier à Dieu ce qui l'intéressoit alors: c'étoit de mettre à profit toutes les occasions qu'elle avoit de se persuader de plus en plus la vanité des Choses Humaines.

Elle prit donc volontiers la commission de conduire aux Carmélites le corps de sa Nièce, Mademoiselle de Bourbon, morte à l'âge de quatre ans. Cinq ou six jours après, dans ce même Monastère, elle fut témoin d'un spectacle bien touchant pour elle. Madame de la Vallière y fit sa profession, en présence de la Reine & de toutes les Princeses. Le grand Bossuet, alors ancien Evêque de Comdom,

dom, fit un Discours dont l'éloquence enleva tout le monde : & Madame de Longueville, à la vue de cette Religieuse qui se consacroit avec tant de courage, en fut si vivement pénétrée, que les motifs du sacrifice & l'exemple de la personne lui firent faire sur elle même de bien tristes retours.

A peine deux mois s'écoulèrent après cette cérémonie, que la mort de Mr. de Turenne lui fut un nouveau sujet de réflexion. Quand elle n'auroit eu que la perte du Héros à regretter, c'étoit beaucoup; mais en se souvenant de ses anciennes liaisons avec ce Grand Homme, elle se souvenoit en même tems de ses anciennes hostilités contre le Roi. L'Oraison Funèbre de Mr. de Turenne fut prononcée dans les Carmélites, où l'on déposa son cœur; & le Père Mascaron qui la prononça, se fit tellement admirer, que Madame de Longueville l'alla voir le lendemain, pour lui dire que la veille elle avoit beaucoup tremblé pour son humilité dans un si grand péril.

De-



De-là en avant sa vie ne nous offre plus que de simples circonstances à rapporter ; mais elle savoit donner aux plus petites choses un air de grandeur, sans pourtant les vouloir relever. Ainsi quand on la voyoit aux Processions Publiques confondue dans la foule, quand elle alloit au Confessionnal de la Paroisse, se placer après celles qui l'avoient devancée, & n'en vouloir précéder pas une ; ces pratiques, si l'on veut, étoient bien communes, mais d'un grand prix aux yeux de la Foi dans une personne comme elle.

Tous les jours de Carnaval elle les passoit à visiter les Pauvres honteux de sa Paroisse, & quand il y en avoit dans des greniers, comme il arrivoit souvent, & qu'on la prioit de s'épargner la peine de monter si haut : *Il est juste, disoit-elle, de donner à la Charité les jours que j'ai donnés au Péché :* mais elle étendoit cette Charité du Prochain sur les Sujets les moins dignes d'en ressentir les bons offices. Le Comte de Buffi-Rabutin, dans son Ouvrage Satirique contre tout ce qu'il y avoit à la Cour de Personnes distin-

guées par leur rang & par leur mérite, avoit ôlé ne pas épargner Mr. le Prince ; lequel indigné de son infolence, en témoigna publiquement sa surprise. Un Gentilhomme plein de zèle pour son Maître proposa de le venger, & fit armer tous les bas domestiques de l'Hôtel de Condé, dans le dessein de se mettre à leur tête pour aller assommer Buffy. Madame de Longueville, qu'il n'avoit pas plus ménagée dans son Libelle, fortuitement avertie de cette conspiration, vient en hâte trouver son Frère, se jette à ses genoux, & les larmes aux yeux le conjure avec les plus vives instances de sauver la vie au Coupable. Mr. le Prince, qui ne savoit point ce complot, donna promptement ses ordres, défendit qu'on lui fît rien, & jugea que ni l'Auteur du Libelle, ni l'Ouvrage ne méritoient d'autre vengeance que le mépris. L'Homme de qualité de qui je tiens ce fait vit encore, & l'avoit appris du Prince de Condé lui-même : il m'ajouta que quelquefois il avoit vu chez ce Prince Madame de Longueville, *lors-*  
*qu'il*

*qu'elle eut abjuré le Monde, & sur qui les progrès de l'âge ne paroissent presque pas ; que ses traits de beauté n'étoient point encore effacés ; que sa piété lui faisoit bien ; & que sa candeur, sa modestie & sa douceur, annoblies par son air de dignité, la rendoient dans ces derniers tems aussi propre à plaire que jamais.*

Autre exemple de sa charité supérieure. Un jour qu'elle alloit des Carmélites à St. Jaques du Haut-Pas sa Paroisse, un Officier Militaire s'étant approché de sa chaise pour lui demander quelque grace, elle lui répondit poliment qu'elle ne pouvoit faire ce qu'il souhaittoit. Irrité de sa réponse il haussa la voix, & lui fit de longs reproches sur le passé, dans les termes les plus insolens. Ses Valets de pied, dont elle étoit environnée, voulurent se jeter sur cet Homme: *Arrêtez, leur cria-t-elle, qu'on ne lui fasse rien, laissez-lui dire tout ce qu'il voudra, j'en mérite bien d'autres.* Sa fierté d'autrefois ne parloit plus que le langage de la Pénitence.

La Maréchale d'Humières, qui depuis la mort de cette Princesse a occupé son logement dans les Carmélites, a dit bien des fois à ses Amis, en leur montrant son plancher : *Voilà où Madame de Longueville couchoit à platte-terre, car alors le plancher n'étoit pas parqueté.*

Ses pénitences avoient tellement augmenté ses infirmités, qu'elle ne fut plus en état d'aller au Port-Royal & aux Carmélites aussi souvent qu'elle eut voulu. Cependant comme elle ne savoit dans laquelle de ces deux retraites elle mourroit, elle avoit réglé par son testament qu'elle seroit inhumée dans celui de ces deux endroits où la mort la surprendroit, & que son cœur seroit déposé dans l'autre, ce qui fut exécuté. Son corps dépérissloit de jour en jour, & peu à peu son esprit mouroit à tout. S'il lui restoit quelque sensibilité naturelle, c'étoit pour ce tendre commerce qu'elle entretenoit toujours avec Mr. le Prince. Plus le Frère voyoit sa Sœur, & plus il en concevoit une haute idée. On s'avisa de dire un jour en sa présence

sance, que tous les Dévots étoient des gens sans esprit. *Je ne sai pas trop*, dit-il, *ce que c'est que Dévotion, mais je sai bien que ma Sœur n'est pas une sotte.*

Tant de pieux Exercices, tant de Pratiques austères l'avoient extrêmement changée, quoiqu'elle conserva toujours le même feu dans ses yeux, & le même agrément dans sa taille & dans sa démarche. Chaque journée avoit sa mortification particulière, & l'usage des instrumens de Pénitence lui étoit devenu si familier, que pour l'ordinaire elle en avoit quelqu'un sous sa main; en sorte qu'un jour que l'on tenoit conseil dans sa chambre, en tirent son mouchoir il tomba de sa poche, à la vue de tout le monde, une ceinture de fer que Mr. Le Nain, qui étoit assis auprès d'elle, s'empres- sa de ramasser pour la lui rendre.

Il fallut enfin que son tempéramment délicat & les infirmités habituelles succombassent à la continuité de ses travaux. Quand on s'aperçut qu'elle s'affoiblissoit notablement, on lui représenta qu'elle devoit garder le lit,

& l'on fut assez long-tems à l'y déterminer. Comme on connoissoit ses dispositions, on ne balança pas à lui annoncer son état, & dès-qu'elle le fut, il se fit en elle un soudain changement bien extraordinaire. L'idée de la Mort depuis sa conversion l'avoit beaucoup effrayée, & ce moment redoutable qui décide de l'Eternité l'avoit encore épouvantée davantage : mais quand son heure fut venue, toutes ses craintes se dissipèrent en un instant, après avoir passé près de vingt-sept ans dans des délaissemens intérieurs & de tristes désolations, dans des ténèbres & des amertumes continuelles, sans être ni moins fidèle ni moins appliquée à se soumettre aux volontés de Dieu. La Divine Miséricorde avoit, ce semble, attendu jusques-là pour lui développer toutes ses richesses. Une confiance inébranlable, & un désir continuel de voir J. C. furent les seuls mouvemens dont elle fut touchée ; & tandis que la tristesse & la douleur étoient peintes sur le visage des personnes qui l'environnoient, la paix & la sérénité de son ame étoient imprimées sur le sien.

Quel-

Quelques Personnes du premier rang, & telles qu'on se les peut imaginer, demandèrent à la voir dans sa dernière maladie; mais elle n'y consentit pas, & l'on voit sur quoi les raisons de son refus étoient fondées.

Dès le commencement de sa maladie elle avoit souhaité de recevoir les Sacremens de l'Eglise, & les avoit reçus avec les sentimens d'une humilité profonde, & avec toute la ferveur dont son cœur étoit capable. Il ne falloit que lui commencer un passage de l'Ecriture, pour la mettre sur la voie de le poursuivre. Suivant les différentes impressions qu'il devoit faire sur elle, tantôt on la voyoit lever les mains au Ciel pour implorer le secours de la Divine Miséricorde; tantôt elle les joignoit pour demander pardon à J. C. d'avoir rendu par ses péchés la Croix du Sauveur plus pesante. Si quelque chose d'humain la touchoit, & venoit encore interrompre son attention à la Prière, c'étoit cette vive amitié pour Mr. le Prince, vers lequel elle tournoit les yeux, & qu'elle regardoit d'un air qui le pénétrait de

douleur. Dans le cours de sa maladie, il la venoit voir assidûment, & quelquefois il rencontroit dans sa chambre le Comte de Tréville, que ses rares connoissances, jointes à son excellent génie & à sa religion éclairée, faisoient estimer de cette Princesse, qui l'écoutoit volontiers, surtout depuis qu'elle étoit malade; car dès long-tems auparavant il lui rendoit de fréquentes visites. Leur conversation devoit avoir eu sans-doute bien de l'agrément. Celle du Comte de Tréville avoit quelque chose de plus vif & de plus recherché: mais dans ce que disoit Madame de Longueville, outre qu'il n'y avoit pas moins d'esprit, il y avoit certainement dans la manière de le dire plus de délicatesse & plus de tour. Un jour après l'opération d'un remède qui sembloit avoir un peu réussi, Mr. le Prince, au sortir d'auprès de sa Sœur, annonça cette nouvelle au Comte qu'il trouva sur l'escalier. Lorsque cet Ami fut entré, voyant Madame de Longueville assez en repos, il lui voulut marquer sa joie sur



ces espérances d'un meilleur état. Elle n'en étoit ni persuadée, ni flattée. Ainsi, sans répondre à son compliment, & pour le faire changer de discours, elle lui dit avec ce gracieux qui ne la quitoit jamais. *Tréville, vous me disiez hier de si belles choses, que ne me les dites-vous encore aujourd'hui?* Tout ce qui la détournoit de penser à Dieu, l'importunoit.

Le jour qu'elle mourut Mr. le Prince vint encore la voir, & se tint au pied de son lit, pendant que le Curé de St. Jaques, pour animer sa confiance à la Mère du Sauveur, lui paraphrasoit le *Salve Regina*. Toute sa raison, qu'elle conserva jusqu'à la fin, la rendoit présente & sensible à toutes les paroles de son Pasteur; & quand il fut à cet endroit, *Montrez-nous après cet exil Jésus, ce bienheureux fruit de votre sein*, la Malade fit un effort pour se mettre sur son séant, les bras étendus comme si elle eut voulu s'élancer au Ciel: *Ab! que je suis touché*, s'écria Mr. le Prince en sortant. *Monseigneur*, lui dit le Curé, *cela vous touche, parce que cela est vrai.*

Quelque tems avant qu'elle expirât, on lui demanda si elle ne vouloit pas bien avoir encore une fois l'absolution, & gagner l'indulgence que l'Eglise accorde aux Mourans. Elle ne parloit plus, mais elle témoigna par des signes, qu'elle entendoit ce qu'on lui disoit : elle frappa sa poitrine : & joignant les mains, elle parut recevoir avec humilité ce dernier gage de réconciliation. Le moment d'après elle mourut, âgée de cinquante neuf ans & sept mois, le 15. d'Avril 1679.

*Gazette  
de  
France.*

Son corps fut porté le lendemain à St. Jaques du Haut-Pas sa Paroisse, précédé de cent-vingt Valets de pied, tant de sa Maison que de celle de Mr. le Prince, & reporté dans le même ordre aux Carmélites, où il fut inhumé auprès de Madame la Princesse sa Mère.

*Madame  
de Sé-  
vigné.*

Son Oraison Funèbre fut prononcée par l'Evêque d'Autun, avec toute la capacité, toute la grace, toute l'habileté dont un Homme puisse être capable. Il parcourut toute la vie de cette Princesse avec une adresse incroya-

croyable, passant tous les endroits délicats, disant ou ne disant pas tout ce qu'il falloit dire ou taire. Son Texte étoit, *Fallax pulchritudo, mulier timens Deum ipsa laudabitur.* La Beauté est un bien trompeur, la Femme qui craint Dieu mérite seule d'être louée. Il fit deux points également beaux. Il parla de sa beauté, & de toutes les guerres passées, d'une manière inimitable. Et pour la seconde partie, vous jugez bien qu'une pénitence de vingt-sept ans est un beau champ pour conduire une si belle ame jusques dans le Ciel.

Le Roi y fut loué fort naturellement & fort bien, & Mr. le Prince fut contraint d'avalier aussi des louanges, mais bien appréciées. Il étoit-là ce Héros, & Mr. le Duc, & les Princes de Conti, & toute la Famille, & beaucoup de monde, mais pas encore assez: car il me semble qu'on devoit rendre ce respect à Mr. le Prince, sur une mort dont il avoit encore les larmes aux yeux. Il fit beaucoup d'honnêtetés à tous ceux & celles qui composoient cette Assemblée, où le Duc  
de

de la Rochefoucault ne manqua pas d'assister. Il ne survécut guères à cette Princesse, car il mourut l'année suivante. Quelque éloquent que fût ce Discours, il y eut une défense de l'imprimer. L'équité du Roi n'auroit jamais conçu pareille défense, si la basse jalousie des Ennemis de cette Princesse n'avoit malignement surpris cet ordre.

13.  
Mars  
680.

On posa sur sa tombe cette Inscription. „ Ici repose le corps de très-  
„ haute & très-puissante Princesse Anne  
„ ne Geneviève de Bourbon, Prin-  
„ cesse du Sang Royal, Duchesse  
„ Douairière de Longueville, & Sou-  
„ veraine de Neufchâtel &c. dont le  
„ nom seul tiendra toujours lieu d'un  
„ grand éloge auprès de ceux qui l'ont  
„ connue, & que les louanges qu'on  
„ lui peut donner, ne feront jamais  
„ connoître aux autres telle qu'elle  
„ étoit.

„ Plusieurs Siècles produiront à-  
„ peine une Personne si distinguée.

„ Elle l'a été dès sa naissance, par  
„ la gloire de ses Ancêtres, & par l'é-  
„ clat de la Maison Royale.

„ Dans

„ Dans sa jeunesse, par les plus rares  
 „ qualités de l'esprit & du corps.

„ Dans un âge où ceux qui ont ai-  
 „ mé le Monde y tiennent autant que  
 „ jamais, par une conversion solide &  
 „ entière.

„ Dans la suite de sa vie, par une  
 „ fermeté inébranlable dans le Bien, &  
 „ par une fidélité exacte à tous ses  
 „ Devoirs.

„ Enfin dans sa mort, par toutes  
 „ les graces qui rendent celle des  
 „ Saints précieuse devant Dieu.

„ Avant qu'elle fût engagée dans  
 „ le mariage, sa piété lui avoit fait  
 „ désirer de vivre dans ce Monastère;  
 „ & quand elle s'est vue libre, la mê-  
 „ me piété lui a fait choisir une re-  
 „ traite dans l'enceinte de cette Mai-  
 „ son.

„ Elle est décédée le 15. d'Avril  
 „ 1679, âgée de 59 ans & 7. mois.

Son cœur fut mis en dépôt dans une  
 Chapelle de cette Eglise, d'où il  
 devoit être porté à Port-Royal des  
 Champs.

On fit, le jour d'après, un Servi-  
 ce solennel à sa Paroisse, où Mr. le <sup>Curé</sup>  
 Prin-<sup>de</sup>

*Fran-  
66.* Prince & tout ce qu'il y avoit de Seigneurs assistèrent, & le 6. du mois de Mai Leurs Majestés prirent le deuil avec toute la Cour pour la mort de cette Princesse.

*Lettre  
de Pa-  
ris du  
19.  
Mai  
1679.* Elle fit par son testament Mr. le Prince son Légataire universel. Elle donna 6000. livres aux Carmélites où elle est enterrée, 6000. livres à Port-Royal où devoit être son cœur, autant à Mademoiselle de Vertus, autant à Mr. Le Nain qu'elle faisoit Exécuteur de ses dispositions. Elle fit d'autres legs encore à tous les Officiers de sa Maison, à ses deux Filles-d'Honneur, à son Ecuyer outre ses équipages, & à ses Domestiques inférieurs.

Toutes ces dispositions furent trouvées peu proportionnées à son caractère & à son rang : mais on a cru qu'elle ne vouloit pas qu'il parût publiquement qu'elle en faisoit de plus magnifiques, & on a toujours pensé qu'elle fit d'autres destinations secrètes.

Un article encore assez édifiant de son testament, c'étoit une restitution qu'elle faisoit à la Province de Nor-  
mani-

mandie d'une somme de 12000. livres, dont on lui avoit fait présent, lorsqu'elle fit son entrée à Rouën en qualité de Gouvernante. Elle déclara que son intention étoit que cette somme fût employée pour les besoins de la Province.

Ce testament fut fait l'année qui précéda sa mort, & l'on convient qu'en ce tems-là ses biens ne montoient qu'à treize-cent mille livres.

Elle n'avoit point ordonné qu'on mît ses entrailles à la Paroisse, ce fut Mr. le Curé qui le demanda à Mr. le Prince: aussi n'avoit-elle laissé, du moins publiquement, à cette Paroisse que 4000. livres, dont il y en avoit 1000. pour les Pauvres: mais il est rapporté dans l'Histoire de Paris, écrite par les Bénédictins, que les Bâtimens de cette Eglise de St. Jaques furent achevés par les libéralités de cette Princesse.

*Epitaphe inscrite sur le Marbre  
qui renferme ses Entrailles.*

;; Dans cette Chapelle sont enter-  
rés

„ rées les entrailles de T. H. &  
„ T. P. P. Anné Geneviève de Bour-  
„ bon, Princesse du Sang, Duchesse  
„ Douairière de Longueville, Souve-  
„ rainé de Neufchâtel, &c. triste,  
„ mais précieux dépôt. Dieu la con-  
„ duisit par une providence particu-  
„ lière en cette Paroisse, & lui fit  
„ trouver dans la Maison des Carmé-  
„ lites, qui lui avoit toujours été chère,  
„ la solitude qu'elle cherchoit,  
„ dans une grande multitude de Pau-  
„ vres, un exercice perpétuel à sa  
„ charité, & dans cette Eglise pres-  
„ que ruinée une occasion d'élever  
„ un Temple au Seigneur, monu-  
„ ment éternel de sa piété & de sa  
„ foi. Enfin, pleine de mérites &  
„ de bonnes œuvres, détachée de  
„ toutes les choses de la Terre, & de  
„ la Vie même, & toute occupée des  
„ pensées de l'Eternité, elle mourut  
„ le 15. d'Avril 1679, âgée de 59.  
„ ans & 7. mois.

Environ un mois après sa mort, on  
porta son cœur à Port-Royal des  
Champs dans un carosse drappé, où  
étoient Mr. Le Nain, avec les deux

Am



Aumôniers de la Princesse & Mr. de Billy son Ecuyer. Il y avoit autour de leur carosse six Hommes à cheval de la livrée de Mr. le Prince qui portoient des flambeaux, & aux deux côtés du carosse étoient deux Valets de pied en deuil, tenant une main sur la portière, & de l'autre un flambeau. Ce carosse étoit précédé d'un autre aussi à six chevaux, où étoient Mesdemoiselles de Billy & de Courtaubois, & d'autres Personnes de la Maison. Tout cela partit sur le midi de l'Eglise de St. Jaques.

Il seroit inutile de dire ici combien cette Princesse fut regrettée par les Religieuses de Port-Royal des Champs. On en peut juger par la Lettre que la Mère Angélique de St. Jean écrivit à Mademoiselle de Courcelles, qui perdoit infiniment à cette mort.

„ Je vous plains, *lui mande-t-elle*,  
 „ dans vos peines, qui vous suivent  
 „ par-tout à ce que je vois : mais si  
 „ Dieu veut vous sanctifier par-là,  
 „ vous êtes heureuse dans toutes vos  
 „ disgraces. Je ne doute pas que la  
*Tome II.* M „ gran-



„ neral tant de perionn  
„ aimez. Cependant o  
„ muët au plus fort de  
„ car de qui se plaindre  
„ Dieu qui la fait ? &  
„ plaindre pour soi , q  
„ visage le bonheur dont  
„ te Princesse, qui d'ur  
„ larmes est passée dans l  
„ Seigneur ? Sa piété &  
„ nous donnent lieu  
„ Nous attendons son co  
„ un gage précieux de l  
„ de l'union que le St.  
„ fait par elle entre des  
„ inégales &c,

mais le Roi envoyant un ordre aux Carmélites pour ne la point louer, les fit assurer qu'on leur en payeroit les loyers, jusqu'à ce qu'elles eussent la permission d'en disposer.

On dit que Mr. l'Archevêque de Harlay se donna la peine d'aller lui-même pour ce sujet aux Carmélites, où il n'avoit point été pendant toute la maladie de Madame de Longueville, ni même à sa mort, quoique toute la Cour y eût été, & que même le Roi, la Reine & Mr. le Dauphin y eussent envoyé plusieurs fois. Mr. le Prince & Mr. le Duc en furent choqués, & en firent de sérieux reproches au Prélat.

Un mois après la mort de cette Princesse, Mr. l'Archevêque alla lui-même à l'Abbaïe de Port-Royal des Champs, donner ordre à tous les Confesseurs & autres Ecclésiastiques, & aux Laïques, d'en sortir. De-plus il signifia aux Religieuses qu'elles eussent à renvoyer leurs Pensionnaires & leurs Postulantes, & leur défendit de faire aucune Religieuse. Le Roi,

qui respectoit la vertu de Madame de Longueville, ne voulut faire donner cet ordre qu'après sa mort, pour ne point lui causer cette peine. Tout fut exécuté littéralement, & il n'y eut que Mademoiselle de Vertus à qui l'on permit de résider dans cette Maison jusqu'à sa mort en 1694.

Ces premiers assauts donnés à ce Monastère, présageoient des suites encore plus funestes; aussi l'ont-elles été, comme tout le monde l'a su. Le récit en seroit inutile, & d'ailleurs étranger à l'Histoire que nous venons de finir. Il suffira d'ajouter, que quand on en vint chez ces Religieuses aux dernières extrémités, c'est-à-dire à la démolition de leur Eglise, on en retira les corps qu'on y avoit enterrés, pour les transférer ailleurs. Ainsi le cœur de Madame de Longueville, & celui du Prince son Fils, furent portés à St. Jaques du Haut-Pas, & ayant été réinhumés dans l'endroit où les entrailles étoient déjà, Madame la Princesse prit soin de faire décorer cette Chapelle.

Plu-

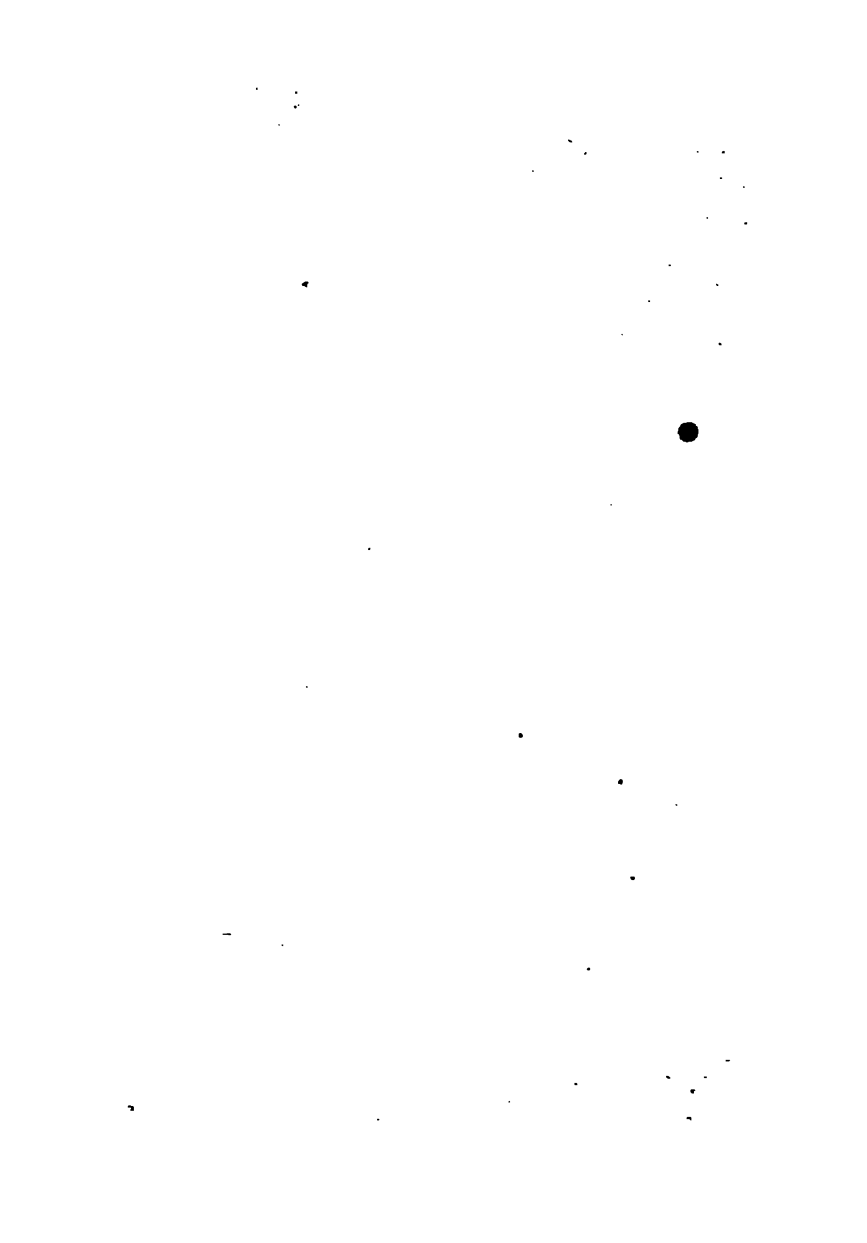
Plusieurs années avant la totale destruction de Port-Royal des Champs, tout s'y disposoit peu-à-peu, & faisoit prévoir cette décadence. La Paix de Clément IX. à laquelle Madame de Longueville avoit eu tant de part, ne passoit plus que pour un évènement chimérique dans l'esprit de ceux qui regardent les plus grandes vérités comme des chimères, jusques dans Rome, où le Pontificat de Clément IX. fut si célèbre. Cette Paix n'est plus aujourd'hui traitée que de fable. Et il y a sans-doute de quoi s'étonner que les Successeurs de ce Pape, loin de maintenir, comme ont fait les autres, les réglemens du Prédécesseur, se soient laissés persuader par des Ministres intéressés, de ne plus reconnoître des actes solennels qui faisoient tant d'honneur au St. Siège. C'est ainsi que trop de confiance à des Subalternes infidèles aveugle & séduit les Grands, aussi n'y en a-t-il guères qui ne soient gouvernés par quelqu'un de leurs Officiers domestiques. Quelquefois ils n'en savent rien, ou n'en

182 VIE DE MADAME &c.

croient rien. D'autres fois ils le fa-  
vent, & volontiers ils le souffrent pour  
s'épargner la peine de penser, d'exa-  
miner, de raisonner, & pour ne se ré-  
server que le plaisir indolent de repré-  
senter.

F I N.





100

101

102

103

104

105





